Souvenirs

de Cécile et Joseph Loiret

Archives familiales
2003

Souvenirs

de Cécile et Joseph Loiret

Archives familiales
2003

Table des matières

La chanson des foyers et des berceaux de France **4**

Souvenirs de Joseph Loiret **58**

La France et sa mission de charité **98**

La rançon d’une âme **114**

La chanson des Foyers
et
des Berceaux de France

Suzanne Maurice de la Brousse
(Cécile Pocard du Cosquer de Kerviler)

Table des Matières

Introduction **8**

1er Cahier : Jeunesse – 1896 – 1910 **12**
Avant la Grande Guerre
A mon Pays
Les voix
Le Rêve
Premier chagrin
Portrait
Clair de lune
La route
Le nid
L'aveu
Salles la source
La chanson du Printemps
Portrait d'enfant : Marie-Renée
Le chemin
L'Etranger
Jour d'absence
Souvenirs
J'ai fait des rêves d'or
Maternité
Parva domus

2ème Cahier – 1923 – 1924 **32**
Après la Grande Guerre
A la mémoire de mon père
A Maurice
Sonnet triste
Pâques françaises
Pour le Renouveau
Pour une tombe
Adoration de l'hostie
A Maurice, mort !
Pour la Toussaint

3ème Cahier – 1925 – 1939 **44**
Guérison
Visite à Lisieux I
Visite à Lisieux II
A Patrick
Ressemblances

La mort du père, du grand-père et de l'époux **50**
Quatre semaines après
Pèlerinage
Stances funèbres
Combrit Tréméoc I
Combrit Tréméoc II
Témoin du Christ

Introduction

Chers enfants, chers neveux et nièces,

Les poèmes de maman nous racontent d'une manière bien émouvante l'histoire d'une pacification spirituelle qui s'est réalisée peu à peu tout au long de sa vie. C'est une grâce bien précieuse pour nous qu'elle ait ainsi pu recourir à son talent de poète pour écrire tout ce que sa vive sensibilité ressentait.

J'essaie, à travers ses poèmes, de suivre les cheminements de sa vie. Elle écrivit surtout quand elle était jeune fille, puis jeune femme. Elle avait 19 ans en 1896 et mes parents se sont mariés en 1901. Elle était déjà romantique quand elle attendait le Prince Charmant. Et voilà que le mariage lui a apporté tout ce à quoi son cœur aspirait, et peut-être même davantage. Les poèmes écrits pendant les premières années de son mariage sont très beaux et très émouvants.

Mais à partir de 1910, il n'y a plus de poèmes. Que s'était-il passé ?
En 1906, elle avait perdu un premier petit garçon, mort à la naissance. En 1907, elle perd son père d'une paralysie progressive bien pénible, après laquelle ma grand-mère s'est trouvée elle-même très déprimée. Peut-être aussi la réalité est-elle plus difficile à vivre que le rêve …
J'ai trouvé un fragment de poème qui montre combien, dans les difficultés elle se raccrochait à son mari :

" *Je voudrais avoir d'autres peines*
Pour être consolée ainsi "

De 1910 à 1922 j'ai trouvé un poème, daté de 1917, qui parle de la mort du petit Maurice. Cette mort, survenant en outre au milieu des angoisses et difficultés de la guerre de 14-18, avait été pour maman un choc terrible. C'était peut-être, semble-t-il, un pôle autour duquel tous les problèmes s'étaient cristallisés. Je pense d'ailleurs que ce poème de 1917 a du être écrit plus tard quand un certain apaisement avait pu se faire, et il porte seulement la date de la mort de l'enfant.

En 1922-23, et surtout en 1924, maman a confié à ses poèmes sa grande déception en constatant la crise morale et politique que traversait la France : à l'occasion du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, on avait vu le drapeau rouge à côté du drapeau tricolore ! Il y avait aussi un courant d'anticléricalisme qu'elle ne supportait pas. Son patriotisme ardent ne pouvait pas accepter ce relâchement des valeurs auxquelles elle croyait.

Dans ce recueil de poèmes que j'ai sélectionné pour vous, je n'ai pas mis ceux qui parlent de sa déception au point de vue politique car ce sont plutôt des ébauches de poème et maman n'avait pas jugé bon de les transcrire sur son cahier. En revanche, j'ai mis quelques-uns des poèmes si douloureux qui parlent de ce refus de l'enfant :

" *Un glas lent retentit dans le ciel de France*
Où la femme tout bas, pactise avec la mort.
... *On redoute l'enfant sur la terre des gaules,*
Les sœurs de nos héros trahissent nos espoirs."

Cependant, maman termine toujours ses poèmes par une note d'espoir.

" *Songeuse auprès de nos drapeaux,*
Je voudrais entonner un chant de délivrance
Pour la croisade des berceaux"

Mais je pense que cette amertume était d'autant plus douloureuse qu'elle se mêlait à la douleur d'avoir perdu son enfant.
La mort du petit Maurice était arrivée à un moment où maman était particulièrement fragile; il avait été emporté en huit jours par une sorte de méningite. Maman, bien fatiguée, était partie se reposer quelques jours, sur ordre médical. Quand on l'a rappelée, l'enfant était dans le coma et ne l'a pas reconnue.

Les poèmes de maman ne disent pas tout. Mais nous savons que l'état de sa santé se dégradait peu à peu. C'était, je pense, une grave dépression. Elle avait une telle sensibilité qu'elle supportait mal les difficultés et déceptions de la vie. Elle rassemblait dans ses poèmes une sorte de révolte contre ce qui était difficile à vivre. Elle n'avait pas pu résister à la maladie qui la minait peu à peu; elle avait subi une première opération, mais le mal n'était pas enrayé.

En 1925, elle se rendit compte que la médecine était impuissante. Elle avait pour Sainte Thérèse de Lisieux une grande dévotion. C'est à elle, à la petite Thérèse, qu'elle est allée confier sa peine. C'est ainsi que nous avons ce beau poème, intitulé "*Visite à Lisieux*" daté du 19 juin 1925. Les cérémonies de la canonisation de Sainte Thérèse avaient eu lieu un mois auparavant, le 17 mai. C'est pourquoi maman écrit :

" *O Sainte qu'on vénère en ces jours triomphants,*
Si tu ne peux ce soir m'accorder une rose,
Du moins laisse pleuvoir tes fleurs sur mes enfants ".

1926 : Maman dans une clinique à Paris, allait mourir. Mon père était auprès d'elle ainsi que tante Suzanne. Oncle César et tante Renée étaient partis en voyage de noces à Lourdes et en Bretagne. Jo, Hélène et moi étions à Pénanros avec les Robin. Par un télégramme, papa et Suzanne ont rappelé Jo et Hélène parce qu'ils voyaient que maman allait mourir. Mais elle reçut alors le sacrement des malades qu'on appelait à cette époque l'Extrême-Onction. Elle reçut je pense aussi le sacrement de Pénitence et l'Eucharistie … Et c'est alors qu'elle a reçu la grâce d'une pacification intérieure et en même temps la guérison physique. Elle avait accepté de mourir, et mourir en pardonnant … Mais elle a été guérie et le Seigneur lui a donné treize nouvelles années.

Mais cette pacification n'était pas encore complète. Physiquement, certes, la maladie avait été stoppée d'une manière radicale. Maman avait quand même une santé fragile et une activité réduite. Elle s'occupait en faisant par exemple des bandes de dentelle au point d'Irlande, au crochet, avec un joli motif qui se répétait, représentant une rose. Puis elle envoyait au Carmel de Lisieux des nappes d'autel, bordées de cette dentelle.

Mais pour la pacification intérieure, (nous dirions maintenant la "guérison intérieure"), le Seigneur prend son temps. Il y a des blessures qui ont besoin du recul du temps pour être cicatrisées. Je considère ces 13 années, de' 1926 à 1939 comme une grâce et comme une période de convalescence qui était nécessaire pour qu'elle soit pleinement pacifiée.
Tout d'abord, maman a pu écrire en 1927 le beau poème qui relate sa guérison. Puis, de 1927 à 1937, je n'ai pas trouvé de poèmes, mais j'ai trouvé un roman : " *La Rançon d'une âme* ".
Je pense que ce roman a été pour maman une sorte de transfert : la vie de cette famille parfaite, qu'elle décrit, est idéalisée au maximum. Mais on y voit que la mort d'un charmant petit garçon qui était infirme coïncide avec une conversion et une grande bénédiction sur toute la famille.
Pour compléter cette convalescence, il y a eu aussi des joies dans la famille Loiret. L'élection de papa comme Maire de Meudon, l'arrivée des premiers petits enfants : René, Marie-Cécile et Henri, puis Marie-Thérèse, Hervé et Bernadette.

Mais en novembre 1936, papa tombe subitement paralysé de tout son côté droit, et il ne pouvait plus parler. Ce fut d'abord un choc très douloureux.
Mais en 1937, on reprend peu à peu courage et optimisme et finalement l'atmosphère de la maison était très chaleureuse; il y a eu un temps de grâce autour de notre malade.
C'est alors que maman a retrouvé ses poèmes. Elle n'a plus ses accents de révolte comme en 1924. Elle s'apprêtait à accueillir Patrick, le fils de son fils, qui arrivait du Maroc. Les deux poèmes qui sont inspirés par l'arrivée de Patrick (il avait juste un an) montrent que la guérison, commencée en 1926, se complétait par cette grande joie.
Les psychologues appelleraient peut-être cela un deuxième transfert : le premier en imagination par le roman; le deuxième par l'arrivée bien réelle de Patrick qui représente Maurice pour elle.
Ce fut une grâce que Jo, Stasia et Patrick aient pu passer cette longue permission à Meudon, Pénanros et Cannes auprès de mes parents et d'Hélène.

Quand aux derniers poèmes, après la mort de papa, en 1938, je les laisse parler car ils résument tout.
Maman avait un sens très vif de la beauté de la nature. C'est à la nature qu'elle s'adresse, à son cher Pays, c'est lui qui peut apaiser sa douleur, après la mort de papa. C'est une grande douleur, certes, mais dans la Paix.
Dans le 2ème poème, intitulé "*Combrit-Trémeoc*", qui commence par ces mots :

"*Mon cher pays m'a dit*"

(c'est son cher pays qui parle) elle termine par ces vers :

" *Car je reste pour toi, pauvre âme chaque jour*
Malgré le deuil cruel qui te mord aux entrailles,
Les menaces d'Hitler, les prochaines batailles,
Tout embaumé d'amour "

1er Cahier

Jeunesse

1896 - 1910

Avant la grande guerre

A mon Pays

A la France qui a tant souffert mais qui ne veut pas mourir, pieusement, je dédie ces vers recueillis au hasard de l'existence, sous des cieux différents qui m'ont toujours montré la beauté souriante de la Patrie, je les publie après les angoisses inexprimables d'une guerre qui aura révélé au monde entier toute la grandeur d'âme et les réserves de générosité de notre race.

Paris, le 11 novembre 1926
8ème anniversaire de l'Armistice

Les Voix

Mon plus doux souvenir d'enfance est un jardin
Où s'élançant dans l'ombre au hasard du chemin
Les tiges des rosiers penchaient leurs fleurs décloses;

Les oiseaux y venaient sous les rameaux flottants
Et leurs chansons d'amour se mêlaient au printemps,
Aux parfums échappés du calice des roses;

Ils m'éveillaient dès l'aube en chantant dans les nids,
Et c'étaient des appels très tendres, infinis
Qui venaient jusqu'à moi par les vitres ouvertes.

Et le jour quelle joie et quel ravissement
De respirer les fleurs et de voir par moment
Un vol d'oiseau glisser parmi les branches vertes.

Mon cœur n'a pas changé depuis ces premiers jours,
Il a cherché depuis, il a cherché toujours,
L'atmosphère idéale et très douce qu'il aime.

Une harmonie exquise a traversé les cieux,
Voix du cœur, voix du rêve, accent délicieux,
Voix de l'amour béni qui pénètre en moi-même.

Et mes vers en chantant près de moi sont venus,
Comme un essaim d'oiseaux d'espaces inconnus
Ils m'ont redit tout bas des choses éternelles.

Et quand leurs vols pressés s'assemblent à ma voix,
Je me sens transportée encor plus qu'autrefois,
Au milieu des parfums, des chants et des bruits d'ailes

Mon livre est un écho de ce passé lointain,
Il est éclos ainsi qu'une fleur au matin,
Une fraîche rosée à ses feuilles se mêle;

Ouvre le doucement, ö lecteur indiscret,
Il te dira cet humble livre, son secret;
Son parfum, c'est l'amour en la saison nouvelle.

Le rêve

Un sentiment confus, une image nouvelle
Un peu voilée, un rêve obscur et doux comme elle,
S'élevant en mon cœur grandissent chaque jour,
Et me parlent tout bas de bonheur et d'amour.

Voix lointaines encor qu'avec frayeur j'écoute,
Que j'espère en tremblant un peu, que je redoute;
Je m'endors en suivant leurs chants délicieux,
Et je m'éveille avec des larmes dans les yeux …

Je sens dans sa langueur mon âme inassouvie,
J'ai le désir d'aimer, de dévorer ma vie,
D'être avec une autre âme en complète union;
Incertaine et souffrant de mon illusion,

Ainsi qu'un voyageur qui marche solitaire,
Je cherche avec angoisse un ami sur la terre;
Je veux, ayant vécu vingt ans, je veux avoir,
Un peu de cet amour, un peu de cet espoir,

Qui fait que deux passants, sous l'éternelle voûte,
Trouvent moins désolée et moins longue la route,
S'ils vont du même pas et la main dans la main,
Et leur marche est facile et joyeux leur chemin !

Rennes, novembre 1897

Premier chagrin

Qui donc un jour n'a pas trouvé
L'heure incertaine,
Qui n'a pris le monde en pitié
L'amour en haine ?

Et c'est comme un nuage noir
Qui sur nous passe,
L'on souffre sans pourtant savoir
Ce qui nous lasse,

C'est ce matin le bruit du vent
A notre porte …
Et c'est l'ennui que bien souvent
Le soir apporte ! …

C'est un regret qui nous poursuit,
C'est une rose
Fanée et morte avant la nuit,
C'est peu de chose …

Un fil tremblant qui par hasard
Se brouille et s'use,
Un vase qu'on brise … un regard
Que l'on refuse !

1897

Portrait

Elle est triste et paraît ne songer à rien,
Elle porte un ruban de nuance très douce,
Violet pâli qui semble une fleur sur la mousse,
De sa robe traînante en velours ancien.

Elle ne veut jamais parler de l'Avenir,
Elle garde en son cœur la chimère adorée,
Et se montre le soir, sérieuse et parée,
Pour l'instant où peut-être il voudra revenir.

Elle a voulu pleurer sans aide et sans secours,
Elle attend patiemment et cache sa souffrance,
Ne lui demandez pas quelle est son espérance,
Quand celui qu'elle aimait est parti pour toujours.

C'est l'hiver, un jour froid de tristesse et d'oubli,
Elle monte à sa chambre, et prend, fragile chose,
Un morceau de satin mauve glacé de rose,
Qu'elle noue en écharpe à la tête du lit.

Ne lui demandez pas pourquoi cette couleur,
Elle pense à ce jour de printemps, jour suprême,
Où la main de celui qui s'exilait lui-même,
Lui tendit pour adieu des glycines en fleur !

Décembre 1900

Clair de lune

Sentiers charmants baignés de lune
Où tremblant et mystérieux
Glisse à peine dans la nuit brune
Un demi-jour harmonieux.

Comme il fait bon sous votre ombrage
Mêler l'une à l'autre nos voix
Et chercher sous l'obscur feuillage
Le silence confus des bois.

Attirés sous la voûte sombre
On croit trouver à chaque pas
Quelqu'un qui vous parle dans l'ombre,
Quelqu'un qui vous tendrait les bras.

C'est toi-même qui nous accueilles
Nature, en cette nuit d'été,
Au frôlement léger des feuilles
Berçant notre sauge enchanté.

Confidence de notre rêve,
Amie au sourire indulgent
Quand la brise à peine soulève
Les plis de ta robe d'argent

Tu te fais plus tendre et plus belle
O mère, pour nous retenir …
Nous passons, mais l'âme immortelle
Mais notre amour ne peut finir,

Et je voudrais peindre cette heure
La nuit plus douce que le jour,
Pour qu'un peu de nos voix demeure,
Pour éterniser notre amour !

Camp de Chalons – 1902

La Route

Nous n'étions même pas voisins,
Le long de la route infinie,
Où se croisent tous les chemins,
De cette vie.
Et pourtant ce n'est pas en vain,
Que bien longtemps s'étaient cherchées
Nos âmes, avant d'être enfin
Rapprochées ! …
A vous, tout bas, j'avais rêvé
Je vous attendais … comme on pense
A l'ami lointain retrouvé
Après l'absence.
Et j'ai reconnu votre voix,
Aussitôt que j'ai pu l'entendre
Je l'aimais d'avance et je crois
La comprendre,
Un jour d'avril, un jour charmant,
Près des bois qui bordent la grève,
Vous m'avez dit si doucement,
Comme en un rêve,
Que vous vouliez mettre à mon doigt
Cet anneau brillant qui me lie,
Que toute autre chose est pour moi
Abolie ! …
Depuis, chaque heure en s'écoulant
Me rapproche d'un jour de fête …
C'est une robe, un voile blanc
Que l'on apprête,
Et voici la douce saison
Et dans très peu de temps sans doute
Nous aurons la même maison
Sur la route ! …

Avril 1901

Le nid

Pour faire un nid, un nid charmant,
En avril, quand l'aube est si douce,
Suffit-il d'avoir seulement
Un peu de mousse.
Qu'on dispose à l'abri du vent,
Des regards, des vitres ouvertes,
A l'ombre d'un rideau mouvant
De feuilles vertes ?
D'avoir ce nid en un jardin,
Parmi la neige des fleurs blanches,
Que le printemps a mis soudain
Entre les branches.
Et d'y venir à deux un soir,
Chercher dans l'ombre et le mystère,
A vivre du plus doux espoir
Qu'on ait sur terre ?
Suffit-il même que l'amour,
Poursuive son œuvre éternelle,
Que la couvée éclose un jour
En ce nid frêle ?
Oh, non ! Pour trouver le bonheur,
Il faut le chercher en nous-mêmes,
Car ce qui fait l'avril meilleur
La voix qu'on aime
Vibrante comme un chant d'oiseau,
Et dans l'ombre au fond d'une allée
Le nid tiède sous le berceau
De la feuillée;
Le nid charmant, le nid joyeux,
Le nid que notre cœur réclame,
C'est de ne plus garder à deux
Qu'une seule âme.

Avril 1902

L'aveu

Il est un mot que l'on comprend
Bien vite et sans peine, on l'apprend
Par la voix de celui qu'on aime,
Un mot redit à chaque instant,
Nouveau toujours, et cependant,
Toujours le même !

Timide la première fois,
Lorsqu'on le dit à demi-voix,
Emu de ce qu'on va promettre,
Il demeure en nous désormais,
Et l'on ne peut plus, je le sais,
Que s'y soumettre !

Sans se parler même on l'entend …
C'est un secret que l'on attend,
Que le cœur sans cesse imagine,
On croit le cacher au hasard
Par un autre mot, un regard,
Il se devine …

Toujours il vient en rapprochant
Les âmes, sa voix est un chant
Plus tendre qu'aucune parole,
On ne sait rien lui refuser,
Car il prend souvent un baiser
Quand il s'envole !

Le mot du cœur, ce mot charmant,
"Je vous aime", tout simplement,
On l'achève par un sourire,
Pour moi rien ne semble aussi bon
Et rien ne m'est plus doux, sinon
L'entendre dire !

Juin 1902

Salles la Source

Je connais un village entouré de collines,
Où la source bondit au milieu des rochers,
L'eau coule à flots parmi les bois et les ravines,
Empruntant mille voix aux bords qu'elle a touchés.

J'aime ces bruits confus, cette plainte profonde,
Image de nos jours qu'on ne peut retenir,
Qui s'en vont au travers des chemins de ce monde
Et s'écoulent aussi pour ne plus revenir …

Puissent-ils bien longtemps ces jours de ma jeunesse
Couler calmes et purs comme cette eau des monts,
Qui descend des sommets et qui donne sans cesse
Sa gaieté souriante à ces charmants vallons.

J'aimerais arriver au penchant de la vie,
Avant de voir leur cours en sa source tarir,
Gardant comme un trésor en mon âme ravie,
De mon avril heureux le riant souvenir.

Et j'aimerais couler leur fraîcheur fugitive,
Loin du monde, au milieu de ces jardins en fleur,
Chantant l'humble chanson de cette obscure rive,
Mais portant avec moi la joie et le bonheur !

1er mai 1904

La chanson du printemps

I

Un vent tiède court sur la plaine
Eloignant l'hiver, messager
De joie et de chaleur prochaine,
Il vient vers nous le vent léger;
Mars arrive, un peu d'espérance
Soulève les cœurs alanguis,
Le ciel a plus de transparence,
Les mois sombres se sont enfuis;
Dans les airs déjà l'on devine
La promesse des jours meilleurs,
Le frais jardin qui s'illumine,
Les nids, les parfums et les fleurs …
Réveil attendu si longtemps,
Au souffle que la brise apporte,
J'ose enfin entr'ouvrir ma porte
Et regarder … C'est le printemps ! …

II

Ainsi dans les ombres du rêve
Longtemps vague et mystérieux
Un jour aussi vient où se lève
Un rayon timide et joyeux.
Ce n'est pas encor cette flamme
Qui surprend violemment le cœur
Mais c'est tout au fond de notre âme
Le pressentiment du bonheur.
L'on aspire à plus de lumière …
Quelqu'un d'inconnu va venir,
Aussi tendre qu'une prière
Sa voix pénètre l'avenir ! …
Rien n'est plus doux que ce beau jour,
Cette aube heureuse qui commence,
Soudain de lui-même en silence
Le cœur s'entr'ouvre : c'est l'amour !

Rodez 1903

Portrait d'enfant
Marie Renée

Elle est sage, elle aime sourire
Plutôt que de rire aux éclats,
Son fin visage semble dire
Pour m'aimer, aimez moi tout bas.

Elle est blonde et son teint est rose,
Ses yeux sont doux comme sa voix,
Elle a l'air d'une fleur éclose
Au printemps dans l'ombre des bois.

Tout de suite elle a pris sa place
Dans nos bras et dans notre cœur,
Tendresse que rien ne remplace,
Frisson exquis, premier bonheur !

Que serais-je à présent sans elle
Et comment pourrais-je exprimer
Qu'elle est ma compagne fidèle
Et mon habitude d'aimer ?

Elle semble venir d'un rêve,
D'un clair et ravissant azur,
Auprès de nous elle s'élève,
Comme un beau lys charmant et pur !

Et sa grâce nous fut donnée
A l'aube heureuse des beaux jours,
Candeur de ma première née,
Parfum vivant de nos amours !

Rodez, 1904

Le chemin

Mon chemin est la route claire
Où l'amour s'est un jour penché,
Où mon âme se désaltère
Au torrent qu'elle avait cherché.

Mon chemin s'en va dans la mousse,
Toujours plus large sous l'azur.
Nulle terre n'est aussi douce,
Nul espace n'est aussi pur !

Mon chemin s'enfuit et serpente,
Il suit les sommets audacieux
Où l'air est libre, où chaque pente
Semble nous rapprocher des cieux.

Il sait comprendre l'harmonie
Des fraîches voix d'enfants qu'un jour
Pour faire cette route bénie,
Dieu réservait à notre amour !

Vers quelle altitude sereine
Se perd ce sentier embaumé ? …
Qu'importe où ce chemin m'emmène,
C'est ta route, Ô mon bien-aimé !

Septembre 1904

L'étranger

Dans la chambre la jeune femme
Semble attendre un être chéri,
Un prodige éveille son âme,
Un songe occupe son esprit !

Depuis de longs mois elle apprête
Sa maison et surtout son cœur.
Le logis prend un air de fête,
Le foyer un air de bonheur !

Elle suit une chère image
En un rêve mystérieux,
L'espoir a pâli son visage
Fatigué ses traits et ses yeux …

Mais son courage est à l'épreuve,
Il faut que tout soit prêt à temps,
Le linge blanc, l'armoire neuve,
Sans doute il restera longtemps ! …

" S'annonce-t-il comme un maître
Le beau visiteur attendu ?
Serait-ce un roi qui va paraître
Sa voix déjà l'entendrais-tu ? "

La jeune femme se redresse
Et me dit d'un air triomphant :
" Il a deviné ma tendresse,
Celui qui vient, c'est mon enfant !"

Clermont-Ferrand, 1906

Jour d'absence

Toi qu'en mon cœur tout bas j'appelle
Que j'aime et je nomme toujours,
Ma vie est en toi, douce et belle
Puisque l'amour en suit le cours.

Tu t'es élevé, fier et tendre,
Dédaigneux du monde rieur
Vers les purs sommets où vient tendre
D'instinct ton rêve intérieur !

Ardent, si tu me fais connaître
Ton idéal mystérieux
J'ai vu la lumière apparaître
Et le ciel briller dans tes yeux !

Tu m'as fait aimer l'Evangile,
Le livre où ton cœur a puisé
Je ne sais quel bonheur tranquille
Quel enthousiasme apaisé ! …

Ce soir, attendant ta venue,
Je médite les mots sacrés,
Voyant par leur force inconnue
Tous mes espoirs transfigurés,

Et je songe, fermant le livre,
Scrutant dans l'ombre l'avenir,
Qu'avec toi s'il est doux de vivre,
Il peut l'être aussi de souffrir ! …

Clermont-Ferrand – mars 1905

Souvenirs !

Nous avons ri de riens très doux
Que nous étions heureux de dire,
L'aube semblait auprès de nous
Sourire !

Nous nous sommes dit en secret
Et tout bas de charmantes choses,
Quand le printemps se fleurissait
De roses !

Vous m'avez donné pour jamais,
L'amour qu'on est heureux d'entendre,
Amour confiant que j'aimais
Vous rendre ! …

Que de beaux jours nous avons eus,
Que de rayons dans notre vie !
Rien désormais ne nous fait plus
Envie ! …

Amour, bonheur tant désiré,
Doux souvenirs que je rassemble …
Et nous avons aussi pleuré
Ensemble !

Clermont-Ferrand, 1er octobre 1906
Lorient, 11 mai 1907

J'ai fait des rêves d'or

J'ai fait des rêves d'or pour vous, mes bien aimées,
Le soir, quand secouant ses ailes parfumées,
L'ange pur du sommeil vers vous semblait venir,
Oh ! que de fois dans l'ombre inquiète de moi-même,
J'ai voulu deviner l'obscur et doux problème,
Que sur vos jeunes fronts agite l'avenir ! …

Enfants, auprès de vous poursuivant ma chimère
Et sentant mon désir bercer mon cœur de mère,
J'ai cru vous voir soudain, rêve délicieux,
Jeunes filles, restant l'une à l'autre enlacées,
Unissant pour le bien vos deux mêmes pensées,
De bonheur et de joie éblouissant les yeux.

Je vous voyais passant aux chemins de ce monde,
Rendant la vie aisée et la douleur féconde,
En donnant beaucoup plus que vous avez reçu,
Multipliant le bien sur cette froide terre,
Souvent dans le silence ouvrant à la misère,
Très grande votre main sans qu'on en ait rien su.

Je vous vois, douces fleurs que le monde m'envie,
Je vous vois grandissant dans le soir de ma vie,
En gardant la fraîcheur des roses de l'été,
L'exquise charité a prêté ses ailes,
Et l'on dit vous voyant passer : "Elles sont belles,
Mais leur cœur est plus doux encore que leur beauté".

Mars 1905

Maternité

J'aime voir les berceaux d'enfant,
On y sent sommeiller une âme,
C'est près de nous un nid tremblant,
Où veille l'amour d'une femme …

Le nouveau-né s'est endormi,
Frêle et confiant il repose.
Déjà se referme à demi
Sa bouche, fleur à demi éclose.
Il dort après avoir pleuré,
Il a fallu d'une voix douce,
Lui chanter un chant mesuré,
Le bercer longtemps sans secousse …
Et dans l'alcôve où vient la nuit,
Un visage encore se penche,
Effleurant d'un baiser sans bruit,
Le berceau de dentelle blanche …
La mère, par ce soir d'été,
De crainte qu'il ne se réveille,
Reste là, sans avoir quitté
Un seul instant sa longue veille.
Elle contemple en soulevant
L'oreiller sous la tête blonde
L'enfant qu'elle sentait vivant,
Avant même qu'il vint au monde.
Un changement mystérieux
S'accomplissait alors en elle.
Rêve et tourment délicieux
Préparant l'âme maternelle !

"L'ange béni de vos amours,
Est enfin venu sur la terre,
Mais ce qu'il a pris pour toujours,
C'est votre cœur, Ô pauvre mère"!

Lorient, juin 1908

Parva domus

A J.L.

J'ai vu caché parmi les roses,
En passant sur le vieux chemin,
Un logis bas, des vitres closes,
Derrière un rideau de jasmin.

Et j'ai voulu franchir la grille,
Me reposer sur le vieux banc,
Et cueillir près de la charmille
Un gros bouquet de lilas blanc.

C'est un modeste et simple empire,
On en a vite fait le tour,
Mais il semble qu'on y respire
Un parfum de paix et d'amour !

C'est ici la blanche retraite;
Qui rit au soleil du matin,
Mon pauvre cœur serait en fête
D'y suspendre notre destin ! …

Demeure si longtemps rêvée,
J'y cacherais comme en un nid
Nos anges blonds, douce couvée
Et notre amour que Dieu bénit.

Il faut que dans l'ombre elle abrite
Le rire joyeux de l'enfant,
Et que la maison soit petite …
Pour que le bonheur y soit grand !

Royat, juin 1910

2ème Cahier

Après la grande guerre

Pour le Renouveau

A la mémoire de mon Père

Près de la tombe de Brizeux
Tu dors aussi ! … Le sombre automne
Agite les flots ténébreux
Aux bords de la grève bretonne.
Le vent de la mer a gémi,
C'est la plaintive cantilène
Qui passe dans l'air endormi,
Et qui chante au cœur du vieux chêne …
Permets qu'avant de réunir
Ces feuilles qu'aujourd'hui j'assemble
Je te demande de bénir
Mon humble effort, car ma main tremble ! …
Tu n'aimais que la vérité,
Serais-tu content de ces pages ?
Père, est-ce toi qui m'as dicté
Ces doux refrains et ces images ? …
Chrétien sans reproche et sans peur,
Ton âme dépassant la nôtre,
Tu fus pour la France un grand cœur
Et pour la Bretagne un apôtre !
Dans tes bras je comprenais mieux
Toute chose ! … J'appris à lire
L'amour du pays dans tes yeux,
L'amour de Dieu dans ton sourire.
Non loin des livres, ton trésor,
J'ai grandi, poursuivant mon rêve,
Il prend maintenant son essor ….
Reçois mon œuvre qui s'achève !
Parmi les feuillets de ton choix
Garderais-tu ce petit livre ?
C'est encore un peu de ta voix,
Père chéri, je te le livre !

Lorient, le 28 octobre 1924

A Maurice

Dans cet enclos sombre où la mort
Scelle à jamais notre paupière,
Que de fois, ployant sous l'effort,
J'ai baisé tristement la pierre
Qui t'avait séparé de moi,
Pauvre enfant, ma douce chimère
Le trésor sans prix de ma foi,
Pauvre enfant dont j'étais la mère ! …
Sur l'humble dalle où j'ai pleuré,
J'ai réfléchi, cher petit être,
A la vie, à l'amour sacré,
Hélas ! que tu me fis connaître ! …
Par toi j'ai goûté le bonheur,
La joie ineffable et profonde …
Ce qu'une femme a dans le cœur
Quand elle a mis un fils au monde !
Est-il vrai qu'en France l'amour
S'est endormi près d'une tombe,
Et que s'entr'ouvre chaque jour
L'abîme où la race succombe ?
Est-il vrai que l'on vous maudit,
Enfants si purs, enfants que j'aime,
O vous dont le Christ avait dit :
"Laissez-les venir à moi-même" !
Luttant contre ce mal nouveau,
Si l'on pouvait vous faire vivre,
Enfants ! … Vous donnant un berceau,
Cher enfant pour vous l'étoile à suivre !
Si l'on osait ! … Si mes regrets
Pouvaient réveiller les courages,
Demain, chez nous, quels doux secrets
On lirait sur de chers visages !
Dans cet enclos sombre où la mort
Scelle à jamais notre paupière,
Mon cœur battrait encor plus fort,
Quand je viendrais baiser la pierre !

Novembre 1923-24

Sonnet triste

Plus de bruit dans les champs, dans les bois, au village,
Sur nos fronts anxieux passe un souffle de mort,
Le jardin est désert et la maison s'endort.
D'un tombeau désolé froide et muette image !...

Plus d'enfants querelleurs aux portes, remplissant
De triomphe et d'orgueil l'âme heureuse des mères,
Plus de berceaux nombreux, de craintes éphémères,
Plus de nids où tressaille à jamais notre sang !

Femmes, puisque le vide a rempli vos demeures,
A vos foyers éteints quand s'égrènent les heures,
C'est un bien triste glas qui s'ouvre nuit et jour !

Et nous cherchons en vain pour la France immortelle,
Quelque empreinte chez vous d'une image éternelle,
Puisqu'en vos cœurs étroits ne fleurit plus l'amour ! …

Paris, 1923

Pâques françaises

Non ! notre race n'est pas morte,
On peut lui rendre sa vigueur,
Le printemps vient, ouvrons la porte,
Réveillons-la de sa langueur.

Pour que la France soit sauvée
Ne craignons plus le renouveau,
La main qui nourrit la couvée
Prendra soin de chaque berceau,

Notre terre est toujours féconde,
Son raisin est toujours vermeil,
Et chaque été sa moisson blonde"
Frémit sous votre gai soleil ! …

Aujourd'hui chante dans les branches,
Tout un peuple d'oiseaux- jaseurs,
Bientôt s'ouvriront les pervenches,
Que Dieu daigne rouvrir nos cœurs ! …

L'enfant n'est pas loin, il demande
Seulement qu'on l'aime ici-bas,
Un instinct puissant lui commande
De vous tendre ses petits bras !

Il faut qu'il vienne, il faut qu'il vive,
Il voudrait s'approcher de vous,
Il frappe, il insiste, il arrive,
Ouvrez-lui, ce sera si doux.

Paris, avril 1924

Pour le Renouveau

Aux femmes de mon pays

Et j'ai mis à ma lyre une corde d'airain
V Hugo

Un glas lent retentit dans le ciel de la France,
En nos cœurs dévastés pesant comme un remords,
Il a jeté sur nous l'angoisse et la souffrance ! …
Un glas lent retentit dans le ciel de la France,
Où la femme tout bas pactise avec la mort !

On redoute l'enfant sur la terre des gaules,
Les sœurs de nos Héros trahissent nos espoirs,
Ne voulant plus charger leurs débiles épaules,
On redoute l'enfant sur la terre des gaules,
On n'ose plus l'aimer dans la douceur des soirs !

Oh ! réveillons l'ardeur en ces âmes glacées,
Ranimons ces foyers d'où s'enfuit le bonheur,
Nos frontières demain vont être menacées,
Défendons la patrie et sauvons son honneur !

Allons-nous t'oublier, généreuse folie
Qui grandissait la femme, heureuse chaque jour
De donner son avril, souriante et jolie,
Pour s'entourer d'enfants, la fleur de son amour !

Une grande pitié règne encor sur la France,
On n'aime plus ! … Songeuse auprès de nos drapeaux,
Je voudrais entonner un chant de délivrance
Pour la croisade des berceaux !

Pour une tombe !

Laissez-moi m'en aller "là-bas"
Retrouver cette pierre grise ! …
Que mon cœur ne se ferme pas,
Et ne se brise !

Car je veux en joignant les mains,
Pleurer un peu sans rien entendre,
Nous avons dans nos cœurs humains,
Nous, terre et cendre.

Ce que les anges du ciel bleu
N'ont pas dans leur joie éternelle,
Ce que l'âme reçoit de Dieu,
Et trouve en elle.

C'est dans son long frémissement,
Le flot débordant sur la rive
Qui vient et coule par moment
Comme une eau vive,

Larmes de deuil ou de bonheur,
Que jamais l'âme ne repoussa,
Une rosée au fond du cœur
Amère et douce.

Laissez-moi ce don précieux,
Je veux pleurer ! Les seules armes
Qui puissent nous rouvrir les cieux,
Ce sont nos larmes !

Novembre 1917

Adoration de l'Hostie

Seigneur, ton joug est salutaire,
Et rend légers tous les fardeaux :
J'ai, poursuivant ma route austère
Veillé sur de nombreux berceaux.
Fuyant du monde la chimère
Trompeuse, j'entendis la loi
Qui veut que la femme soit mère
Afin que l'enfant soit à toi ! …
Mais j'ai, gravissant ta montagne
D'agonie, Ô mon Dieu, compris
Que la souffrance est la compagne
Dont ta grâce est toujours le prix !
Car j'ai perdu deux de mes anges,
Deux fils qui seraient mon orgueil,
Seigneur, quelles tristes louanges
Montent alors d'un cœur en deuil ! …
Le dernier était mon idole,
Mon bijou le plus précieux …
Il s'en alla comme s'envole
Hélas ! …un oiseau dans les cieux !…
A ce moment la nuit et l'ombre
Ont fait le vide autour de moi …
Je ne savais plus … l'esprit sombre
En voyant la mort devant soi,
C'est la petite main morte,
Les yeux clos pour le grand sommeil,
Puis la pauvre chambre déserte,
Et tout le funèbre appareil !

Dans l'humble église où tu reposes,
Mon Dieu, mon sauveur, et mon Roi,
Je t'apporte en gerbes des roses,
Et mon cœur n'est plus qu'à toi !

Eglise St.Joseph d'A., juin 1922

A Maurice mort

Parce que j'ai beaucoup pleuré
A ma douleur trouvant des charmes,
Voici qu'hélas! J'ai consacré
Pour jamais à '"enfant" mes larmes!

Parce que maintenant sans toi,
Ce monde est voilé de tristesse,
J'ai frissonné! … Mon cri d'effroi
Devient un hymne de tendresse !

Et parce que ton petit lit
Près du mien est demeuré vide,
J'écris ces vers où l'on relit
L'amour dont mon cœur fut avide !…

O Maurice, si j'ai chanté
Pour nos berceaux et pour la France,
C'est que tout mon cœur fut hanté
Depuis ta mort par la souffrance.

Mon lourd chagrin s'est replié
Longtemps tout au fond de moi-même !…
Depuis je n'ai rien oublié.
"L'enfant", c'est encor toi que j'aime ! …

Petit Breton, petit Français,
Frais et vivant comme une aurore,
Avec quel cœur je te berçais.
Bel absent, je te cherche encore

A d'autres foyers plus heureux,
Où l'on voit par un doux prodige
Naître des rameaux vigoureux,
Tous groupés sur la même tige !

Paris, 1925

Pour la Toussaint !

Monuments de la mort, tombeaux silencieux,
A jamais nous usons nos genoux sur vos pierres,
Nous les mères en deuil ! … Vos marbres précieux
Ont vu des pleurs de sang germer à vos paupières !

Quand nous avons sondé pour la première fois
Sur votre seuil muet les douleurs de la terre,
Nos cœurs ont défailli ! … Nous demeurions sans voix,
Sans force devant vous, portiques du mystère ! …

Mais qu'entends-je ? Une mère est encore près de nous,
Une femme accomplie en sa grâce divine,
Qui trouve des accents mélodieux et doux,
Et qui garde en ses mains la couronne d'épine :

"Mères, ne pleurez plus, Jésus descend vers vous,
Que jamais devant lui votre âme ne se ferme,
Il vous rendra l'enfant dont il était jaloux,
Quand vous mêmes bientôt approcherez du terme !

Il prend vos bien-aimés pour de secrets desseins,
Oh ! regardez là-haut, il déchire les voiles.
Il lui faut des élus, des anges et des saints,
Comme dans son grand ciel il lui faut des étoiles ! …

Il reprend les trésors à vos soins confiés,
C'est lui qui vous prête tout ce qu'il vous demande
Vos tristes cœurs humains seront purifiés,
Il a levé la dîme, il a voulu l'offrande ! …

Courage ! votre fils n'est pas dans ce caveau,
Eloignez ce tourment où votre espoir succombe,
Votre enfant est vivant dans un monde nouveau …
Et c'est le grand secret que renferme la tombe !

Meudon, Octobre-Novembre 1924

3ème Cahier

1925 - 1939

Guérison

Visite à Lisieux I

Près de toi j'ai pleuré, douce sainte qu'on prie,
Mes larmes ont coulé comme un flot incessant.
Toi qui vins nous montrer la céleste patrie
Où nous aimons chercher ton regard caressant.

Reste toujours pour nous l'aimable protectrice,
L'ange du ciel béni qu'on implore à genoux,
De mes doigts défaillants éloigne le calice …
Rosier du Paradis qui s'effeuille pour nous !

Ce soir je vais partir, hélas ! quelle amertume
Vient opprimer mon âme et contrister ma voix,
La douleur fait trembler et ma main et ma plume,
Pourrais-je à ton Carmel revenir d'autres fois ? …

Faut-il abandonner l'espoir à cette porte ?
J'aimais tant chaque jour me confier à toi ! …
Je vis dans les lambeaux d'une chair déjà morte. (1)
Douce sainte du ciel, jette un regard sur moi !

Mais si je dois mourir bientôt, demain peut-être,
Quittant mes bien aimés pour toujours ici-bas,
Tu me les garderas, et tu feras renaître
Sur eux tous ma tendresse … O sainte, ouvre les bras,

Mon doux fardeau d'amour sur ton cœur je le pose,
Ange pur qu'on vénère en ces jours triomphants,
Si tu ne peux ce soir m'accorder une rose,
Du moins laisse pleuvoir tes fleurs sur mes enfants !

19 juin 1925

1 Vers d'un sonnet de mon père, déjà bien malade et vieillissant.

Visite à Lisieux II

"Les cloches de Lisieux ont ébranlé le monde,"
A-t-on dit, elles sont le salut de demain,
Ecoutez le récit de ma plainte profonde,
Ecoutez la chanson triste d'un cœur humain :

Les cloches de Lisieux ont ébranlé mon âme,
Elles ont envahi ses plus sombres replis,
Elles ont pénétré jusqu'en mon cœur de femme
Et m'ont fait pardonner à tous mes ennemis.
Ce jour là je touchais à la rive suprême,
Je portais tout le poids d'une lente agonie,
Près de moi l'on disait : sa faiblesse est extrême
Ce soir elle nous quitte et sa vie est finie ! …

L'on m'apporte le Christ qui sauve et qui relève,
Son baiser me fut doux et j'entendis sa voix,
Et mon cœur se haussa jusqu'à ce divin rêve,
Mourir en pardonnant comme Jésus en croix ! …
Ceux que j'aime étaient là, leur touchante prière
Depuis longtemps, hélas ! attendait ce retour,
Mourir en pardonnant, Ô divine lumière,
O Sainte de Lisieux, c'est mourir dans l'amour !
Mon esprit haletant comprit toutes ces choses ! …

Et voici que la mort en ce jour recula,
Et que l'espoir fleurit comme germent les roses,
O Sainte, auprès de nous, en ce jour tu fus là !
Six mois se sont passés et je me sens revivre,
Je veux payer ma dette à la Sainte en ce jour,
Ne pouvant à regret lui consacrer un livre,
Je lui transcris des vers sur ces feuillets d'amour ! …

Meudon, 22 juin 1927

A Patrick

Retour du Maroc, avant son arrivée
à Penanros,

Tant et tant je vous aimerai
Les enfants issus de moi-même,
Que jamais plus je ne pourrai
Vous dire assez que je vous aime !

Et je serai jusqu'au tombeau,
Ayant donné toute ma vie.
Aïeule … Est-il un nom plus beau,
Qui laisse l'âme plus ravie ?

Aïeule ! … Les pas sont tremblants,
Mais on garde encore des caresses,
On a des rêves chancelants,
On a d'ineffables tendresses,
Dont on jouit avec amour,
Avant de retrouver la cause
Initiale ! … On se dit "Un jour,
Il faudra quitter toute chose …
Mais en mourant j'aurai laissé
Ce qui survit et qui demeure
L'appel joyeux réalisé
Afin que la race ne meure ! "

Fleurs du ciel, berceaux vagissants,
Visages plus frais qu'une rose,
Je vous aime petits enfants,
Car sur vous mon espoir se pose,
Tant et tant ! …

A Penanros le 30 août 1937.

Ressemblance

A Patrick, trois mois après.

Quand tu me tends les bras, que faut-il que je fasse
Sinon t'ouvrir les miens ? … Voudrait-on que je passe
Sans m'occuper de toi ?

Dis, mon chéri, mon prince et ma joie en ce monde,
Toi le fils de mon fils et ma lumière blonde,
Oh, réponds, réponds moi !

De Maurice, ta mère a retrouvé l'image,
Le galbe précieux … C'est lui-même au même âge;
Tu parles comme lui,

Ton sourire détient ses grâces familières,
Et des mêmes yeux bleus brillant sous tes paupières,
Le même éclat a lui !

Ainsi dans les foyers que le seigneur féconde,
La ressemblance vient, surgit, éclate, inonde,
Et guérit notre cœur

On se dit : "Cet enfant est le frère de l'autre,
A tout jamais … Voyez à quel point il est notre" ! …
Miracle rédempteur !

Vingt ans après, je puis, te pressant sur moi-même
Reconnaître ta voix, te dire que je t'aime
Revivre mon émoi;

Remercions ce Dieu qui t'a donné la vie,
Qui me fait murmurer, frissonnante et ravie :
"O Maurice, c'est toi !"

A Cannes, décembre 1937

La mort du

Père

du grand-père

et de l'époux.

Quatre semaines après la mort du Grand-Père

O toi, le nouveau né que ta mère m'apporte,
Avant de t'avoir vu, j'étais comme en prison,
Prostrée et sans courage … Elle franchit la porte
Avec toi … Le soleil entre dans la maison !

Elle vint dans ma chambre, orgueilleuse et ravie
Du fardeau précieux qu'elle avait dans les bras,
Et me dit simplement : "J'apporte de la vie,
C'est votre petit-fils, mère, ne pleurez pas !"

Toi, cinquième enfant de ma fille chérie …
Pour étouffer mes pleurs, pour guérir mon émoi,
Reste, mon petit homme en herbe, ma patrie,
Mon soleil et mon but, reste encor près de moi ! …

> ***O ciel ! que la race est puissante***
> ***Puisque dès que je t'aperçois***
> ***Je ne suis plus gémissante***
> ***Pauvre être aux gestes maladroits,***
>
> ***Ta petite main est habile***
> ***Pour me consoler ! … Je te vois***
> ***Mon ange, et je serai docile***
> ***A Dieu, qui parle par ta voix !***

Alain, enfant aimé, douce petite chose,
Que ne ferais-je pas, mon trésor et mon bien,
Pour que ta joue en fleur sur la mienne se pose
Et que ton petit cœur batte à côté du mien !

Meudon, le 12 mars 1938

Pèlerinage au tombeau de mon mari

L'inscription

Graveur, en taillant la pierre froide et lisse
Du bout léger de ton ciseau,
Tu mettras l'épitaphe, afin que rien ne glisse
Dans l'oubli sombre du tombeau !
Va doucement, graveur, ménage un peu la place
Que je veux pour ce grand chrétien,
Car en bas de ce nom, il nous faut de l'espace
Plus tard, pour inscrire le mien !

C'est ici que je veux retrouver sa lumière
Dormir du grand sommeil, reposer chaque jour
Entre Maurice et lui me dissoudre en poussière,
Afin que nos enfants en fleurissant la pierre,
Puissent venir vers nous comme au foyer d'amour,

Ici, c'est le ciel fin et doux d'Ile de France,
Où l'ami que je pleure hélas ! a tant lutté,
Glorifié son Dieu, célébré l'Espérance,
Vécu son Evangile et connu la souffrance,
Apôtre du Seigneur et de la Charité !

C'est ici qu'il fut grand, oublieux de lui-même
Et prêchant l'union jusqu'au bord du trépas.
Généreux jusqu'au don total, au don suprême
De son sang, de sa vie et de tout ce qu'on aime,
De son repos, hélas ! qu'il ne connaissait pas !

Sous le grand Christ béni, tout meurt et tout s'achève,
Ici, je veux rester après mon dernier jour …
Tout passe autour de nous, hormis le plus beau rêve,
Celui que j'ai vécu, que j'ai cherché sans trêve,
Celui d'avoir été fidèle à son amour !

Les Longs Réages, cimetière de Meudon, ce 16 juin 1938

Stances funèbres

A mon bien aimé disparu

Nos corps lourds et pesants ont l'espace pour lieu,
Nos esprits ont aussi leur élément, c'est Dieu !

C'est le Seigneur qui m'a fait naître
Et qui veille toujours sur moi,
Et c'est lui qui m'a fait connaître
Et comprendre à jamais sa Loi !
C'est lui qui plaça dans ma vie,
Tant de lumière et de bonheur,
Que tout bas, mon âme ravie
Put répéter : "C'est le Seigneur ! …"
Maintenant, hélas ! que je pleure,
Que j'ai revu, terrible émoi,
La mort entrer dans ma demeure,
" Oh ! Dieu du ciel, secourez-moi !"
La mort qui fauche et qui moissonne
Pour le maître de la saison,
La mort qui n'épargne personne
Et qui paraît dans la maison
Alors que nul ne peut comprendre
Son œuvre funèbre, sinon
Qu'elle est sainte et vient nous surprendre
Pour voir Dieu, pour bénir son nom !
Elle vient de son froid sourire
Arrêtant ton souffle … Avec toi
Mon bien aimé, je veux redire
" O Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi !
Ouvrez-moi, que je reconnaisse
Tous mes disparus d'ici-bas,
Et que près de toi je renaisse
Ami, dans l'ombre du trépas ! "

Nos corps lourds et pesants ont l'espace pour lieu,
Nos esprits ont aussi leur élément, c'est Dieu !

Rennes, ce 10 juillet 1938

Combrit Tréméoc

I

Par ce chemin creux, sentier de Bretagne,
Irais-je chercher ce que je n'ai plus ?
Partout où je vais, partout m'accompagne
Le regret amer des beaux jours perdus !

Tous les ans je viens au pays du rêve
Prendre le conseil du terroir natal
Aspirer son air, retrouver sa sève,
Me plonger en toi, vieux sol ancestral !

Je viens aujourd'hui te dire ma plainte
Etouffant tout bas un obscur sanglot
Confiant hélas ! cette douleur sainte
Aux bois, au rivage, au vent triste, au flot !

Que me diras-tu de faire à cette heure
Où s'évanouit tout ce que j'aimais !
Je m'en viens pleurer près de la demeure
Qui m'apprit jadis les mots que je sais :

" Je crois, ö pays, terre de courage
Que je vais trouver un asile en toi,
(Je suis ton enfant), et que ton langage
Saura doucement m'expliquer la loi,
Qui fait de la mort, non pas l'épouvante
Mais le ciel ouvert aux yeux du chrétien.
O pays aimé, la douleur me hante,
Sois mon réconfort, reste mon soutien ! "

Juillet 1938

Combrit-Tréméoc
II

Mon cher pays m'a dit : "Je connais tes misères
Mais j'ai des souvenirs où je garde ta voix;
Je t'ai connu enfant, au milieu de tes frères,
Naïve, redoutant le gros loup dans le bois.

Je t'ai connue aussi dans la cour de la ferme
Auprès de ton aïeul surveillant la moisson,
Des paysans soumis à sa voix rude et ferme;
Il était juste, il était droit, il était bon !

Je te revois auprès de ton père admirable …
Cet homme lentement a formé de son cœur
Ton amour du vieux sol, héritage ineffable
D'enthousiasme ardent, de travail et d'honneur.

Je te revois plus tard, inquiète et pensive
Songeant à l'avenir qui t'attendait là-bas,
En errant longuement sur le bord de la rive,
Pressentant le destin et lui tendant les bras !

Je te revois auprès du Fiancé … Si fière
De lui, lisant Lamartine et le Lac. Ce chant
Dans la barque qui glisse au long de la rivière
Etait incomparable aux lueurs du couchant;

Je te revois plus tard, mère éblouie et tendre
Disant à tes enfants la chanson du pays,
Et leur père, cherchant à leur faire comprendre
Ce que le ciel en lui pour le bien avait mis !

Car je reste pour toi, pauvre âme, chaque jour,
Malgré le deuil cruel qui te mord aux entrailles,
Les menaces d'Hitler, les prochaines batailles,
Tout embaumé d'amour !

Août- septembre 1938

"Témoin" du Christ

Tu fus "témoin" autant qu'on peut l'être en ce monde
Du sauveur bien aimé, tu ne voyais qu'en lui !
Et tu fus son disciple; en ton âme profonde
La charité vivait … Sa splendeur avec lui !

Tu fus "témoin", penseur méditatif et tendre,
Actif à soulager le dur labeur humain,

Tu fus "témoin", grand cœur qui ne voulait prétendre
Au pardon de l'injure, à l'amour du prochain !

Ton cœur avait compris l'amitié divine,
Ton regard lumineux voyait plus loin que nous
Prédestiné d'En-haut, devant toi je m'incline,
Devant ce choix, je prie et je tombe à genoux;

Des larmes malgré moi montent à ma paupière;
Près de ta tombe, ou bien dans l'ombre du saint lieu,
A jamais je te vois, messager de lumière
Et "témoin" dans le ciel de la Gloire de Dieu.

Meudon, ce 20 octobre 1938

Souvenirs

de

Joseph Loiret

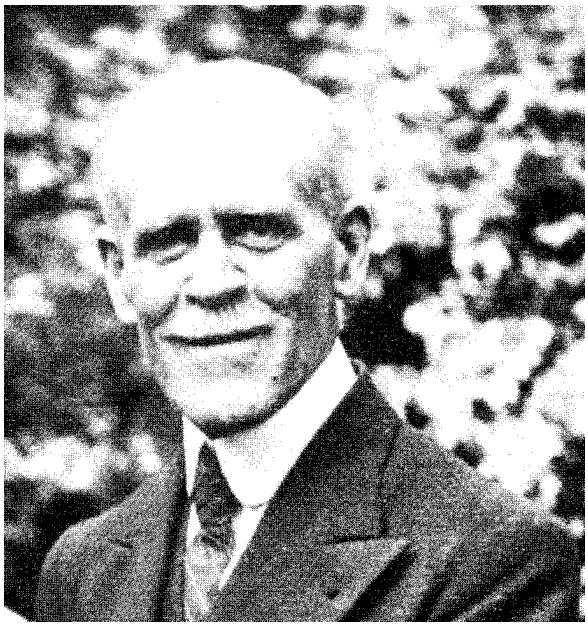

Table des Matières

Introduction par Geneviève Dupré la Tour	62
In Memoriam par Henri Verron	64
Lettres de Joseph Loiret	72
Les obsèques	90
Article paru dans le Républicain Meudonnais	94

INTRODUCTION

Chers enfants, chers neveux et nièces,

Nous vivons à une époque où l'évolution des idées et des mœurs est extrêmement rapide. Ne risquerions-nous pas de perdre notre équilibre si nous nous coupions de nos racines? Il me semble que nous avons un besoin de rechercher d'où nous venons, et de quelles richesses artistiques, intellectuelles ou religieuses nous sommes nés.
Il se trouve que j'ai entre les mains plusieurs documents qui peuvent vous parler de vos grand-parents et répondre à ce désir, que j'ai constaté, désir de connaître leur personnalité, de savoir qui ils étaient et ce qu'ils ont vécu. D'ailleurs leur personnalité était si riche et attachante que cela m'est une joie de vous communiquer ce que je possède.
Pour votre grand-mère, il y a ses poèmes[1]. Il est si facile de les photocopier et de conserver ainsi sa belle écriture. Elle aurait aimé les faire éditer; en les donnant à ses petits enfants, c'est déjà au moins un hommage à sa mémoire. Je suis heureuse également de combler ainsi un vide, car, même de son vivant, on n'a pas suffisamment parlé de ce qu'elle avait écrit et de ses dons littéraires.
Pour votre grand-père, le dernier poème de votre grand-mère "*Témoin du Christ*" est déjà très parlant. Je crois bon d'y ajouter le discours que son cher ami, Monsieur Verron, avait prononcé lors de ses obsèques au cimetière de Meudon, et quelques autres textes écrits par votre grand-père, lui-même.
J'ajoute quelques explications pour relier entre eux ces divers documents. J'espère avoir su retrouver les lignes les plus marquantes de la vie de vos grand-parents et mon plus cher désir serait de les faire revivre pour vous afin que vous puissiez les aimer.

Après avoir sélectionné parmi les poèmes de votre grand-mère ceux qui me semblaient les plus caractéristiques, j'ai voulu aussi vous communiquer les documents que j'avais sur votre grand-père. Le discours que Monsieur Verron avait prononcé au cimetière résume bien ce qu'il était. J'y ajoute aussi les derniers conseils qu'il nous avait laissés dans une enveloppe sur laquelle il avait écrit :

" *Pour mes enfants, à ouvrir après ma mort* ".

Vous serez certainement touchés qu'il ait pensé à chacun de vous, puisqu'il écrit :
" *Je bénis tous les enfants - que j'aie, ou non, la joie de les connaître avant ma mort - que Dieu aura envoyé ou enverra plus tard, au foyer de l'un ou l'autre d'entre vo*us ".
On pourrait croire, à lire ce texte, que votre grand-père était austère; mais cela tient au contexte un peu solennel de ces conseils. Ce serait ne pas tenir compte de sa conversation chaleureuse sur toutes sortes de sujets, ou sur les événements qu'il vivait ou qu'il avait vécus. Mon éducation … je pense que c'est par les conversations à table qu'il me l'a donnée.
Et puis la vie de mes parents n'a pas toujours été facile. Papa avait une très forte personnalité et il ne se rendait pas toujours compte de son sens inné de l'autorité. Maman était fragile, passionnée et impulsive : ils étaient très différents.
Ils avaient tous deux une foi profonde, mais qu'ils exprimaient différemment. Papa suivait chaque année une retraite fermée à la Villa Manrèse de Clamart; c'était un homme de prière et d'action au service du bien commun. Maman faisait des pèlerinages et exprimait sa prière dans des poèmes.
Lorsque maman a commencé à être déprimée et malade, c'était difficile à vivre. Je pense que la prière les a soutenus tous les deux et a obtenu du Seigneur la guérison de maman. Quand je lis les derniers conseils de papa à ses enfants, je me demande parfois s'il n'avait pas offert sa vie pour ceux qu'il aimait.
Les lettres que papa avait écrites quand il était bien portant, nous ne les avons pas conservées. Mais nous avons les doubles des lettres qu'il avait écrites à la machine quand il était paralysé. La congestion cérébrale qui l'a privé de la parole, et paralysé son côté droit avait eu lieu en novembre 1936. Il avait presque 62 ans et il était en pleine activité. En août 1937 son état s'était un peu amélioré et il s'est rendu compte qu'il pouvait s'exprimer en tapant à la machine de sa main gauche. Jusqu'à sa mort, le 14 février 1938, il a écrit une centaine de lettres. Tante Hélène, sa secrétaire, puis son infirmière, en a gardé tous les doubles. Je vous communique quelques-unes de ces lettres.

[1] Les poèmes font l'objet d'un autre livret

Il avait aussi écrit, étant malade, une petite brochure : " *La France et sa Mission de Charité dans le Monde* ".[2] J'avoue que, lorsque je relisais cette brochure pendant la période de crise qui a secoué l'Eglise après le concile, j'étais consternée. Mais maintenant, il y a des signes de renouveau et je pense que cette brochure a parfois des accents prophétiques. Une amie à qui j'avais donné cette brochure en 1938 m'avait dit *: "Il semblerait que votre père a retrouvé son esprit d'enfance"*. Je le pense en effet : dans sa manière d'accueillir sa maladie - et cela transparaît dans la brochure et dans ses lettres - il fait preuve d'une bonne humeur et d'une joie profondes.
Je n'ai malheureusement plus les statuts du *"club du joyeux luron"* que papa adresse parfois à ses correspondants. Les gens qui venaient le voir ou qui lui écrivaient se lamentaient parfois de le voir s'exprimer si difficilement et de le savoir paralysé. Mais pour couper court aux condoléances, il y avait un escargot de porcelaine qui servait de tirelire et dans laquelle les gens tristes étaient obligés de mettre deux sous d'amende chaque fois qu'ils manquaient aux statuts du club.
Ecrire fatiguait papa, d'autant qu'il écrivait aussi à un groupe de malades qui se transmettaient les lettres à tour de rôle. Aussi tante Hélène se gendarmait quelquefois. On l'avait surnommée avec humour "Dragonette".
Alain Leprince Ringuet est né le 5 février 1938. Le 13, il a été baptisé à Lille. J'y étais; oncle Laurent aussi, venu de Metz où il faisait son service militaire …
Mes parents étaient à Cannes où ils passaient l'hiver avec Tante Hélène dans un climat plus doux.
Le 14 février, papa a eu une seconde attaque et il est mort dans la nuit, entouré seulement de maman et de Tante Hélène. Il ne pouvait pas parler, mais il regardait maman intensément comme s'il avait voulu lui demander quelque chose.
Lors de ses obsèques, l'abbé Colin, curé de Meudon, qui était un ami très cher, est monté en chaire et a parlé d'une manière bien émouvante.

Evoquant la foi profonde de son paroissien et ami, il a terminé par cette citation d'un auteur dont je ne me rappelle plus le nom, citation qui pouvait admirablement évoquer votre grand-père :

" *J'ai cru, je vois* ".

Ce sont les mots qui ont été gravés sur sa tombe (tous deux sont inhumés au cimetière de Meudon).
L'année suivante, maman mourait elle aussi, le 3 mars 1939. C'est encore tante Hélène qui l'a soignée et entourée pendant les trois mois de sa maladie. C'était une rechute du cancer qui avait été stoppé 13 ans auparavant. Il y avait une tumeur intestinale et une autre au cerveau. C'était inopérable. Je crois qu'elle n'a pas trop souffert, sinon d'une très grande fatigue.
L'abbé Colin était mort; c'est son successeur qui est venu voir maman, malade. Il a dit qu'il n'avait pas souvent vu une malade avoir une telle disponibilité à la volonté du Seigneur. Elle disait, aidée peut-être par Tante Hélène :

" *Mon Dieu, je veux ce que vous voulez* ".

Oncle Jo est revenu du Maroc la revoir une dernière fois. Le voyage se faisait par bateau; il savait qu'il ne la reverrait pas, et cela a été très douloureux.
Au moment de la mort de maman, nous étions autour de son lit et elle est entrée paisiblement dans le grand sommeil. Il y avait Tante Hélène, Oncle Laurent et moi ainsi que notre chère amie Madame Verron; il y avait aussi Madame Chenal qui avait travaillé 15 ans à la maison, et Louise une jeune employée de maison. Nous lisions les prières des agonisants …
Soudain, j'ai pensé : *" Papa est dans la chambre "*. Ce n'était qu'une intuition, mais j'ai pensé que le Seigneur avait permis qu'il vienne la chercher au moment du grand passage.
Cet abandon à Dieu qui avait caractérisé maman pendant sa dernière maladie, n'était-ce pas un signe de sa complète guérison ? Nous avons fait graver sur sa tombe :

" *Fiat voluntas tua* ".

Geneviève Loiret
Meudon, le 17 septembre 1990

[2] *« La France et sa mission de charité »* fait l'objet d'un autre livret

IN MEMORIAM

Joseph Loiret

Une année s'est écoulée depuis que Dieu a rappelé à lui Joseph Loiret. Le flux toujours renouvelé des douleurs et des joies humaines recouvre peu à peu nos plus chers souvenirs, et pourtant, nous en éprouvons le sentiment intense, ses traits semblent se dégager avec une netteté de plus en plus lumineuse. A mesure que la réalité de son existence terrestre s'estompe dans le passé, la réalité de son âme semble pénétrer mystérieusement notre être le plus intime. Puissent ces quelques pages aider ceux qui l'ont connu et aimé à raviver leurs souvenirs et à en mieux comprendre le sens.

14 février 1939.

Joseph Loiret est né le 14 novembre 1874 à Nantes, d'une famille profondément chrétienne d'habitudes et de tradition.
Aux notes que Mme Loiret a bien voulu nous confier nous nous permettons d'emprunter ces lignes qui évoquent l'admirable milieu familial dans lequel grandit notre ami.

« Son père était un homme incomparable. Il s'était acquis une situation de premier plan dans le haut commerce nantais et fut, pendant plusieurs années juge au tribunal de Commerce.
Quand je fis sa connaissance en 1901, c'était un beau vieillard à barbe blanche, vraie figure de patriarche; il avait eu de ses deux mariages onze enfants et présidait à la table de famille au milieu de tout un groupe de jeunesse exubérante avec bonhomie et même avec une franche gaieté qui était le fond de son caractère. Il avait eu pourtant, dans sa vie, de lourdes épreuves, ayant perdu en mars 1877 sa première femme, la mère de mon mari. Celui-ci qui avait alors deux ans et demi fut élevé par son père et ses deux grands-mères, deux grandes chrétiennes qui surent cultiver avec tendresse les sentiments religieux de leur enfant.
En 1880, son père se remaria et Joseph fut le modèle des fils et des frères aînés, souriant à tous les enfants qui vinrent peupler la maison familiale.
Il continua a se rendre bien souvent chez sa grand-mère Juguet, la mère de sa mère; il y passait tous ses jours de congé; c'était une femme admirable qui, pendant la guerre de 1870, avait ouvert chez elle, dans une grande maison qui lui appartenait rue de Clisson, une ambulance pour nos blessés; elle fut aidée dans ses soins par sa fille Hélène, la mère de mon mari dont je me plais à retenir ici le nom comme celle dont toute l'âme dévouée a passé dans l'existence de mon mari et l'a inspiré jusqu'au bout.
Lorsqu'elle se maria, en 1871, après la guerre, elle ne voulut accepter aucun bijou *: « Vous en donnerez l'argent aux pauvres, avait-elle répété à mon beau-père... »* Et mon mari était bien le digne fils d'une telle mère, nul ne fut plus insensible que lui aux questions de fortune; il répétait souvent que l'argent devait être un serviteur et non un maître et il a pratiqué cette doctrine toute sa vie. »

Telle fut l'atmosphère de piété chrétienne dans laquelle grandit Joseph Loiret : une intimité toujours plus profonde l'unissait à son père qui fut pour lui, jusqu'à la fin, un conseiller tendrement vénéré. Malgré les lourdes occupations qui remplissaient leurs vies, une correspondance régulière les tenait en contact. Combien de pages mériteraient d'être recueillies; elles éclaireraient d'une pure lumière les pensées et les sentiments qui dirigeaient l'activité de ces grands chrétiens et animaient leur vie intérieure. Le père suivait avec une joie profonde l'action religieuse et sociale de son fils.

« Tu avais fait à Nîmes, lui écrivait-il en 1916, une conférence à une réunion de cheminots chrétiens, et les résultats sociaux et économiques que ce groupement a obtenus t'amenaient à te demander si la religion, n'est pas le point solide sur lequel notre société moderne, ébranlée par les erreurs philosophiques du XVIII° siècle et les applications des découvertes de la science, pourrait se réédifier. N'en doute pas, nous avons trop pensé et trop dit, mon cher Joseph, qu'il fallait laisser la religion en dehors de nos querelles économiques et sociales. C'est elle, c'est l'esprit de l'évangile qui doit être la pierre angulaire de la société. « *Nisi Dominus aedificaveret domum, vanum laboraverunt qui aedificant eam*. » De cette restauration de la société sur l'évangile je n'exclus aucun ouvrier, pas même celui qui ne partage pas notre foi en Dieu et dans la vie future, mais je dis que, pour le bonheur de tous, il doit travailler comme s'il était des nôtres, de même que je suis convaincu de plus en plus que tout Français, quelles que soient ses croyances politiques et religieuses, doit comprendre que l'avenir de la France est lié à l'expansion du catholicisme, c'est la leçon de l'histoire. »

D'une autre lettre datée de novembre 1916, nous extrayons ces dernières lignes émouvantes

« *Je t'embrasse mon bien cher Joseph... je veux espérer que Dieu, sans rien t'ôter, m'attribuera une parcelle dans le bien que tu fais.* »

En mai 1919, se rendant au chevet du grand-père bien-aimé dont la fin était imminente, Joseph Loiret adressait à ses enfants une lettre dont les extraits suivants nous semblent singulièrement révélateurs d'une âme et d'une vie.

6 mai 1919.

Mes chers enfants,

Me voici dans le train qui va me conduire à Nantes. Comme je l'écrivais à maman tout à l'heure, je ne sais si j'arriverai à temps pour pouvoir embrasser une dernière fois votre bon et cher grand-père; à moins d'un miracle que Dieu peut toujours faire, mais sur lequel on ne saurait compter, il n'a plus que quelques heures à passer ici-bas, et vous ne le reverrez plus en cette vie. Lui qui se faisait une fête de nous voir tous au Fougan cet été, c'est du haut du Ciel désormais qu'il nous protégera et qu'il veillera sur nous.

Je voudrais que vous gardiez de lui, mes chers enfants, un souvenir qui vous accompagne et qui soit pour chacun de vous une Sauvegarde et un stimulant à faire le bien toute votre vie. Il vous aimait, il nous aimait tous tendrement, je ne crois pas qu'il puisse y avoir de père et de grand-père plus aimant; vous le lui rendiez bien, n'est-ce pas? Vos lettres de chaque semaine, qui lui faisaient grand plaisir parce qu'elles le faisaient vivre par la pensée au milieu de vous et étaient une preuve de votre affection, auront été une des dernières joies qu'il ait eues... Soyez-en bénis, mes chers enfants; vous savez que rien ne me tenait plus à cœur que de lui donner un peu de joie; vous m'avez aidé à lui payer un peu de la dette de reconnaissance que j'avais contractée envers lui; pour lui comme pour moi, je vous en remercie et je vous en bénis du fond du cœur.

Mais maintenant qu'il ne sera plus, j'ai plus encore à vous demander. Ce que je vous demande, c 'est de tâcher d'être dignes de lui; j'imagine que le bonheur du Ciel doit s'accroître de tout le bien dont on a été la cause plus ou moins directe ici bas, et que la couronne des parents et des grands-parents est d'autant plus belle que les œuvres de leurs enfants et de leurs petits-enfants apportent de nouvelles fleurs. Apportez-en beaucoup, mes chéris, à celle de votre grand-père. Si vous deviez avoir une vie inutile, égoïste, où vous ne penseriez qu'à vous-mêmes, vous ne seriez pas ses petits-enfants; vous ne le seriez pas si vous n'aimiez pas les pauvres, si vous n'aviez pas un cœur compatissant à toutes les misères, si vous ne faisiez pas autour de vous tout le bien qu'il vous sera possible de faire; vous ne le seriez pas si vous ne cherchiez pas bien simplement, bien humblement, à connaître en toutes choses la volonté du bon Dieu, à accepter de sa main les épreuves qu'il peut vous envoyer, à faire en tout votre devoir; vous ne le seriez pas surtout si, ce qu'à Dieu ne plaise, il vous arrivait de jamais manquer à la loyauté et de ne pas avoir, dans les petites choses comme dans les grandes, le culte de la franchise. Pensez à cela, mes chéris, et gravez-le dans votre cœur...

Après avoir été un brillant élève à l'Externat des enfants nantais, Joseph Loiret dut songer à faire choix d'une carrière. La maison de commerce ne le tentait pas. Il pensa tout d'abord à la médecine qui lui aurait permis de ne pas s'éloigner de Nantes; mais après quelques semaines passées à l'Hôtel-Dieu, l'art médical ne lui parut pas répondre à la nature de son esprit; il se sentait attiré par les sciences exactes et supplia son père de lui permettre de poursuivre ses études à la rue des Postes à Paris afin d'y préparer l'Ecole Polytechnique. Reçu en 1895, il se classa dès le début parmi les premiers et sortit quatrième en 1897, ce qui lui permit de choisir les Mines. Après une année de service militaire passée comme sous-lieutenant d'artillerie à Versailles et ses trois années d'Ecole des Mines, marquées par deux voyages d'études, l'un en Europe centrale, l'autre aux Etats-Unis, il fut nommé en 1901 ingénieur ordinaire à Rodez, puis en 1904 à Clermont.

En 1913, il était envoyé comme ingénieur en chef à Alès où il séjourna, jusqu'en 1923. Il vint alors occuper à Paris la chaire de législation de l'Ecole des Mines, et en 1929 était promu inspecteur général des Mines.

Dès son arrivée à Alès, il avait entrepris l'étude méthodique des dégagements instantanés de grisou et d'acide carbonique qui provoquaient de fréquents et graves accidents dans les mines du bassin du Gard. Ces travaux devaient lui valoir, en 1930, de diriger une mission d'ingénieurs chargés d'étudier en Silésie le cas de mines éprouvées par de semblables catastrophes.

Une immense curiosité d'esprit qu'il appliqua non seulement à perfectionner sa valeur professionnelle, mais plus encore au service du bien commun le poussa toute sa vie vers des études théoriques et des travaux de recherches qui lui méritèrent de la part des techniciens et de ses chefs une légitime considération. Son expérience incontestée, les nombreux mémoires qu'il publia sur les questions scientifiques, économiques et sociales les plus diverses, lui valurent d'être appelé à représenter la France dans les grands congrès internationaux à Dusseldorf en 1910, puis, après la guerre, à Liège, à Pittsburg et à Londres.

Il ne fut pas seulement un ingénieur éminent, un savant, un sociologue, mais aussi un chef pénétré de ses devoirs et d'un absolu dévouement, ainsi qu'en témoigne la belle citation à l'ordre du corps des Mines, dont il

a été l'objet le 8 juin 1910 : « *Pour le dévouement dont il a fait preuve au cours des périlleux travaux de sauvetage d'ouvriers surpris par un dégagement instantané d'acide carbonique, le 26 juillet 1909 aux mines de Singles (Puy-de-Dôme.).* »
Le 24 juin 1920, le ministre des Travaux publics lui adressa une lettre de félicitations « *pour le courage et le dévouement dont il a fait preuve au cours des recherches entreprises pour la découverte d'une des victimes de l'accident survenu le 12 mai 1914 aux mines de Gagnères* ».
En reconnaissance des grands services rendus à l'Etat et des éminentes qualités professionnelles dont il avait fait preuve au cours de sa carrière, le gouvernement français devait, au début de 1938, élever notre ami à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur.
Rien ne révèle mieux la haute idée qu'il se faisait de ses fonctions que la lecture des notes intimes, parfois bien émouvantes dans leur simplicité, qu'il écrivait pour fixer les principes de son action.
Dans un mémento daté du 17 mai 1913, lors de son arrivée à Alès, il précisait admirablement la nature des rapports qu'il entendait, comme ingénieur en chef, avoir « *avec le personnel du service, les élèves de l'Ecole, les exploitants, les ouvriers, le public* ». Un pareil document nous parait mériter d'être cité dans son texte intégral :

Service d'ingénieur en chef et école

Rapports avec le personnel du Service, avec les élèves de l'Ecole, avec les exploitants et les ouvriers, avec le public :

- ***Vis-à-vis du personnel du Service, avant tout rôle de direction, d'orientation; laisser à chacun toute l'initiative dont il est capable; être chef, et non manœuvre.***

- ***Pour les élèves, s'efforcer de leur inspirer l'amour du travail, le respect de leurs chefs, une bonne camaraderie, le souci de leur dignité d'hommes; en ce qui concerne leur formation professionnelle, ne pas perdre de vue le but à atteindre à leur sortie de l'Ecole, et chercher à développer les qualités et les connaissances qui leur seront nécessaires. Surveiller particulièrement l'organisation des stages et du placement.***

- ***Avec les exploitants, double rôle à remplir surveiller la conduite des travaux, et ce avec fermeté, mais avec largeur de vues, sans se montrer pointilleux sur les détails; être au milieu d'eux, par les idées que je pourrai chercher à répandre, par les occasions que je leur offrirai de faire connaître et de discuter les leurs, un centre d'initiatives au point de vue professionnel et au point de vue social.***

- ***Aux ouvriers, que j'aurai malheureusement peu le moyen d'approcher directement, tâcher d'inspirer à la fois confiance et respect; confiance, afin qu'ils ne puissent douter de mon impartialité ni de ma compétence lorsque j'aurai un conseil à leur donner ou un différend à concilier entre eux et les exploitants; respect, afin de conserver intacte mon autorité, sans laquelle je ne saurais avoir d'influence. Si l'occasion s'en présente, m'efforcer d'élever leur intelligence des questions professionnelles et sociales.***

- ***Vis-à-vis du public, ou plus exactement de tous ceux avec qui je serai en rapport, chercher à me rendre utile en rapprochant ceux qui sont divisés, en éclairant ceux dont les préjugés ont pu fausser l'intelligence ou obscurcir le jugement, en suscitant des initiatives lorsque je verrai quelque bien à faire, en travaillant en un mot à ce que tout tende vers l'ordre voulu par Dieu.***

Servir, s'efforcer de comprendre et d'éclairer les autres, établir la concorde et l'union entre les hommes, ces préoccupations furent les siennes, tout au long de sa vie et dans tous les domaines.

Ses fonctions officielles pourtant si absorbantes et chargées de responsabilités ne suffisaient pas à satisfaire son activité. Dès sa jeunesse, à l'Ecole Polytechnique où il avait été le camarade de Marc Sangnier, l'action morale, sociale et religieuse fut au premier rang de ses préoccupations.

Membre dès cette époque de la société de Saint-Vincent-de-Paul, il devait, sa vie durant, rester un *« confrère »* modèle remplissant ses obligations charitables avec un soin méticuleux. Le petit carnet, aux pages couvertes de notes finement écrites, sur les familles visitées à la conférence de Saint Médard, révèle bien en quel esprit de charité mais aussi avec quel souci de précision il menait ses enquêtes, avec quel dévouement intelligent et attentif il servait les pauvres.

Nulle activité peut-être ne lui fut plus chère que celle qu'il dépensa à ce service : malgré d'écrasantes occupations, malgré une explicable fatigue, alors qu'il remplissait à Paris de hautes et absorbantes fonctions, il était encore à Meudon parmi ses confrères de Saint-Vincent-de-Paul un des plus fidèles, un des plus appliqués, un des plus aimés.

En cette brève notice nous ne pouvons que rappeler, sans nous y arrêter, quelques-unes des œuvres nombreuses auxquelles il se consacra avec l'ardeur et l'abnégation qu'il mettait en toutes ses actions : A Clermont, la Ligue sociale d'acheteurs, l'Office central des œuvres de Bienfaisance, l'œuvre des jardins ouvriers, les habitations à bon marché, le Cercle d'Etudes Urbain-II, furent ou fondés ou vivifiés par son zèle.

A Alès, pendant la guerre, son dévouement à l'œuvre du secours aux réfugiés des régions envahies lui valut, avec les félicitations du ministre de l'intérieur, des marques touchantes de reconnaissance des familles éprouvées. Il ne borna d'ailleurs pas là son activité bienfaisante. Il fut notamment, à cette époque tragique, l'un de ceux qui multiplièrent les efforts pour redresser le moral du pays et maintenir l'union nationale. Fidèle à une pensée qui lui fut toujours chère, il fut l'inspirateur de la Ligue des Economies. Dans la paix, il fut le promoteur de la formation des syndicats féminins dans la région du Sud-Est, des Cours professionnels de la loi Astier, de l'Union sociale des Ingénieurs catholiques, etc.

A Meudon, où il vint résider en 1921, Joseph Loiret ne tarda pas à devenir l'animateur des œuvres catholiques. Il créa une section très vivante de la Fédération nationale catholique, un Cercle d études sociales, un Secrétariat des familles, une Caisse de Crédit mutuel. Et quand, très vite, son autorité douce, hardie, persévérante se fut affirmée, il voulut aussi, par l'*« Union des Œuvres »*, poursuivre sur un terrain plus large l'action d'entente et de coordination dont une précieuse expérience lui avait montré, à Clermont, la bienfaisante efficacité. Sa bonté souriante, sa simplicité, l'esprit de droiture et de justice qu'il apportait en toutes les controverses lui valurent, dans la population meudonnaise, d'innombrables sympathies et parfois fort inattendues. En 1929, élu au Conseil municipal, il devint maire de Meudon. A ce poste, si lourd de devoirs et de responsabilités, mais qui lui donnait, pour faire le bien, quelques facilités nouvelles, il prit maintes initiatives généreuses, notamment au profit des familles nombreuses qui avaient sa prédilection. Au point de vue administratif, son intelligence toujours en éveil, sa compétence lui permirent de rendre de très grands services à ses concitoyens. En particulier le rôle actif qu'il joua dans les syndicats intercommunaux fut pour une part dans sa très brillante élection comme conseiller d'arrondissement du canton de Sèvres.

Faut-il ajouter qu'il s'efforça d'appliquer, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, les principes qui avaient de tout temps guidé son activité professionnelle et sociale. Ces quelques lignes, extraites d'un mémento écrit à la suite d'une retraite en septembre 1932, révéleront mieux que tout commentaire l'esprit qui l'animait :

Devoirs professionnels :
Ecole : aimer mes élèves; tâcher de rendre mon cours vivant, l'adapter à leurs besoins, éveiller les âmes.
Inspecteur général : part de la charité et du devoir social dans l'examen des questions économiques et ouvrières.

Mairie :
Aimer mes administrés, comprendre leurs besoins, rester en contact avec eux, me faire tout à tous.
Préjugés à dissiper, initiatives à susciter, entente à obtenir.
Idéal à poursuivre : la commune chrétienne, comme l'usine chrétienne du Val des Bois.

Devoirs généraux :
Quand l'occasion s'en présentera, et dans la mesure où ma santé me le permettra, tâcher par des articles, des conférences, etc ... , d'élever les âmes et de promouvoir les idées chrétiennes.

C'est ici le lieu de mentionner combien la pratique des retraites fermées lui tenait à cœur et le zèle qu'il déploya pour répandre cette pratique. Le souvenir en est conservé à Alès par le *«Cercle d'entraide Joseph Loiret »* qui se donne précisément à tâche de poursuivre son œuvre sur ce terrain.

Ajoutons que l'activité généreuse de notre ami ne se borna point à l'horizon de sa paroisse ou de sa ville. Sa haute autorité, le rayonnement de sa personnalité, sous l'inspiration d'un patriotisme ardent, lui permirent de faire sentir bien au-delà la bienfaisante influence de son intelligence et de son âme. Il y a quelques années, les douloureuses divisions entre Français lui donnèrent l'idée de créer, à l'imitation de l'Union des Grandes Associations qui avait rendu tant de services pendant la guerre, un *« Comité d'entente des grandes Associations pour l'union nationale »*. M. l'Amiral Lacaze en fut le président très respecté et lui-même le secrétaire général omniprésent.

La simple évocation des diverses formes d'action sociale et bienfaisante auxquelles Joseph Loiret consacra une grande part de son existence ne peut donner qu'une faible idée de l'inlassable activité qu'il déploya dans ce domaine. Il n'était pas de ceux qui se contentent de donner leur nom, en acceptant une présidence. Il voulait avant tout *« servir »*, mettre toutes ses forces d'amour, son intelligence, son expérience à la disposition de ceux que Dieu avait placés sur sa route; et il le faisait avec modestie, avec simplicité, dans l'oubli de soi le plus total. La nature même des œuvres auxquelles il se donnait avec une préférence marquée semble bien révéler le sens profond et parfois méconnu de son action : œuvres destinées à rapprocher les âmes, œuvres le plus souvent modestes au sein desquelles un travail direct, fraternel, humain était toujours possible. Avec son expérience et ses qualités d'organisateur, il s'attachait à mettre de l'ordre, de la vie, à coordonner les efforts pour leur donner une plus grande efficacité; mais ce qu'il recherchait par-dessus tout, c'était le contact personnel avec ceux qui avaient besoin d'être aidés, parce que le respect de la personne, la valeur de l'âme humaine étaient estimés par lui, chrétiennement, au plus haut prix.

Toute son action était commandée par sa vie intérieure, par la foi ardente qui l'animait, par l'esprit de charité dont il était pénétré. Cette vie intérieure, il l'alimentait d'ailleurs avec grand soin aux sources de l'esprit. Il avait le souci de sa culture intellectuelle, sociale, religieuse. Sa lecture était considérable. Il fréquentait avec empressement les réunions où il croyait avoir quelque chose à apprendre pour sa formation professionnelle ou spirituelle. Et les auditeurs habituels des *« Semaines sociales »* n'ont pas perdu le souvenir de son assiduité et de son aimable commerce.
Il portait sur lui depuis longtemps un feuillet jauni sur lequel étaient inscrites ces simples lignes :

L'homme que je veux être

1° Vie intérieure : homme de foi, de prière, de devoir.

2° Vie domestique : égalité d'humeur, renoncement, affection.

3° Vie professionnelle : travail, sens social, bonté.

4° Vie d'œuvres : aumônes, don de soi et mesure, constance.

Parvenus au seuil de ce domaine mystérieux où Dieu se révèle aux âmes de bonne volonté, nous ne pouvons que nous incliner en silence et reconnaître humblement que là, sans doute, se trouve le secret de toute action profonde, de toute influence durable.

Par sa piété profonde, par la pratique constante, exemplaire, et parfois héroïque des vertus chrétiennes, par sa bonté attentive et discrète, par le rayonnement de sa vie intérieure, Joseph Loiret savait, mieux que par des controverses, toucher les cœurs. Combien de fois nous est-il arrivé, à l'évocation de son souvenir, de voir s'embuer de larmes les yeux d'hommes qui furent les adversaires de ses idées, mais dont il avait conquis l'estime et la confiance.

Il y a quelques années, alors qu'il venait de faire une conférence à l'occasion de la fête chrétienne du travail à Alès, où il avait conservé de nombreuses et fidèles amitiés, un de ses auditeurs, président des cheminots, disait à quelqu'un :
« Mais pourquoi est-on ainsi attiré vers lui et éprouve-t-on une joie profonde en l'écoutant ?» « Mon ami, lui répondit son interlocuteur, peut-être n'analysons-nous pas très bien ce que nous ressentons : M. Loiret donne Dieu ! »

Avant de mourir, alors que déjà la maladie l'avait durement atteint, ce grand Français, ce grand chrétien semble avoir voulu donner comme un dernier témoignage de sa pensée, de son idéal, de ses fidélités.

Il composa en effet, au prix d'efforts qu'il est permis de qualifier d'héroïques, des pages qui ont été intitulées *: « La France et sa mission de charité dans le monde ».*

Ces *ultima verba* sont un émouvant et magnifique appel aux âmes afin qu'elles s'oublient au service d'autres âmes pour la grandeur de la patrie, pour la paix entre les hommes; elles sont un hymne touchant d'admiration à notre patrie et à sa mission; elles sont un suprême hommage d'indéfectible attachement à la doctrine constante de l'Eglise, aux immortels enseignements du grand Pie XI.

Henri Verron.

Lettres de Joseph Loiret

Alais, le 30 Septembre 1923.

Mes chers enfants,

Je ne sais où et quand le Bon Dieu me rappellera à Lui et s'il me sera possible à ce moment de vous dire tout ce que j'ai dans le cœur. Je le ferai donc dès aujourd'hui, vous demandant de lire attentivement ces quelques lignes, non seulement au lendemain de ma mort, mais souvent ensuite, afin que mes derniers conseils vous soient toujours présents.

La première chose que je vous recommande, c'est d'être toujours fraternellement unis. Aimez-vous les uns les autres, soyez toujours prêts à aider celui d'entre vous qui en aura besoin. Que les aînés en particulier, dans toute la mesure où ils le pourront, s'occupent de l'éducation des plus jeunes, et que ceux-ci, sous la direction de votre maman bien entendu, suivent leurs conseils comme si c'était moi qui les donnais ! Si plus tard l'un d'entre vous est dans la peine, que tous s'en affligent avec lui ! et s'il a quelque joie, que tous la ressentent comme si elle leur arrivait à eux-mêmes !

Soyez pour votre maman, quel que soit votre âge, des enfants affectueux et dévoués, attentifs à lui faire plaisir, l'aidant dans ses difficultés, la consolant dans ses peines, ayant pour elle toute la tendresse et tout le respect que vous lui devez.

Evitez de vous laisser vivre au jour le jour, efforcez-vous de diriger votre vie ; n'oubliez jamais que son but, suivant la belle réponse du catéchisme à laquelle pour ma part je ne me lasse pas de penser, est de « *connaître, aimer, servir Dieu* », et « *par ce moyen arriver à la vie éternelle* ». Pour y parvenir, remplissez de votre mieux, si humble qu'elle puisse être, votre tâche de chaque jour, apprenant à vous gêner, à vous discipliner, et offrant à Dieu toutes vos actions.
Soyez chrétiens dans toute l'acceptation du terme, des chrétiens fervents, fidèles à la communion fréquente, faisant de temps à autre, si vous le pouvez, une retraite fermée.

Craignez plus que toute chose d'offenser Dieu. Si nous pensions à Notre Seigneur en croix, si nous songions que chacune de nos fautes a eu sa part dans les souffrances qu'il a endurées, et que les humiliations voulues par son amour sont la contre-partie de notre orgueil, comment aurions-nous encore le cœur de l'offenser ! J'ai bien souvent, mes chers enfants, demandé à Dieu de m'envoyer n'importe quelle épreuve plutôt que de voir l'un de vous coupable d'un seul péché mortel; j'espère que vous n'en viendrez jamais là; mais la pente qui conduit des fautes légères aux fautes graves est glissante; que chacun d'entre vous, en s'aidant des conseils d'un directeur éclairé, recherche donc avec soin, en toute loyauté, son défaut dominant, et lui fasse une guerre sans merci !

Gardez-vous de tout ce qui pourrait ressembler, même de loin, à l'égoïsme, et cherchez à développer en vous, avant toutes choses, les qualités du cœur, sans lesquelles celles de l'intelligence ne sont rien. J'ai toujours chercher à éveiller en vous la passion du bien à faire : nous sommes entourés de misères matérielles parfois navrantes, de détresses morales souvent pires; dans notre pays, miné par plusieurs siècles de déchristianisation, tout est à refaire pour remettre un peu d'ordre dans les idées et de charités dans les cœurs; ô mes petits enfants, ayez des âmes d'apôtres, non de ces âmes orgueilleuses, cherchant à dominer, mais des âmes vraiment humbles, dévouées, aimant Dieu de toutes leurs forces et leur prochain comme elles-mêmes à cause de Lui. Je ne sais quel genre de vie vous est réservé; vos devoirs assurément ne serons pas les mêmes si vous avez une famille à élever ou si, n'étant pas mariés, vous avez plus de loisirs; ils varieront aussi avec votre situation de fortune, bien qu'à cet égard, - retenez-le avec soin, - les besoins factices soient souvent les plus tyranniques de tous ; mais, où que vous soyez, vous pourrez toujours travailler à « *restaurer en vous et autour de vous toutes choses dans le Christ* » ; que ce soit là votre constante préoccupation !

Je vous recommande enfin, mes chers enfants, de prier pour moi et pour tous ceux des nôtres qui vous ont précédés dans la vie, particulièrement pour votre cher grand-père pour qui vous savez quelle a toujours été ma tendresse et ma vénération. C'est lui qui m'a appris, par ses conseils et par son exemple, à vivre et, j'en ai

le ferme espoir, à mourir en chrétien : c'est lui qui, non seulement dans mon enfance, mais même quand je suis arrivé à l'âge d'homme m'a toujours enseigné à avoir une vie utile et à élever mon âme vers Dieu. Dans quelle mesure ai-je suivi ses conseils, Dieu seul le sait ; mais je lui suis infiniment reconnaissant de me les avoir donnés, et je vous demande de ne jamais l'oublier et de prier pour lui comme pour moi.

Si vous faites tout ceci, mes chers enfants, vous aurez réalisé le vœu le plus cher de votre père, qui vous a toujours tendrement aimés et qui du fond du cœur vous bénit.

———

Meudon, le 28 Avril 1930.

Mes chers enfants,

Je relis aujourd'hui ces lignes, écrites il y a près de sept ans. Depuis lors, deux d'entre vous ont fondé une famille, et les plus jeunes ont grandi. Mes recommandations n'en sont pas moins toujours les mêmes. J'y ajoute seulement un mot pour dire, aux deux chers fils qui sont venus aujourd'hui accroître le nombre de mes enfants, que je ne les sépare pas des autres dans mon affection, que mes conseils d'union fraternelle s'adressent à tous, et que je compte sur eux pour les suivre. Je les bénis eux aussi, et avec eux tous les enfants, - que j'ai eu ou non, la joie de les connaître avant ma mort, - que Dieu aura envoyés ou enverra plus tard au foyer de l'un ou l'autre d'entre vous.

A tous je rappelle, en la faisant mienne et vous demandant de la relire souvent, la recommandation que votre grand-père a écrite à la suite du récit si touchant de la mort de sa petite sœur Louise. Comme lui, je vous donne au ciel le même rendez-vous que la petite mourante, en y joignant les mêmes conseils de charité chrétienne et de confiance en Dieu qu'il y joignait.

———

Meudon, le 9 Février 1936

Tout ce qui est dit ci-dessus s'adresse bien entendu, ma chère Stasia, à vous comme à tous mes autres enfants. Je vous unis tous dans une même pensée, en y joignant pour chacun de mes petits-enfants un souvenir tout particulièrement affectueux de leur grand-père.

———

Meudon, le 12 Septembre 1937

Mon cher Hervé,

Je t'avais bien promis de t'écrire, et je tiens parole.

Quand grand-père n'a pas le temps d'écrire beaucoup, parce qu'il se fatiguerait, il ne peut pas toujours écrire aussi souvent qu'il le voudrait à ses enfants et petits-enfants, mais cela ne l'empêche pas de penser beaucoup à eux, et quand il a promis de leur écrire il le fait toujours.

J'ai eu grand plaisir à recevoir ta longue lettre de Penanros, et à connaître les nouvelles détaillées que tu me donnais. Amuse-toi bien, comme on s'amuse toujours à cette belle campagne de Penanros, et tâche toujours d'être aussi gentil que tu l'étais le jour où l'oncle Paul l'a déclaré au petit déjeuner, comme ta lettre me le fait connaître. Quand la mer monte plus haut que d'habitude, et qu'on ne voit même plus le poteau qui est à côté de la cale, au point de ne plus voir une seule pierre dans l'eau, on s'amuse bien; ne pêches-tu pas des crevettes le long de la cale, et ne cherches-tu pas à attraper des crabes, mais il faut avoir soin de les prendre de manière à ne pas se faire pincer les doigts.

Si, mémé t'a appris à jouer à la bataille, tu dois faire de bonnes parties avec elle. As-tu souvent gagné ?

Adieu, mon brave petit homme d'Hervé, qui pense à son grand-père et qui l'aime bien; dis-toi bien que grand-père lui aussi pense bien à toi et t'aime de tout son cœur, en te chargeant de transmettre mille bons baisers à René, à Marie-Cécile, et aussi à la toute petite Bernadette qui ne dit plus *"Bonjour, grand-père"* parce qu'elle ne le voit plus en entrant dans sa chambre. J'écrirai à René en réponse à sa carte de ces jours-ci dans quelque temps.

Meudon le 12 Septembre I937

Ma chère Suzanne,

J'étais seul ce matin dans mon lit, Hélène étant, ainsi que la petite bonne, à la messe de 7 heures, lorsqu'un coup discret frappé à ma porte est venu m'apprendre qu'un visiteur non annoncé par Djinn demandait à entrer. J'ai craint un moment un voleur, mais le non-aboiement de Djinn m'a vite rassuré. Sa connaissance des lieux, et aussi sa discrétion pour ne se décider à frapper à ma porte qu'avec des précautions inaccoutumées, m'ont vite fait reconnaître dans le visiteur un échappé de Penanros, arrivant en ligne directe du train de nuit. Jean, car c'était lui, débarquant de la gare à la première heure, n'avait eu qu'à prendre le sentier de la Bourgogne pour trouver le logis qui l'attendait, moins ses occupants habituels, qui sont arrivés dix minutes plus tard.

Que je te dise d'abord sa bonne mine, qui ne ressemblait nullement à celle qu'il avait il y a quinze jours, lorsqu'il est arrivé d'une période de surmenage comme celle qu'il venait de traverser. Le séjour de Penanros lui a fait le plus grand bien, on ne peut que l'en féliciter. Les renseignements sur la vie penanrosienne qu'il nous a longuement donnés nous ont dit vos faits et gestes que nous connaissions d'ailleurs par les lettres de maman et n'ont fait que nous confirmer l'excellente impression de la bonne entente et de l'atmosphère de cordialité qui règne là-bas.

Il y a bien de légers malaises, que des indiscrétions déjà venues sur la santé de sa femme chuchotent discrètement; peut-on en parler maintenant ? Jusqu'à ce jour je n'osais pas y faire allusion; je sais que mes missives sont lues à haute voix, et laisseraient deviner ce que les habitants de Penanros devinent sans peine; les confidences de Jean m'ont rassuré sur ce point, on peut en parler ouvertement. Puisque j'y suis autorisé, je ne tarde donc pas davantage à te dire mes plus affectueuses félicitations, et mes meilleurs vœux, pour l'heureuse arrivée en ce monde de ton numéro 5. Je souhaite que ce numéro soit aussi réussi que les précédents et donne à René, Marie-Cécile, Hervé et Bernadette, un petit frère ou une petite sœur qui sera bien accueilli par les grands frères, par les parents et, est-il besoin de l'ajouter ? par les grands-parents. Leur huitième rejeton formera un petit Français de plus, et un bon Français n'est-t-il pas vrai, et qui mieux est, un bon chrétien, pour être utile aux autres à l'avenir.

J'espère que ces petits furoncles dont tu as souffert, m'a dit Jean, n'ont eu aucune gravité et sont en voie de se passer, comme également ceux que Marie-Cécile et Bernadette ont eus à Meudon et probablement gagnés de Joséphine qui en a souffert également, et ne donneront aucune complication à tous, et à la maman en premier, à qui je souhaite bonne fin de séjour à Penanros, j'adresse mes meilleures affections.

Meudon, le 16 Septembre 1937

Mon cher Jo,

Quand ta lettre de l'autre jour m'est arrivée, nous étions encore au beau temps; depuis lors, c'est le frimas de fin septembre qui nous est venu, comme bien probablement à Penanros; il n'est plus question de prendre le bon air et le frais du jardin, et c'est plutôt au coin d'un bon feu, dans le fauteuil de la chambre de maman que je t'écris.

De ton côté, vous avez dû, maman et toi, avoir les premiers froids de l'automne pour votre excursion de Lorient; j'espère que malgré tout votre voyage s'est bien passé, et que le retour s'est opéré sans accroc ni sans rhume. Depuis ce changement de temps vous devez avoir hâte de revenir sous des cieux plus cléments, et je me demande si vous n'allez pas nous arriver sans attendre le 21 septembre.

Je n'ai pas besoin de te dire combien je suis heureux de recevoir les nouvelles de Penanros, et d'y constater la bonne mine et l'entrain de Patrick, et aussi d'y lire quelle bonne impression sur l'esprit de tous a produite ta chère femme et combien elle est reçue par tous comme l'enfant bien chère à laquelle nous sommes heureux d'ouvrir notre *« home »* et notre cœur.

Tu vas avoir à m'apporter tes nouveaux fascicules du cours de l'école de guerre auxquels tu viens de t'abonner. Je les consulterai avec intérêt; qu'appelle-t-on exactement *« Histoire générale »*, *« Géographie » et « Géographie mondiale »*, ou 1'étude des grands problèmes politiques et économiques d'actualité ? Cela doit être très intéressant, et avoir des vues d'ensemble débordant les quelques aperçus des journaux.

Cela fera un sujet de conversation, entre mille, que nous aurons à reprendre sous peu. Je vais maintenant beaucoup mieux, et puis suivre sans trop de fatigue les conversations que je suivais péniblement voilà un mois. J'ai dû te donner un mémento des sujets de conversation que je me proposais d'avoir avec toi l'autre jour, sujets que je n'ai d'ailleurs pu aborder que d'une manière imparfaite en de vagues moments d'accalmie, et que je compte reprendre cette fois plus longuement, et auxquels se joindront bien d'autres questions qui m'intéressent également. Nous en aurions pour causer avec toi et avec Stasia, de ce que nous avons seulement pu aborder l'autre jour, de longs moments à employer utilement, il faudra bien nous y mettre une bonne fois, ce n'est pas pour rien que nous sommes restés séparés pendant deux ans et plus et pour une nouvelle période de deux ans.

Adieu, mon cher enfant, embrasse pour moi *« petit Patrick »*, dis à ta maman que je compte lui écrire demain et garde pour toi et pour Stasia toute mon affection.

Meudon, le 8 Octobre 1937

Mes chers enfants,

Depuis combien de temps ne nous avons-nous pas écrit ? Je ne sais plus bien exactement. Maman est tellement prise par son rôle de nourrice sèche du petit Patrick, Hélène absorbée par ses fonctions multiples de garde-malade, de maîtresse de maison, et autres qui comprennent pas mal de choses à faire dans et hors la maison, et moi considéré comme un malade et n'ayant le droit de toucher à la machine à écrire que durant un temps limité, que nous arrivons à ne plus avoir la notion du temps et à oublier ce que nous avons à faire. Je ne parle pas de Geneviève, qui n'est revenue de sa randonnée en Italie que pour prendre ses hautes fonctions de directrice de la 11ème et de s'occuper des vingt petits marmots dont elle a à s'occuper, et dont elle s'occupe avec un zèle qui, je l'espère, sera récompensé par les progrès en écriture, en lecture et en calcul, et aussi par l'amitié toujours plus grande pour la *« jardinière »*, des 20 petits de sa classe.

J'ai bien reçu la lettre de Renée du 30 septembre, et celle de César de l'autre jour. Merci des nouvelles que vous m'y donniez. Je suis ravi des bonnes nouvelles que vos deux lettres m'apportent du goût que les enfants ont pour leur école, et du vrai chagrin qu'ils éprouvent quand ils n'y peuvent aller. La petite blessure que Marie-Thérèse a rapportée l'autre jour n'a pas dû être grand-chose, puisque la lettre de César n'en parle plus; et Henri doit être maintenant dans les grands, et apprendre dans les livres qu'on lui donne des choses fort intéressantes, dont il puisse causer avec ses parents en rentrant de classe.

De la maison, j'ai une foule de choses à vous dire. D'abord commençons par Joe et Stasia, et par le petit Patrick toujours mignon à croquer, même quand il a quatre canines à percer simultanément, comme en ce moment, dont la quatrième est encore à venir …

Hélas ! Que de choses j'aurais encore à vous dire ! Sur les leçons de prononciation que je commence à prendre, et qui me rappellent fort celles de Monsieur Jourdain dans le Bourgeois Gentilhomme ; elles sont tout de même amusantes et, je l'espère, profitables. Sur les livres que je reçois, comme celui de Kléber-Legay, n'est-ce pas vous, mon cher César, qui me l'avez envoyé ? qui sont fort intéressants et éclairent sur la vie en U.R.S.S. Sur les visites que je reçois, comme celle d'hier - j'oublie que ma lettre est datée du 8 alors que je la termine aujourd'hui 9 - de Madame de Thuy, particulièrement intéressante, à la fois par les nouvelles d'Anne de Guinée, dont je vais retrouver les traces à Cannes, et par celles qu'elle m'a données de son missionnaire, le Père Alex, en ce moment à Shangaï et de retour d'un voyage dans la brousse tout spécialement émouvant; et de combien d'autres encore ! ! !

Mais voici que mon papier arrive à son terme et, qui plus est, que la féroce *« dragonnette »* se fâche et m'invite à finir ! Je ne le fais pas sans vous embrasser tous deux, ou mieux tous quatre, tendrement et de tout cœur,

Lettre à l'abbé Colin, curé de St. Martin

Meudon, le 2 Novembre 1937

Cher Monsieur le curé,

Nous voici à l'avant-veille du 4 Novembre, jour de la St. Charles, date dont j'ai de multiples raisons de garder un fidèle souvenir, puisque à votre fête se joigne un souvenir plus personnel, puisque c'est aussi la date où j'ai été pris par cette attaque de paralysie, à un jour près, qui maintenant change le paroissien actif et vigoureux que j'étais en un pauvre débris de perclus sans bras, ni jambe, ni langue.

Aussi n'ai-je garde de l'oublier, d'autant plus qu'el1e me rappelle les soins du cœur et de l'âme qui m'ont accompagné fidèlement et m'ont aidé à me conserver un bon moral qui est l'essentiel.

Si dans quelques mois je rattrape avec mes forces mon agilité et ma langue, et si je puis reprendre mon activité d'autrefois, les bons soins dont j'ai été l'objet en auront leur bonne part, et je n'oublie pas ce que vous avez fait à ce sujet !

Je tiens à vous en remercier de tout cœur, en vous envoyant mes meilleurs vœux à l'occasion de votre fête, et souhaite de vous revoir dans quelques mois à mon retour de Cannes, cette fois étant bien remis et pouvant faire un fidèle habitué de votre messe du dimanche au lieu de vous obliger à venir me voir à domicile comme ces derniers mois.

Adieu, cher Monsieur le Curé, veuillez agréer l'assurance de mes sentiments bien reconnaissants et bien dévoués,

Cannes, le 3 Décembre 1937

Ma chère Geneviève,

Je pense que tu vas nous écrire à ton congé de chaque dimanche, et pour que tu aies de nos nouvelles auparavant je t'écris dès le vendredi; tu auras ainsi ma lettre en temps utile.

Hélas ! Cette fois nous allons perdre les Marocains. Ils vont partir dès demain, pour prendre le prochain paquebot pour Oran, d'où ils retrouveront le chemin de fer, *« via »* Bel-Abbès où ils s'arrêteront quelques instants déjeuner chez M. Comte, et iront ainsi jusqu'à Fez. Nous ne pouvons pas trop nous plaindre, car ils ont passé leurs trois mois et demi de congé chez nous et nous avons pu jouir d'eux comme on ne peut souhaiter davantage ; mais nous avons bien le cœur gros en pensant que d'ici près d'un an nous ne les reverrons pas. Ta maman est d'ailleurs très stoïque et paraît se faire à cette séparation; elle ne retrouvera plus son petit Patrick qu'elle mène tous les jours à la promenade, et à l'alimentation de qui elle veille maternellement; ses habitudes vont être changées, lorsque nous allons nous retrouver seuls avec Hélène désormais. Je n'oublie pas que c'est ici le siège du *« club du Joyeux Luron »*, et je constate la chose sans me désoler, ce qui d'ailleurs ne changerait rien du tout. Nous ne pouvons que remercier le bon Dieu de nous les avoir renvoyés en bon état et d'avoir confié à Jo une femme comme Stasia qui est vraiment tout à fait charmante et a fait la conquête de tous.

Ta maman est ces jours-ci un peu retenue, hier même au lit, par une petite crise de rhumatismes qui est sans gravité, qu'elle a du attraper en sortant Patrick à la nuit tombante ce qui est, parait-il, dangereux à Cannes. Elle va s'en remettre rapidement, Hélène est toujours bien, c'est elle qui soigne tout le monde. Pour moi, tout va très bien, je reprends mes forces et mes habitudes sans incident.

Cannes, le 5 Décembre 1937
(9, rue Auguste Pardon)

Mon cher Marcel,

Voici de mes nouvelles ! J'attendais pour t'en donner de voir mon acclimatation se dessiner, et de savoir mieux comment mes premières semaines de séjour à Cannes se seront passées.

Que je te dise d'abord qu'elles sont excellentes ! Au premier moment elles ont bien été un peu troublées par la chaleur trop vive du soleil de Cannes, à laquelle je n'étais pas tout-à-fait habitué. Il a fallu que je sois plus prudent qu'au début, où je m'étais mis à sortir avec mon infirmière comme à Meudon, pendant les heures de beau soleil particulièrement agréables, mais aussi nécessitant des précautions quand on n'est pas suffisamment habitué. Il a fallu me munir d'un abri, genre parapluie ou ombrelle, pour me garantir de la réverbération dont on sent vite les inconvénients et qui m'obligent à ne rester au soleil que peu de temps, sous peine de ne pouvoir recommencer tous les jours. Aussi maintenant j'ai pris des précautions et suis plus prudent que je ne pensais pouvoir l'être à mon arrivée.

Je viens de voir partir Jo, avec sa charmante femme et son amour d'enfant pour le Maroc, ils avaient pu se loger à la porte de notre villa et y venaient constamment pendant les trois semaines qu'ils y ont passées; ils sont partis hier, la fin du congé de Jo étant arrivée, en sorte que nous sommes seuls maintenant, avec Cécile et Hélène, dans le repos complet qui convient à mon tempérament de malade.

Et toi, mon cher Marcel, ou plutôt et vous, où en êtes-vous. Louise surtout, que je voudrais trouver aussi bien que possible après cette longue année d'absence, pendant laquelle j'ai tant de fois pensé à elle et ai regretté de ne pouvoir aller jusqu'à elle comme je l'eusse désiré ? A-t-elle pu se faire lire quelque livre de malades comme celui que tu avais emporté de Meudon voilà quelques mois ? La prière de toutes les heures, du Père Charles, est particulièrement émouvante et bonne à méditer. J'y ai vu, pour ma part, bien des chapitres, comme celui *« fatigatus in itinere »* - je ne sais si je mets bien l'orthographe - qui sont extrêmement reposants et réconfortants pour les malades; on ne leur demande que ce qu'ils peuvent faire dans leur état de fatigue de malades, et cela est bon à penser pour eux.

De ton côté, as-tu pu te reposer un peu des fatigues du bureau, bien souvent trop surmenantes ? Combien je te plains maintenant que je puis réfléchir plus à loisir qu'autrefois, de ne pouvoir avoir une heure de tranquillité pour penser à loisir ? Et tes enfants, et petits-enfants, que deviennent-ils ?

Adieu, mon cher Marcel, je t'envoie ainsi qu'à Louise et aux tiens mille amitiés,

Lettre au docteur Denniel

Cannes, le 5 Décembre 1937
(9, rue Auguste Pardon)

Cher Docteur,

Voici trois semaines que j'ai débarqué à Cannes. Il n'est que juste que vous soyez informé du résultat de mon voyage, et sachiez comment il s'est passé.

Que je vous dise d'abord que tout va pour le mieux. Je me réchauffe au bon soleil de Cannes, et vais faire des promenades dans l' *« auto à une place »* que vous connaissez. Je me promène en particulier dans le square tout près d'ici, à deux pas de la maison de M. Bachelez, à la limite de Cannes et du Canet, d'où on a une jolie vue sur les environs et un premier plan admirable, avec toutes les espèces de plantes des pays chauds qui poussent à Cannes et qui y sont à profusion. C'est une villégiature idéale, et je suis d'autant plus reconnaissant à M. Bachelez d'avoir mis à ma disposition sa villa, qu'il est impossible d'en trouver une plus au repos, excellent pour un malade, en même temps que plus à proximité de tous les avantages de Cannes; c'est un peu comme à La Croix de Cavalaire, où j'étais il y a quelques années, avec cette différence que dans la maison où j'habitais on était à la merci du mistral, tandis qu'ici on est au repos complet. Je pense donc que je ferai un bon séjour et en rapporterai un mieux durable.

Je n'ai eu de difficulté à m'acclimater qu'à cause du soleil, auquel on n'est pas accoutumé à Meudon comme ici, et les premiers jours je ne me méfiais pas suffisamment de son rayonnement, qui surprend. J'en ai été quitte pour ralentir mon acclimatation, que j'avais crue trop facile.

Je n'ai pas encore fait de promenades sur la *« croisette »* ni sur le bord de la mer, où l'on a plus de mistral et de brise marine; ici je suis presque à la campagne et ne songe qu'à me reposer. Quand je serai allé dans la partie élégante de Cannes, j'ai bien l'intention de circuler sur la *« croisette »*, suivant votre conseil, en arborant un *« short »* à la hauteur, et je me propose même de me faire photographier en cette tenue, ainsi que ma femme, et ne manquerai pas de vous envoyer un exemplaire de cette photo, digne de passer à la postérité.

En terminant sur cette facétie, qui vous montre que je ne suis pas plus cafardeux qu'à Meudon, je vous envoie mon bon souvenir, ainsi que mes hommages et le souvenir de ma femme à Madame Denniel,

Cannes, le 9 décembre 1937

Ma chère Geneviève,

Tu n'as pas dû avoir des nouvelles de nous depuis le départ de Jo et Stasia. Ils ont fait bon voyage et sont arrivés à bon port; nous le croyons du moins, mais nous avons, en dehors d'une première lettre expédiée de Marseille, un télégramme de Bel-Abbès, et nous avons reçu ce matin une bonne lettre de M. Comte, qui les avait reçus à leur passage à déjeuner et les avait trouvés en parfaite santé. Ils n'avaient pas encore fait la dernière partie du voyage, jusqu'à Fez, nous aurons un peu plus tard des nouvelles de leur arrivée. Le jeune Patrick était aussi bien que possible, et avait le même air sérieux qu'il a souvent; il paraissait se rendre compte au départ qu'il abandonnait son grand-papa et sa mémé, ainsi que sa marraine, et leur répétait des *« au revoir »* toujours plus affectueux que d'habitude; qu'y avait-il dans sa petite cervelle ? C'est bien difficile à dire; mais il est certain que ce n'est pas un enfant banal à bien des indices.

Depuis ce départ nous vivons retirés sous notre tente; c'est du moins un changement complet de nos habitudes. Maman parait s'y faire sans difficulté; elle a repris la route du square voisin de l'octroi, où elle avait coutume de conduire petit Patrick, et ne se perd pas dans ses pensées comme je le craignais. Hélène de son côté sert toujours de garde-malade experte de son papa et un peu aussi de sa maman, sans qu'elle y ait jamais une pensée pour elle, et un regret de n'avoir pas la vie qu'elle pouvait rêver; heureusement je ne lui dis pas, car elle prétendrait qu'elle n'a jamais eu un seul instant l'idée de faire ce qui lui passait par la tête; c'est un peu vrai ! On n'est heureux dans la vie que si l'on sait s'oublier soi-même et songer aux autres; que de gens seraient heureux s'ils s'en rendaient compte !

Cannes, le 16 Décembre 1937
(9, rue Auguste Pardon)

Ma chère Marie,

Depuis que j'ai reçu la lettre de Marcel hier soir, je suis par la pensée avec vous tous et ne sais comment vous dire à tous combien je pense à vous dans ces cruels moments et combien je prie pour vous. J'étais bien à cent lieues de penser que cette opération était à la veille de se faire et surtout qu'elle était si grave; Dieu merci, la pauvre Catherine est, m'écrit Marcel, courageuse et a un moral aussi bon que possible; il faut bien espérer que tout se passera bien et que vous serez rassurés dans quelques jours; dites-vous bien que ma pensée ne vous quitte pas et ma prière aussi.

Je devais pour l'Apostolat des malades écrire prochainement à la dévotion connue de Notre-Dame de Bon Secours à Nantes. C'est là, comme tu le sais, que quand vous étiez tout enfants, Louise et toi, papa et maman se sont adressés pour demander la protection de la Sainte Vierge dans un péril pressant, et quand ils ont été exaucés ils ont par un *« ex voto »* témoigné leurs remerciements à la Sainte Vierge. Ma pensée est venue de faire quelque chose pour votre chère malade, mais nous sommes si pris de court que je ne sais comment faire pour demander à temps l'aide désirée, et une messe demandée aujourd'hui ne serait pas célébrée avant lundi; pourtant la pensée est toujours présente et la messe peut être célébrée plus tard, sans que Dieu soit en peine pour en faire remonter le jour à l'intention qui l'a fait demander plutôt qu'à celui de sa réalisation. Je vais donc avancer ma demande et écrirai aujourd'hui même à Sainte-Croix dans cette intention, priant Dieu pour notre chère malade et pour vous.
C'est pour l'Apostolat des malades que je devais écrire cette lettre. Dans cette année, où tu sais qu'un jubilé est accordé à la France en l'honneur de la Sainte Vierge, pour commémorer l'anniversaire du vœu de Louis XIII, l'Apostolat des malades a demandé à ses adhérents de témoigner de leur foi en demandant à tous de faire offrir dans tous les sanctuaires dédiés à la Vierge une messe à cette intention, et ma lettre avait ce but.

Cannes, le 18 Décembre 1937
(9,rue Auguste Pardon)

Monseigneur,

Je ne sais qui m'a envoyé le numéro du journal de Saint-Nazaire, contenant le récit de la création de deux nouvelles paroisses, Notre-Dame d'Espérance et Sainte-Anne de Saint Nazaire, qui cette année même viennent doubler les deux anciennes paroisses de la ville.

Ce ne sont que deux nouvelles paroisses en préparation si l'on peut dire, et qui ont besoin de l'aide des fidèles pour arriver à s'édifier. Mais c'est le meilleur moyen de les créer que de ne pas s'arrêter aux difficultés qu'on peut rencontrer et s'attendre à la Providence pour les résoudre. Laissez-moi vous féliciter bien chaleureusement d'avoir ainsi été de l'avant et d'avoir compté sur Dieu, qui ne vous fera jamais défaut.

Je m'excuse de vous parler ainsi sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Ce qui est mon excuse, c'est que voilà bien près de quarante ans j'ai été marié précisément à l'ég1ise de Saint Nazaire, et que le père de ma fiancée d'alors, de ma femme d'aujourd'hui, avait passé trente ans de sa vie à construire les principaux bâtiments et surtout l'outillage du port de Saint Nazaire, dont il était l'ingénieur en chef. Quand il a pris sa retraite comme Inspecteur général des Ponts et Chaussées, il travaillait au creusement de la nouvelle entrée du port qui permet aujourd'hui à n'importe quel navire d'entrer directement dans le port et en a fait l'un des principaux ports de France. Tout en s'occupant de son travail d'ingénieur, il s'occupait de tout ce qui avait de l'intérêt pour la Bretagne, son histoire, son archéologie, ses traditions, et il a laissé un nom dans 1'histoire de Bretagne. Mais il ne s'est pas contenté de tout cela; c'était en même temps un bon chrétien et il a fait beaucoup pour lui donner l'église actuelle de Saint Nazaire, surveillant lui-même les travaux et s'en occupant activement; c'est sans doute pour cela qu'il avait été fait commandeur de Saint Grégoire le Grand. Quel intérêt aurait-il pris, s'il avait vu les deux nouvelles églises se joindre aux anciennes, et donner ainsi à la population nazairienne des lieux de culte mieux appropriés aux besoins actuels !

C'est probablement pour cela qu'en souvenir de mon beau-père Monsieur de Kerviler l'on m'a envoyé le numéro de journal dont je vous ai parlé. La petite somme de 500 francs que je vous adresse sous ce pli, ne sachant comment la répartir entre les deux paroisses nouvelles, vous témoignera de l'intérêt que j'apporte aux deux nouvelles fondations.

Lettre à Paul Robin

Cannes, le 27 Décembre 1937

Mon cher beau-frère,

Voici six semaines déjà que je suis à Cannes, et je ne t'ai pas encore donné de mes nouvelles ! Il faut dire que je te savais bien renseigné par les lettres aussi nombreuses que bien remplies de ma légitime épouse, et que je pouvais remettre à plus tard mes nouvelles.

Elles sont d'ailleurs excellentes. Pouvait-on en donner d'autres, quand je suis administrateur-délégué du *« Club du Joyeux Luron »*, et, bien décidé à ne pas donner ma démission de ce Club ! Figure-toi que depuis mon arrivée ici j'ai fait une conquête, et compte maintenant parmi les membres du *« Club »* un personnage de qualité, et qui va me récolter des adhésions dans sa clientèle cannaise ! Cette recrue n'est autre que mon médecin, dont les premiers rapports avec moi ont été plutôt frais. Il a failli me refuser comme client, ayant en sa qualité d'ancien interne de Paris plus de malades qu'il n'en peut voir, et ayant peu d'estime pour les neurasthéniques qui se soignent nombreux à Cannes. Il a changé de manière de voir après cinq minutes de conversation, et parle aujourd'hui de me trouver une situation quand je voudrai à Cannes. Me croirais-tu ? On manque ici d'un cabinet de psychothérapie; il y aurait des affaires d'or à faire en cherchant à remonter du *« cafard »* tant et tant de malades qui ne savent plus à quel saint se vouer. C'est intéressant, j'y songerai.

Mais pourquoi parler en blaguant de tant de choses ! je suis persuadé que l'on se garantirait complètement de la neurasthénie en songeant simplement à une foule de choses intéressantes auxquelles on ne songe pas, parce qu'on ne pense qu'à soi et qu'on serait autrement sûr d'en être débarrassé en pensant aux autres ! Et à l'époque où nous vivons, qu'il y a de choses à méditer ! Je suis stupéfait des merveilles que nous avons chaque jour à voir, et qui ne nous frappent pas parce que nous les voyons trop souvent. Quand on songe à ce merveilleux qui nous entoure, en particulier dans ce qui se passe pour la direction du monde, sans parler de bien d'autres choses, il y a des heures et des heures à passer sans une minute d'ennui. C'est ce que je fais, et je trouve le temps trop court.

Voilà le temps qui passe, et ma machine à écrire qui va me laisser en plan si je ne pense pas à 1a fin de ma page, pour me crier à la prudence. Encore ne t'ai-je pas dit de nouvelles ! De Cécile ? Elle est au septième ciel à Cannes, et va comme le Pont-Neuf. D'Hélène ? Elle croit son paradis trouvé, parce qu'elle le prend du bon côté en soignant son papa, et le soigne de son mieux. De Geneviève ? Voici quelques jours qu'elle est ici et a une foule de choses à nous raconter, et n'a elle aussi que le bon côté qu'elle voit en tout et est ravie de son sort avec ses enfants de Meudon. Nous avons d'excellentes nouvelles de Renée, de Suzanne et de Jo, ainsi que de toute leur famille en instance d'augmentation chez Suzanne. Et toi, de ton côté, où en es-tu ? Nous recevrons avec joie les nouvelles de la rue Rallier; celles de toi et de Marie en première ligne, et celles de ma sœur Anne à laquelle nous pensons bien souvent ; puis celles de Polo, qui doit être avec vous ces jours-ci, et aussi celles que vous voudrez bien nous donner des absents que nous joignons dans nos souhaits et dans notre affection. Je t'embrasse et t'aime, mon vieux beau-frère,

Lettre à Jo et Stasia

Cannes, le 8 Janvier 1938

Mes très chers enfants

Depuis combien de temps ne vous ai-je pas écrit ? J'ai eu ces temps derniers toute une volumineuse correspondance pour le nouvel an et comme je ne puis faire chaque jour un trop grand nombre de lettres je dois forcément remettre les moins pressantes à plus tard.

De ces moins pressantes la vôtre est assurément l'une de celles qui peuvent le moins attendre et je profite de quelques moments de liberté pour rompre ce silence qui ne me va guère. Vous m'avez écrit, tous deux, et plusieurs fois; vous plus particulièrement, ma chère Stasia, vous m'avez écrit une bonne lettre en anglais, qui vous a été plus facile que sa traduction en français et a coulé de source, si l'on peut dire, et que j'ai lue et traduite sans l'ombre de difficulté; je vous en remercie de tout cœur.

J'espère que l'épidémie de fièvre typhoïde de Marrakech, qui est aussi un peu à Fès, n'a pas eu de gravité trop marquée ; avec l'eau bouillie on peut être plus tranquille, néanmoins tenez-nous au courant de la marche de cette épidémie. C'est bien un peu inquiétant pour les Arin, même dans leur nouvelle maison. A ce propos des Arin, j'ai correspondu avec mes cousine Mispoulet, et ai reçu d'elle une bonne et longue lettre qui, bien qu'inquiétante pour sa santé et son grand âge, est conçue dans les termes les plus affectueux qui soient.
Et le petit Patrick ? Que devient-il ? Depuis qu'il est plus grand, a-t-il l'habitude d'aller au devant des étrangers et de se faire bien venir d'eux, quitte à rendre la maman toute honteuse des privautés du jeune homme ? Il marche maintenant tout seul, et se contente de s'asseoir un peu brutalement sur son derrière quand il veut aller trop vite en s'écriant, *"poum"* et sans pleurer. C'est de bon augure pour l'avenir.
La maison que Jo a en vue va-t-elle être louée pour février ? Vous y serez bien mieux que dans vos quartiers d'hiver. Et les cours de l'école de guerre laissent-ils à Joe un peu plus de loisirs ?
A Cannes, nous venons de passer par une secousse de froid qui est peu habituelle ici, mais qui ne rappelle que de loin le froid qu'il fait à Meudon. En ce moment cela parait passé. Les jours de froid, je me contente de ne pas sortir et de rester au coin du *"feu"* si l'on peut dire, par le chauffage central qui va mieux maintenant. Votre mère ne se plaint pas trop du froid, elle est bien mieux qu'à Meudon, et les soins des dents que lui a fait prendre son docteur d'ici ont l'air de faire bon effet. Hélène est toujours la plus vaillante des garde-malades et toujours de bonne humeur; c'est précieux pour le malade, et rentre pour une bonne part dans sa guérison. C'est probablement pour cela que je crois m'apercevoir depuis une huitaine de jours que mon bras atrophié reprend son aspect normal et va redevenir comme l'autre d'ici peu; ce qui est dommage, c'est qu'à ce moment je vais pouvoir me servir de l'un comme de l'autre des deux bras; je puis écrire aussi facilement, à la machine à écrire, d'un doigt de la main gauche comme je l'eusse fait de la main droite avant ma paralysie. Je tape aussi vite que je pouvais écrire autrefois.
Vous me dites, ma chère Stasia, qu'il fait un froid de loup en Irlande, et que votre sœur et votre frère ont de la peine à s'y faire; j'espère que cela ne va pas durer; j'espère aussi que les bonnes nouvelles qu'ils reçoivent de France, où l'Irlande est plus appréciée et plus aimée qu'une autre nation, aussi catholique et ayant souffert pour sa foi pendant des siècles avant d'être libérée comme maintenant, leur feront aussi aimer la France.
A tous deux, mes chers amis, ainsi qu'à petit Patrick, J'envoie mille bons baisers de Cannes.

Lettre à M. Gaucher

Cannes, le 17 Janvier 1938
(9,rue Auguste Pardon)

Mon cher ami,

Comment ai-je tant tardé à te répondre ? Voilà trois semaines que j'ai reçu ta bonne lettre de souhaits de nouvel an, et je ne t'ai pas encore répondu. Il faut m'excuser. Si bon dactylographe que je sois, je dois prendre des précautions en ne forçant pas outre mesure la machine, et peut-être si tu étais ici trouverais-tu même que j'abuse en tapant à la fois des lettres et un projet d'article qui ne verra peut-être jamais le jour, mais qui m'intéresse et que je t'enverrai s'il doit paraître, et ma correspondance s'en ressent.

Tu dois avoir hâte de savoir comment s'est passé mon arrivée à Cannes et si le bien est venu aussi rapidement que je pouvais l'espérer. La cure de soleil a peut-être été au début un peu forte, et j'ai dû diminuer mes sorties et malgré le beau temps les faire moins fréquentes de manière à éviter trop de soleil, ce qui a ses inconvénients. Maintenant, je sors assez rarement et borne plutôt mes prises d'air à un séjour sur le balcon de la villa, qui est aussi bien placé que possible. Comme état général, je suis aussi bien que possible, mais sans retrouver mes forces aussi complètement que je le prévoyais cet été. Advienne que pourra ! Ce n'est pas moi qui m'en inquiéterai. Si Dieu veut que je retrouve ma santé pleine et entière, ce sera parfait; si cela peut avoir plus d'inconvénients que d'avantage que sa volonté soit faite ! Il y a d'ailleurs bien des raisons de préférer la maladie à la trop bonne santé. Les moments de réflexion qu'on a le loisir dans la maladie sont précieux à plus d'un titre et ne seraient remplacés par rien.

L'un des avantages de ma maladie, c'est que je ne puis trop lire de journaux et que je réfléchis davantage. Lisant moins, on médite plus, et il y a à cela bien à gagner. Dans le triste milieu de communistes que tu dois trouver à Saint Denis, ce n'est pas étonnant que tu sois bien pessimiste pour l'avenir de la France; mais je t'étonnerai si je ne suis pas de ton avis; je crois même que nous sommes a un tournant extrêmement intéressant de l'histoire, tournant qui peut être bon ou mauvais suivant, que nous serons bien ou mal orientés. Tout n'est pas mauvais dans les stupidités qu'on entend dire, et tout n'est pas bon dans ce qu'on serait tenté d'approuver parce qu'il nous vient de gens sensés; et ce n'est pas un si mauvais son de cloche que le coup stupéfiant qui vient d'arriver à ces *"cagoulards'*; au moins on ne les confondra plus avec de braves gens, et on ne mettra plus dans le même sac les criminels, quelles que puissent être les excuses que peuvent invoquer certains d'entre eux de l'extrême droite avec les autres, et traiter de bons ou de mauvais Français les tenants de la droite ou de la gauche, quand il y a du bien et du mal des deux côtés. C'est une des idées qui me sont fréquentes, la division entre droite et gauche ne tient pas debout; il y a du bon dans tous, ou presque tous, les partis, et du mauvais dans tous les autres; et le plus mauvais n'est pas toujours celui qui se pare de la réputation des bons. Il y a des révisions de ce que nous avons l'habitude de faire et de dire; et nous en jugerions différemment si nous prenions le guide dans l'Evangile et non dans la politique. Le bon sens est dans les paroles du pape, et spécialement dans ces lumineuses Encycliques du printemps dernier, dont pour ma part je ne me lasse pas de relire les pages admirables et qui devraient éclairer aussi bien les politiciens de là droite que les socialistes et les communistes s'ils venaient à les lire. Ce dont on a besoin, c'est de charité; tout est à faire de ce côté.

Adieu, mon cher ami, transmets à Madame Gaucher mes hommages et le bon souvenir de ma femme et de ma fille Hélène, et garde pour toi les meilleures affections de ton ami toujours dévoué,

Lettre à Monique Le Franc

Cannes, le 30 Janvier 1938

Ma chère Monique,

Je n'ai pas oublié ta lettre du jour de l'an, et tiens à te remercier de tes bons souhaits pour le vieux tonton que je suis. Je ne suis pas encore bien retapé pour te faire courir comme à Penanros, dans le temps où je pouvais aller et venir comme un jeune homme et me cacher dans les broussailles pour donner du mal à mes nièces, et il me faut évidemment aimer à me reposer et à rester tranquille, car je serais bien en peine si je voulais faire autrement, Mais, vois-tu, quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a; c'est bon à retenir pour tout le monde, et tu auras peut-être l'occasion de pratiquer cette bonne formule, il y a peu de vies où elle ne soit d'un usage courant.

J'ai été bien aise d'avoir de vos nouvelles par ta lettre. La petite crise de foie de Zic aura, je le pense été peu de chose, et j'espère qu'elle est maintenant bien remise; est-elle raisonnable et facile et de bon caractère pour tous ? Je voudrais avoir des nouvelles des autres Annik, Cécile, Marie-Paule, sont-elles toujours les plus gentilles jeunes filles qui soient ? Et René est-il souvent grippé, et doit-on lui jouer de bonnes parties de cartes ?

Quant à tes parents, dont j'ai eu des nouvelles directement, je pense qu'ils sont tous deux en bonne santé. Ta maman avait été un peu souffrante, je pense que cela n'a rien été et qu'elle est maintenant tout à fait rétablie. Fais-leur bien à tous deux mes bons souhaits, ainsi que ceux de ta tante et de tante Hélène qui sont toutes deux avec moi et se portent bien l'une et l'autre. A toi, ma chère Monique, je t'envoie mes meilleures amitiés,

Les obsèques de M. Joseph Loiret

Les obsèques de M. Joseph Loiret, décédé à Cannes le 14 février 1937 après une longue et douloureuse maladie, héroïquement supportée, eurent lieu à Meudon le samedi 19 au milieu d'une immense affluence.

A l'église, M. le chanoine Colin, curé de la paroisse, rendit du bout de la chaire un émouvant hommage à l'ancien maire de la commune qui avait été l'un de ses plus vifs collaborateurs, et son ami.

Au cimetière, plusieurs discours furent prononcés, notamment par M. Collin, adjoint au maire, représentant M. Dalsème, retenu chez lui par une grave indisposition, qui exprima la sympathie de la population meudonnaise pour l'homme de bien qui venait de lui être enlevé; par M. le Dr Duroisel, conseiller général de Seine-et-Oise; par M. de Berc, vice-Président du Conseil général des Mines; par M. Verron, ancien adjoint de M. Joseph Loiret à la Mairie et, lui aussi, son ami.

M. Bes de Berc, Vice-Président du Conseil Général des Mines, s'exprima ainsi :

Au nom de M. le Ministre des Travaux publics, je viens dire un dernier adieu à l'inspecteur général des Mines Loiret, qui fut pendant quarante années pour le corps des Mines un exemple, pour ses camarades de carrière un ami très cher, et pour l'Etat, un grand serviteur.

Sorti de l'Ecole Polytechnique en 1897 de l'Ecole des Mines de Paris en 1901, il débuta comme ingénieur ordinaire des Mines à Rodez, pour passer, en 1904 au poste de Clermont-Ferrand. Dès ses débuts, il se fit rapidement remarquer par sa vive intelligence et son sens averti des difficultés quotidiennes de l'industrie minière, au contrôle de laquelle il allait consacrer sa carrière. Il reçut le 8 juin 1910 le rare honneur d'une citation à l'ordre du corps national des Mines *« pour le dévouement, le courage et la sagacité technique dont il avait fait preuve au cours de périlleux travaux de sauvetage d'ouvriers surpris par un dégagement instantané d'acide carbonique le 6 juillet 1909 aux mines de Singlas (Puy-de-Dôme) »*. Cet éloge se passe de commentaires.

C'est surtout à partir de sa promotion comme ingénieur en chef, en 1913, qu'il put donner toute la mesure de son expérience et de sa valeur professionnelle. Chargé à Alès d'un service important et difficile, comportant la surveillance du bassin houiller du Gard, il succédait à un grand technicien, l'inspecteur général Dougados. Celui-ci avait eu à organiser scientifiquement la lutte préventive contre un fléau dont ce bassin semblait alors avoir en France le dangereux monopole : dégagements instantanés et massifs de gaz mortels, le grisou et l'acide carbonique, dont les manifestations imprévues et considérées à cette époque comme presque imprévisibles, accumulaient périodiquement les ruines matérielles et les morts. Il prit aussitôt la suite de cette lutte, dont il fut désormais, un des grands animateurs. Il a poursuivit avec succès sur place pendant dix ans jusqu'à sa nomination en 1923 comme professeur à l'école des Mines de Paris, et devait plus tard continuer, comme inspecteur général, membre du Conseil général des Mines, à consacrer à l'étude de cette grave question toute l'expérience qu'il avait acquise.

Au cours de la guerre, mobilisé comme lieutenant-colonel d'artillerie territoriale faisant fonction d'intendant militaire à Alès, il dut ainsi rester par ordre attaché à son poste minier, et remplit un rôle important dans le ravitaillement militaire et national en combustible.

Ces brillants services lui valurent en 1919 le ruban de la Légion d'Honneur.

A partir de 1923, sa carrière se poursuit à Paris. Il s'y consacre aussitôt au cours de la législation qui lui a été confié à l'école des Mines, où il devait jusqu'à sa mort occuper la chaire illustrée quelques années auparavant par le grand nom d'Aiguillon. Malgré ce travail absorbant son activité lui permet de se dévouer en même temps à des fonctions administratives de service ordinaire, de membre et rapporteur de grandes commissions. La rosette d'officier de la Légion d'Honneur, en 1927, la promotion au grade d'inspecteur général en 1929, reconnurent ces années de dévouement.
Désormais membre du conseil général des Mines, il y marque vite sa personnalité par la compétence de ses interventions dans 1es discussions les plus diverses, touchant aussi bien à la technique de l'exploitation

minière, où le sert son expérience d'ancien Ingénieur en chef du Gard, qu'aux nombreuses difficultés soulevées par l'application des lois minières. Il prend notamment une part active à l'élaboration d'un nouveau régime fiscal de l'industrie minière longuement discuté entre le département des Travaux publics et celui des Finances, et contribue avec succès à l'élaboration de formules dont le libéralisme respecte les intérêts des exploitants sans sacrifier, celui de l'Etat.

C'est en ce plein épanouissement de son activité qu'il est soudainement terrassé par un accident physiologique brutal, vraisemblablement consécutif au surmenage qu'il s'imposait par la plus haute conception de son devoir. Il ne devait malheureusement pas s'en relever. Malgré les soins aimants des siens, et quand on commençait à voir se confirmer sa convalescence, il disparaît subitement quelques jours seulement après la dernière joie que venait lui apporter la décoration bien méritée de commandeur de la Légion d'Honneur à laquelle applaudissaient ses amis.

Cette trop brève esquisse d'une carrière si bien remplie resterait incomplète si elle n'évoquait pas le caractère et les hautes qualités morales de l'homme. Ses contacts personnels avec une population laborieuse, joints à sa bonté innée et à ses conceptions religieuses, avaient fait de lui un philanthrope, au sens le plus élevé du mot. Il aimait se dévouer à toutes les misères et aux œuvres capables de les soulager. A peine arrivé de province, après avoir fixé sa résidence familiale dans cette ville de Meudon où il va dormir son dernier sommeil , il se consacrait à titre privé à des multiples et lourdes charges de bienfaisance et de prévoyance sociale, et s'y faisait si bien apprécier qu'une élection, flatteuse et rare en vérité quand elle choisit un fonctionnaire nouveau venu, l'appelait à la municipalité, puis à la magistrature de maire de la ville. Il ne m'appartient pas de rappeler les services qu'il y a rendus et dont beaucoup de ceux qui entourent aujourd'hui son cercueil ont gardé le reconnaissant souvenir. Je puis seulement affirmer que ce ne fût pas sans tristesse qu'il vit cesser un mandat auquel il s'était si généreusement dévoué.
De relations toujours affables et sûres, il savait gagner l'estime et bien vite l'amitié de ceux qui l'approchaient.

Ses vertus familiales étaient récompensées par le grand amour des siens, dont je salue avec respect la douleur. Puisse ce concert touchant de regrets contribuer à adoucir votre affliction. Votre cher disparu ne s'est pas abîmé, corps et âme, dans un néant désolé. Vous le retrouverez et vous en avez la foi, dans la lumière de l'éternelle Sérénité.

Du discours du docteur Duroisel, nous extrayons le passage suivant :

Ce qui frappait dans la personnalité de M. Loiret, c'était une sorte d'opposition entre son aspect extérieur, sa manière d'être où dominaient la modestie et la discrétion, la réserve, une sorte d'effacement volontaire et de timidité qui contrastaient étrangement avec l'étendue de ses connaissances scientifiques, avec l'étendue de sa culture intellectuelle, la solidité de ses convictions morales, politiques et religieuses ; mais contrastaient surtout avec cette volonté inflexible de se sacrifier sans compter et sans réserve pour le bien de ses semblables et de la collectivité. Très rares sont ceux qui se sont imposés comme lui, volontairement, plus de devoirs avec plus de désintéressement. Ces mandats publics n'étaient pas pour lui de vaines satisfactions d'amour-propre, mais des prétextes de multiplier toujours et de multiplier encore ses devoirs et de s'en acquitter coûte que coûte jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Etre le serviteur de tous et de chacun était pour lui le but essentiel de la vie et c'était un serviteur d'une admirable conscience et d'un incomparable dévouement.

M. Collin, adjoint au maire, représentant M. Dalsème, alité, a exprimé la sympathie de la population meudonnaise pour M. Loiret et a rendu à celui-ci un juste hommage. M. Verron, collaborateur de la mairie de Meudon, a parlé au nom des amis de celui-ci. Nous donnons in extenso son discours :

Avec une grande tristesse, je veux essayer de traduire les sentiments des amis de M. Loiret de ses anciens collègues de la municipalité qu'il présida, de tous ses amis connus et inconnus.

Longtemps avant de venir parmi nous, son cœur l'avait porté vers l'action morale et sociale; les œuvres d'entr'aide qu'il avait créées ou soutenues, soit en faveur des réfugiés pendant la guerre, soit pour secourir d'autres infortunes, avaient pris dans sa vie la meilleure place.

Dès son arrivée dans notre ville, son inlassable activité, la simplicité toujours souriante de son accueil, ses qualités d'animateur le placèrent au premier rang des hommes de bien. Il donna sans compter ses forces, son temps, déjà si rempli, à tous ceux qu'il pouvait conseiller ou obliger, aux œuvres que son initiative créa ou fit renaître.

Maire de Meudon en 1929, les formes de son activité s'étendirent encore; elles sont inscrites dans toutes nos mémoires; d'un autre que lui peut-être suffirait-il de retracer la carrière féconde. Je crois être plus proche de son esprit en évoquant la grande leçon qui s'en dégage, en essayant de dire à quel point son action portait la marque de la vie profonde, qui l'animait.

C'était d'abord la fermeté des principes, un esprit de justice que rien ne rebutait. C'était la soumission totale aux enseignements des faits, si amers et douloureux qu'ils fussent parfois. C'était la vérité toujours loyalement recherchée et acceptée, bien éloignée de toute passivité, cette acceptation lucide et courageuse lui faisait apparaître de nouvelles raisons d'agir, dans la joie la plus confiante et la plus optimiste.

Ainsi s'exprimait en lui la vertu d'humilité toute chrétienne, vertu difficile entre toutes et qui n'est réservée qu'aux très grandes âmes…

C'était enfin la bonté, bonté presque sans limites, discrète, accueillante, souriante, règle d'or de toute son activité. Jamais une parole volontairement dure. Est-il même, un seul d'entre nous qui se souvienne d'avoir surpris sur ses lèvres l'ombre d'une raillerie ? Non ! Il savait trop qu'il n'est pas d'arme qui blesse plus profondément les consciences et réussisse mieux à épaissir les murailles entre lesquelles elles tendent à s'isoler; or ce qu'il désirait avec passion, c'était bien de faire tomber ces murailles.

L'amour de la justice, le respect de la vérité, l'oubli de soi, le don de soi, que représentent-ils, sinon les degrés d'une magnifique ascension spirituelle, animée par le rayonnement de cette suprême vertu, l'amour des autres, la charité chrétienne, vertu qui avait sa source dans une foi catholique ardente.

Servir, apaiser, unir, non par des mots, mais par la lumière dont son âme était intimement pénétrée; non pas en demandant, mais en donnant et en aimant.

Voilà ce qu'il voulut toujours et de toutes ses forces; voilà, n'est-il pas vrai, la signification de son passage terrestre au milieu de nous, le sens du message qu'il nous faut recueillir.

Depuis de longs mois, hélas une douloureuse maladie le tenait éloigné de ses amis. Son esprit demeurait sur eux et les guidait encore. Ceux qui eurent l'honneur de l'approcher ne peuvent oublier l'impression qui émanait de son regard, où sa vie intense paraissait être toute concentrée, de ce regard qui avait conservé la pure et confiante lumière d'un regard d'enfant. Mieux peut-être que des paroles, cette douce lumière infusait en ses amis le réconfort, la foi toujours ardente et joyeuse qu'il portait en lui.

Gardant ce pur souvenir dans nos cœurs meurtris, nous lui adressons un adieu que la divine espérance rend moins cruel, et nous nous inclinons avec respect devant la douleur de Mme Loiret, de ses enfants très aimés, et de tous les siens.

M. JOSEPH LOIRET

(Le Républicain Meudonnais - février 1938 N° 13)

Né en 1874 à Nantes, M. Loiret fut reçu à l'Ecole Polytechnique en 1895. Il en sortit quatrième et entra comme élève ingénieur à l'Ecole des Mines en 1897. Ingénieur ordinaire à Rodez de 1901 à 1904 puis à Clermont de 1904 à 1913, il fut nommé ingénieur en chef à Alès, où il séjourna jusqu'en 1923. Sa grande valeur scientifique, sa compétence professionnelle le firent remarquer, et lorsqu'il quitta Alès, ce fut pour occuper à Paris la chaire de législation de l'Ecole des Mines. Il fut bientôt nommé Inspecteur général.

Les nombreux mémoires et études qu'il publia sur les questions scientifiques, économiques et sociales les plus diverses lui avaient donné une place de choix parmi les hommes de science; aussi fut-il appelé à représenter la France dans les grands congrès internationaux, à Dusseldorf dès 1910, puis à Pittsburg aux Etats-Unis, et à Londres.

Il ne fut pas seulement, un savant, mais aussi un chef pénétré de ses devoirs et d'un absolu dévouement, ainsi qu'en témoigne, entre autres, la citation dont il fut l'objet en 1912 : « Pour le dévouement, le courage et la sagacité technique dont il a fait preuve au cours des périlleux travaux de sauvetage d'ouvriers surpris par un dégagement instantané d'acide carbonique le 26 juillet 1926 aux mines de Singlas (Puy de Dôme) ».

En reconnaissance des grand services rendus à l'Etat et de ses éminentes qualités professionnelles, le gouvernement français, au début de 1938, l'éleva à la dignité de commandeur de la légion d'honneur.

Rien ne révèle mieux la haute idée qu'il se faisait de ses devoirs que les dernières lignes d'une sorte de mémorial écrit en 1913, pour lui même, alors qu'il prenait ses fonctions d'ingénieur en chef à Alès, et dans lequel il fixait les règles de son action. Nous nous permettons de les transcrire : « Vis-à-vis de tous ceux avec qui je serai en rapport, chercher à me rendre utile en rapprochant ceux qui sont divisés, en éclairant ceux dont les préjugés ont pu fausser l'intelligence, ou obscurcir le jugement ; en suscitant les initiatives, lorsque je verrai quelque bien à faire, en travaillant, en un mot, à ce que tout tende vers l'ordre voulu par Dieu. » (17 mai 1913).

Eclairer les esprits, rétablir la concorde et l'union entre les hommes, ont toujours été, dans tous les domaines, l'objet de ses plus constants efforts.

Ses fonctions officielles pourtant si lourdes et si chargées de responsabilités ne suffisaient pas à remplir sa vie. Dès sa jeunesse, à l'école Polytechnique, où il avait été le camarade de Marc Sangnier, l'action morale et sociale fut au premier rang de ses préoccupations.

Il est difficile d'énumérer toutes les œuvres auxquelles il se dévoua. A Clermont, Ligue sociale d'acheteurs, Office central des œuvres de bienfaisance, œuvre des jardins ouvriers, habitations à bon marché, cercle d'Etudes urbain II.

Pendant son séjour à Alès, au cours de la guerre, son dévouement à l'œuvre de secours aux réfugiés des régions envahies lui valut, avec les félicitations du ministre de l'intérieur, des marques touchantes de reconnaissance de la part des familles éprouvées. Il fut le promoteur de la formation des syndicats féministes de la région du Sud-Est, de la Ligue des économies.

A Meudon, il créa un Cercle d'Etudes Sociales, le Secrétariat des familles, l'Union des Œuvres. Son action comme maire de la ville est encore dans toutes les mémoires,

La sèche énumération des œuvres diverses, dont M. Loiret s'est occupé, ne peut donner qu'une faible idée de l'inlassable activité qu'il déploya dans le domaine de l'action sociale et de la bienfaisance. Il n'était pas de ceux qui se contentent de donner leur nom en acceptant une présidence. Il voulait avant tout servir, mettre ses forces, ses connaissances à la disposition des autres et il le faisait avec modestie, avec une rare simplicité et le plus entier dévouement.

Il est frappant et bien suggestif de constater que les œuvres auxquelles il se consacra furent, soit des groupements destinés à rapprocher les hommes, soit des œuvres sociales assez modestes, œuvres dans lesquelles un travail direct fraternel et humain était possible. Avec ses qualités d'organisateur, il s'attachait à mettre de l'ordre, de la vie, à coordonner les efforts pour leur donner une efficacité plus grande. Mais ce qu'il recherchait par dessus tout, c'était le contact personnel, d'homme à homme, avec ceux qui avaient besoin d'être aidés, parce que le respect de la personne, la valeur de l'âme humaine étaient par lui estimés au plus haut prix. Là sans doute est le secret de l'influence profonde et durable qu'il sut exercer.

J. Loiret

Commandeur de la légion d'honneur.
Inspecteur général des Mines.
Ancien maire de Meudon.

La France et sa mission de Charité dans le monde

(Ultima Verba)

Les éditions du CERF
Extrait de *La Vie Spirituelle*
N° du 1er septembre 1938

Introduction

Ces pages ont été pensées et rédigées par notre ami Joseph Loiret pendant les dernières semaines, on pourrait presque dire pendant les derniers jours de sa vie. Frappé par une attaque d'hémiplégie en novembre 1936, demeuré physiquement très atteint, puisqu'il éprouvait les plus grandes difficultés à parler et qu'il était resté paralysé du côté droit, il avait gardé une entière lucidité. Par un prodigieux effort de volonté, qui peut-être hâta sa fin, il était parvenu à demeurer en contact avec le monde extérieur sur lequel il souhaitait d'agir, par sa prière d'abord qui était incessante, par l'exemple de sa souriante acceptation, si profondément édifiante pour tous ceux qui l'approchèrent au terme de son existence, enfin par l'expression des pensées qu'il méditait aux heures de longues réflexions que lui imposait le silence auquel il était à peu près condamné.

Il avait réussi, déjà malade, à apprendre le maniement de la machine à écrire qu'il utilisait de sa main gauche, et c'est ainsi qu'il a pu mettre lui-même au point presque tout le manuscrit que nous publions : seules les dernières, pages n'ont pas été intégralement rédigées par lui. Mais le texte en a pu être établi, au rythme même de son esprit et de son cœur, par la main pieuse d'une de ses filles qui ne le quitta pas durant les longs mois de sa maladie.

Les pages qui suivent nous paraissent mériter d'être connues à un double titre: elles sont le témoignage d'une âme incomparable, qui a voulu, jusque dans son atroce épreuve physique et morale, mettre ses dernières forces au service de la divine charité. Au surplus, ce témoignage n'est pas seulement un acte héroïque; il est pour notre monde en désarroi, à tout le moins pour les hommes de bonne volonté, l'exhortation d'une intelligence pénétrante et déjà éclairée des lumières d'En-haut, à entrer enfin dans les voies de prière, de sacrifice et d'amour, qui seules peuvent éloigner notre société de l'irréparable catastrophe dont elle est menacée.

A. Michelin.

I- Vision rapide du monde moderne

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et, dans la direction du monde, il ne tient pas compte des moyens qui, à notre prudence humaine, paraîtraient les meilleurs.

Quand il veut que son action soit hors de toute contestation possible, il met sa signature seule à l'appui de ce qu'il fait. Le jour où les petits, les pauvres, les malades, les enfants, apparaîtront comme les instruments, privilégiés de sa Providence, on pourra être sûr que la main de Dieu est là; on pourra s'attendre à ce que de grandes choses se préparent.

Nous vivons actuellement de pareilles heures.

Nous assistons à une transformation du monde, dont les limites habituelles depuis vingt siècles, sont en train de s'effacer sous la poussée des inventions de la science. Les distances, rapprochées hier par le chemin de fer, demain par l'avion, s'apprêtent à faire tomber les murailles de Chine qui convenaient à d'autres époques. L'univers va entrer, qu'il le veuille ou non, dans la voie d'une Société des Nations où les intérêts de tous sont étroitement liés et s'enchevêtrent de plus en plus. A cette poussée se mêlent, dans une confusion extrême, des doctrines séduisantes, qui répandent les pires erreurs du matérialisme sans âme. Le communisme, que rien n'arrête plus, déferle sur le monde, menant à la terreur et à l'esclavage les peuples momentanément trompés par son idéal fallacieux. Et, à l'extrême opposé, autres erreurs; plus captieuses, mais non moins dangereuses, puisqu'elles ne sont qu'un réveil du paganisme, s'acheminent par d'autres voies vers le même but.

Le christianisme seul apparaît comme le défenseur de la vraie civilisation menacée. De toutes parts, les peuples angoissés se tournent vers lui.

Il y a longtemps que son action se précise. Qu'on se rappelle la place prépondérante prise ces cinquante dernières années par la Papauté ! Qu'on relise les encycliques lumineuses de Léon XIII et de Pie XI sur toutes les grandes questions intéressant le monde ! Qu'on pense à l'héroïque sainteté de Pie X et à son décret sur la communion fréquente, plus particulièrement sur la communion des petits enfants ! Il suffit de se remémorer la situation de l'Eglise au lendemain de la disparition de son pouvoir temporel, pour être frappé du changement qui s'est produit. Voilà qu'elle retrouve son autorité, encore incomparablement accrue, et qu'elle voit luire des lendemains magnifiques, dont ceux-là seuls qui ignorent les promesses divines de son Fondateur peuvent s'étonner !

Partout, les voies semblent prêtes pour une nouvelle Pentecôte. La Chine, qui renferme le quart de l'humanité s'éveille d'un long sommeil et s'ouvre au catholicisme. Dans l'Inde, les conversions afflueraient s'il y avait assez de prêtres pour les recevoir. Au Japon, il existe encore, malgré l'interdiction formelle faite pendant de longs siècles à tout prêtre d'exercer son ministère, des chrétiens descendant des premiers convertis de Saint François-Xavier. L'Afrique est transformée dans certaines parties, comme le Cameroun, où l'on ne sait comment suffire aux conversions qui se multiplient, et comme l'Ouganda où le martyre des premiers chrétiens est suivi d'une efflorescence nouvelle. Et nous voyons l'Evangile se répandre jusque dans les contrées les plus sauvages et les plus reculées, depuis la Patagonie et la féroce Papouasie, jusqu'aux terres froides et inhospitalières des Esquimaux. Au surplus, comme le confiait le Souverain Pontife au cardinal Verdier, de tous côtés, les malheureux se tournent vers le Pape; nos frères séparés, les musulmans, les païens eux-mêmes, tous ceux qui souffrent moralement nous appellent à leur secours.

Et nous savons comment la moisson commence à germer par la préparation du clergé indigène; en sorte qu'à la formation, par l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, d'une élite de prêtres chaque jour plus nombreux et mieux instruits qu'à l'origine, s'ajoute celle, jusque dans les contrées les plus lointaines, des évêques prêts à remplacer les missionnaires dont le travail est toujours trop lourd et la moisson trop abondante.

Partout aussi, des Congrès eucharistiques viennent faire éclater aux yeux du monde, dans les cinq parties de la terre, et célébrer depuis Carthage jusqu'à Chicago, depuis Manille jusqu'à Buenos-Ayres, le triomphe de Jésus-Hostie.

Partout de nouvelles églises se créent; partout la préoccupation apparaît de ne pas avoir une peuplade qui n'ait une église catholique, rattachée au siège de Pierre, et de trouver le plus tôt possible parmi les éléments indigènes, parmi les nouveaux convertis, des fidèles par lesquels puisse s'accomplir l'effort de conversion d'un avenir peut-être très prochain. L'Eglise est toujours disposée à accueillir ces multitudes inconnues, à leur faire connaître la loi d'amour de l'Evangile, seul moyen de sauver le monde qui risque de disparaître dans un conflit sans issue, sous le poids accumulé de toutes les erreurs du communisme et du néo-paganisme. Comme aux premiers siècles du christianisme, alors que l'Empire romain en décomposition se trouvait au bord du gouffre, nous sommes, après vingt siècles de christianisme, devant « un état de choses à certains égards plus obscur, plus inhumain que celui qui l'avait précédé (1) ».

C'est l'heure où l'*Apostolat de la Prière*, déjà puissant par l'humilité et la sainteté de son organisation, se double d'une œuvre nouvelle, toute spirituelle, aussi, mais plus féconde encore, puisqu'elle demande à tous ceux qui en font partie d'accepter, de supporter et d'offrir à Dieu leurs souffrances pour l'avènement de son règne : l'*Apostolat des malades*. Il n'y a guère plus de dix ans que l'initiative en fut inspirée à un prêtre hollandais, par l'exemple du Curé d'Ars; et actuellement, l'extension en est si prodigieuse que le Pape n'a pas craint de lui confier la conversion du monde et de prononcer à cette occasion le nom d'une nouvelle Pentecôte.

Et voici les progrès de la « Croisade eucharistique » et du « Chapelet des enfants », témoignage : touchant d'une mobilisation spirituelle de plus en plus active des tout-petits : la présence de saints parmi ces derniers peut autoriser tous les espoirs.

Appuyé sur cette aide de l'ensemble du monde chrétien, le Pape lui-même retrouve, après des mois de souffrances, à plus de quatre-vingts ans, une miraculeuse énergie, et adresse au monde stupéfait ses encycliques sur le communisme et le néo-paganisme, faisant apparaître avec une éclatante netteté la lumière de l'Eglise. Le fameux culte du « progrès » avait renversé l'ordre des valeurs : l'argent, maître du monde, l'homme, serviteur du travail, esclave de l'argent qu'il veut conquérir. Nous n'avions pas lu cela dans l'Evangile. Nous y voyons au contraire que l'argent doit être subordonné à la valeur humaine, le travail, nécessaire à l'homme pour remplir sa destinée, n'a de valeur que s'il est un moyen de la remplir; ni le travail, ni l'argent, ne sont des biens en soi, et la valeur humaine, si grande qu'elle soit, n'est à considérer que par sa fidélité à suivre la parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ». Et le vicaire du Christ, aux bords de la tombe, se dresse en face du monde angoissé, ce vieillard mourant entend l'appel de ses fils. Pour rétablir la valeur de la destinée humaine, un seul salut existe, il faut ouvrir l'Evangile et vivre sa loi d'amour qui domine le monde.

II- Vocation de la France

Devant le grand péril qui menace les peuples, la parole est à la France. C'est du moins à elle que s'est adressé, au lendemain des fêtes mémorables de Lisieux, sinon le Pape lui-même, du moins son « légat », le cardinal Pacelli.

1. Discours du cardinal Pacelli à Notre-Dame, 13 juillet 1937.

Pour « cette tâche gigantesque qui incombe à la génération présente », une croisade est nécessaire, entraînant, pour notre patrie comme pour toutes les nations, la mise en commun de toutes leurs ressources morales. Et cette croisade est si nécessaire pour la paix et la sécurité du monde, que le Pape lui-même devait la proclamer et l'étendre à l'univers dans son message de Noël, connu maintenant du monde entier.

Dans le discours qu'il prononça à Paris, sous les voûtes de Notre-Dame, le cardinal Pacelli a fait à la France et à sa vocation un inoubliable appel :

« Soyez fidèles, disait-il, à votre traditionnelle vocation ! Jamais heure n'a été plus grave pour vous en imposer les devoirs; jamais heure plus belle pour y répondre ! Ne laissez pas passer l'heure, ne laissez pas s'étioler les dons que Dieu a adaptés à la mission qu'il vous confie ! Ne les gaspillez pas, ne les profanez pas au service de quelque autre idéal trompeur, inconstant et moins digne de vous ! »

Quelle est donc la vocation de cette France sur la quelle se sont acharnés et s'acharnent encore tant d'efforts de déchristianisation ?

« Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une vivante illustration (2) » de sa mission religieuse; c'est cette « lumière... qui n'a jamais... subi d'éclipse, c'est toute la suite ininterrompue de saints et de héros qui, de la terre de France, sont montés vers le ciel … pour guider la marche de leur peuple (4) ». Aux tournants de l'histoire, en dépit des heures troubles où elle a méconnu sa mission, nous voyons se profiler le visage de la France, de notre France, mère des Saints, inspiratrice des grands apostolats. Et le Cardinal, convaincu que « les catholiques de ce pays, de toutes classes et de toutes tendances, ont compris la tâche apostolique que la Providence divine leur confie (5) » en marque son « inébranlable espérance (6) ».

L'heure paraît singulièrement opportune pour répondre à un tel appel.

C'est, en effet, suivant la juste observation de Mgr Bruno de Solages, « au moment où l'Eglise de France apparaît moins influente, plus pauvre, mais aussi plus spiritualisée que jamais, que ceux qui ne croient pas encore commencent à se tourner vers elle (7) ».

C'est ce qui s'est passé au début du siècle, lorsque la France chrétienne, renonçant, sur les injonctions de Pie X, aux cultuelles qu'on lui proposait, a accepté la pauvreté plutôt que de conserver ses biens moyennant une concession dangereuse pour la fermeté de sa foi. De ce jour date un renouveau spirituel dont les bienfaits ont eu dans notre pays de profonds et durables retentissements.

Et voici que, ces derniers mois, une révolution vient de se produire sans qu'un cri de révolte ait été lancé par ceux-là mêmes qui en étaient les victimes – la fortune de la France a changé de mains sans qu'un conflit sanglant ait éclaté. Tout vaut mieux, que la guerre civile. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Et la France, que beaucoup considéraient comme préférant les biens matériels à la concorde sociale, a accepté sans une plainte. Tout n'est pas parfait assurément; et l'on peut craindre les répercussions qui peuvent se produire dans le pays. Mais c'est déjà beaucoup qu'il n'y ait plus, aux yeux de tous, identité entre la richesse et le bonheur.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Le gouvernement, socialiste et anticlérical d'hier, pour rendre hommage au Pape et à son légat, assiste par ses représentants au triomphe de Lisieux. Et il s'en est fallu de bien peu que le palais de Versailles ne fût affecté au Souverain Pontife si sa santé lui avait permis de venir lui-même en présider les fêtes.

2. Discours du cardinal Pacelli, - *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid*
6. *1bid.*
7. Conférence de Mgr Bruno de Solages au théâtre des Ambassadeurs, 22 janvier 1938.

Dans les derniers mois, on a vu se dérouler une suite de manifestations catholiques d'une ampleur inattendue : outre Lisieux, ce furent le congrès stupéfiant de la J.O.C., le cinquantième anniversaire de la C.F.T.C., la Semaine sociale de Clermont-Ferrand, les fêtes jubilaires de la Fédération sportive des patronages de France, etc.; un renouveau de vie chrétienne s'est manifesté partout.

Ce renouveau n'est pas pour surprendre quand on se rappelle l'histoire.

Le temps n'est pas si loin où la vocation extraordinaire de Jeanne d'Arc entraînait les masses dans la libération de la France, préservant ainsi la fille aînée de l'Eglise du schisme anglican, et la conservant au catholicisme à l'heure critique de la Réforme.

Il y a moins longtemps encore que, sur la terre de France, se sont passées d'étonnantes merveilles.

Comme si Dieu se plaisait à y placer le berceau et l'origine des grands apostolats, on y voit successivement prendre naissance : la Propagation de la Foi, organisée à Lyon par Pauline Jaricot, et ses filiales comme l'œuvre de la Sainte-Enfance à Nancy et l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre à Caen, puis, sur l'initiative de Mlle Tamisier, les Congrès eucharistiques. La J.O.C., qui, il y a dix ans, n'existait pas encore, prend également en France un développement prodigieux et va peut-être transformer la classe ouvrière.

Mais voici, dans l'ordre surnaturel, des faveurs plus significatives encore. A Paray-le-Monial, Notre-Seigneur se présente à Marguerite-Marie et lui confie la mission de propager la dévotion à son Sacré-Cœur.

A Lourdes, l'apparition de la Vierge à une simple bergère et les miracles qui s'y produisent font accourir les foules; le surnaturel y éclate presque à chaque pas et toutes les nations, à l'exemple de Bernadette, viennent entendre l'appel de Marie à la prière et à la pénitence.

Enfin, aujourd'hui, nous avons la grande « petite sainte » de Lisieux, hier encore inconnue, et qui, d'un humble couvent de carmélites, étend ses grâces, comme une « pluie de roses », sur le monde entier. Invoquée par les missionnaires, dont elle est la patronne, elle invite tous les chrétiens à pratiquer sa « petite voie d'abandon » et à convertir le monde.

Faits étranges, et qu'il est impossible de ne pas remarquer quand on évoque l'histoire de la France, et du monde en ces derniers temps ! Quelle peut être l'intention de Dieu, - il y en a une certainement, - car il n'a pas suscité ces saints et ces saintes sans avoir une volonté marquée dont ils sont les propagandistes, et, si l'on veut, les missionnaires. A quiconque veut réfléchir, l'action de la Providence apparaît manifeste.

« Comme il est nécessaire que nous, catholiques français, dit François Veuillot, nous répondions avec empressement à cette voix d'En-Haut qui s'adresse à nous comme aux autres, mais qui s'adresse à nous plus impérieusement qu'aux autres... Oui, de par notre vocation séculaire, de par les appels dont notre génération est l'objet, nous avons dans le rayonnement de 1'Evangile, dans le rétablissement de la paix du Christ, une mission à remplir (8) ».

Si Dieu, pour lancer cette « croisade de la paix et, de la charité », daigne, par la voix de son Pontife, comme au temps des premières croisades, faire appel à notre peuple, « ce n'est pas seulement pour récompenser les Vertus de nos ancêtres »; n'est-ce pas surtout pour promouvoir « l'action de leurs descendants (9) » ?

La France se doit de répondre aux besoins de son avenir encore plus qu'aux souvenirs de son passé. Elle ne faillira pas à son « honneur de nation chrétienne »; elle remplira son « devoir de peuple missionnaire (10) ».

8. François Veuillot, *Le Congrès de la Charité*, dans *La Croix* du 19 janvier 1938.
9. François Veuillot, *Ibid.*
10. id., *Ibid*.

Si elle veut reprendre à la tête du monde cette place de choix, servir d'entraîneur à toutes les nations chrétiennes pour une croisade de charité, si elle veut, comme au temps de Saint Remi et de Saint Louis, chassant tout égoïsme, continuer à suivre un idéal et répandre à travers l'univers le message du Christ, elle doit d'abord se convertir.

Désormais, il faudrait que nul ne puisse la suspecter de mettre son intérêt particulier, intérêt politique ou autre, avant l'intérêt général. Il faudrait que tous reconnaissent en elle l'ardent désir d'obéir d'abord au grand devoir de charité, de s'oublier pour autrui, de reprendre la tradition de Saint Louis dont, après sept siècles, le prestige l'enveloppe encore d'un reflet étincelant.

Il y a donc tout à gagner à renoncer, pour le triomphe de la « charité », aux avantages que l'on pourrait attendre du jeu de l'intérêt; des succès ainsi obtenus n'ont qu'un temps et se retournent ensuite contre leurs bénéficiaires, tandis que la conviction, bien ancrée chez tous, que la bonne foi et la charité animent l'actionest prodigieusement rémunératrice pour un lointain avenir. Que l'on songe à la révolution qui se produirait dans les cœurs à voir la charité remplacer l'égoïsme, au rendement merveilleux qu'on pourrait espérer si tous les hommes travaillaient d'une même âme au même idéal !

III- Réponse de la France à cet appel : croisade de charité.

Pie XI, dans l'encyclique sur le communisme, écrit :

« Comme aux époques des plus violentes tempêtes dans l'histoire de l'Eglise, aujourd'hui encore le remède fondamental consiste dans une rénovation sincère de la vie privée et publique selon les principes de l'Evangile chez tous ceux qui se glorifient d'appartenir au Christ, afin qu'ils soient vraiment le sel de la terre, et préservent la société humaine de la corruption totale (11) ».

Et le Pape poursuit en rappelant, avec une particulière insistance, deux préceptes de Notre-Seigneur qui s'appliqueraient tout spécialement aux conditions présentes du genre humain : le *détachement des biens de la terre* et la *loi de charité.*

Le premier nous met à notre place et nous rappelle une vérité de bon sens, bien méconnue pourtant et que nous ne devrions pas oublier. Le second est la grande leçon que Jésus-Christ est venu apporter au monde, sur la primauté de la charité, grâce à laquelle nous pouvons transformer toute notre vie et éclairer celle des autres.

1° Détachement des biens de la terre

Bienheureux les pauvres en esprit, - c'est la leçon sur l'argent, idole de la société présente. Nous voyons ce qu'il faut en penser avec le Christ. Et le Saint-Père de préciser « Tous les chrétiens, riches ou pauvres, doivent toujours tenir leurs regards fixés vers le ciel, et ne jamais oublier que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais que nous cherchons celle qui est à venir (12) ».

11. Encyclique *Divini Redemptoris.*
12. *Ibid.*

S'adressant aux plus déshérités d'entre les hommes, le Saint-Père rappelle qu'ils doivent toujours rester des « pauvres en esprit » et que, tout en cherchant à améliorer leur sort, ils doivent placer dans leur estime les biens spirituels au-dessus des biens et des jouissances terrestres : « Qu'ils se souviennent qu'on ne réussira jamais à faire disparaître de ce monde, les misères, les douleurs et les tribulations; qu'à cette loi personne n'échappe, pas même ceux qui en apparence, semblent très heureux (13) », toujours inquiets et insatiables de posséder davantage.

Puis la parole du Pape s'adresse aux riches : les biens de la terre ne sont pas notre propriété, nous en sommes seulement des « administrateurs », des « usufruitiers (14) ».

Mais alors, quelles conséquences porte en soi ce précepte, évangélique ! Tout change immédiatement, peut-être même la part que nous donnons à notre budget de « charité ».

Toujours à court d'argent, n'est-il pas vrai que nous n'en trouvons pas pour les malheureux, alors que nous en trouvons pour mille futilités que nous considérons comme nécessaires ? Beaucoup d'entre ces besoins sont factices, souvent même superflus; en chrétiens, nous devons mettre au premier plan les besoins essentiels de nos œuvres; nous avons donné au reste trop, beaucoup trop, nous devons réserver au budget de charité une priorité toujours intangible.

Cette priorité intangible, oserions-nous la fixer ailleurs ? Réfléchissons-y. Quelles sont les dépenses que nous considérons comme nécessaires ? Comment les fixons-nous ? Songeons-nous à comparer le train de vie habituel en notre pays à celui des habitants d'autres pays ? Certes pas avec les dépenses de ceux de l'Europe centrale, ou de la Pologne, ou de l'Italie. Ne parlons même pas de la Russie. Et pas davantage du Japon ou de l'Inde. Partout ailleurs on dépense moins, partout on vit à moindre compte, et, si l'on excepte les États-Unis et l'Angleterre, nous sommes des privilégiés qui s'ignorent. La réalité, c'est que nous avons laissé nos besoins croître bien plus que nos ressources, et nous estimons ne plus avoir ce qu'il faut pour vivre quand nous avons ce qui comblerait les désirs de la presque totalité du monde.

Fixons donc à une proportion raisonnable nos dépenses; réservons-nous une marge pour les dévaluations qui viendront forcément (15); par-dessus tout, ayons notre budget de charité intangible, et ne disons pas que telle ou telle de nos dépenses ne peut être amoindrie : car nous devons faire passer auparavant les dépenses des œuvres, des pauvres, et des missions.

Nous ne pouvons négliger, en effet, l'effort bien particulier à fournir pour les missions. L'œuvre de la Propagation de la Foi, par exemple, si chère à nos cœurs de Français, a trouvé chez nous, pendant longtemps, la majeure partie de ses ressources, notamment dans la cotisation de un sou par semaine des petites bourses. Depuis la guerre, malgré le relèvement progressif des cotisations (portées de 1 à 3), le franc-Poincaré ne valant plus que cinq fois moins que le franc-or, la part de notre pays dans l'offrande du monde n'a pas cessé de diminuer, et, à l'heure actuelle, après deux dévaluations (16), la contribution de la France s'est trouvée brutalement réduite de moitié.

13. Encyclique *Divini Redemptoris.*

14. *Ibid.*

15. Ces lignes étaient écrites en février 1938, peu avant la mort de M. Joseph Loiret.

On se rappelle que, dès le mois d'avril, une nouvelle dévaluation était décrétée.

16. Cette page a été également écrite après la seconde dévaluation.

2° *Loi de la Charité*

Mais passons à la seconde mesure à prendre, à l'application de la loi de la charité.

Les paroles du Pape sont encore plus catégoriques : hier dans l'encyclique *Divini Redemptoris,* aujourd'hui dans ses conseils aux évêques de France ou dans sa déclaration du 25 décembre, sans cesse, sa voix rappelle comme un leitmotiv le « grand besoin de l'heure présente »... « la charité, la charité »... « On dirait que les hommes ne savent plus s'aimer.... », et de tout son cœur, sans se lasser, il nous lance avec confiance un émouvant et impérieux appel en faveur de cette « maternelle » charité dont il voudrait qu'un nouvel élan conquérant soulève les chrétiens. Son cœur de père ne peut que constater avec douleur et indignation que le commandement de la charité, « signe précieux et marque distinctive des vrais disciples du Christ »... « reste encore incompris et n'est pas vécu dans la pratique quotidienne (17)... ».

Ici, il n'est plus question, malgré la similitude des mots, du budget des œuvres; la charité va plus loin que le budget à gérer économiquement, plus loin que l'argent à ne pas gaspiller, elle prend l'homme tout entier et l'utilise, si l'on peut dire, au maximum, ne laissant aucun moment, aucun effort sans lui faire rendre le meilleur de son activité pour le bien de tous : « Aimez-vous les uns les autres. Aimez votre prochain comme vous-même ! ».

Voyons ce que cela implique : il faut *penser aux autres* et *voir Jésus dans ceux qui souffrent.*

a) *Penser aux autres* :

La Charité transforme notre vie :

Elle ne s'épuise pas en se donnant, et se multiplie au contraire. Comme l'amour maternel à qui on l'a justement comparée, plus elle croît, plus elle prend une intensité nouvelle, semblable à cette allumette qui, approchée d'un monceau de matériaux sans vie, transforme en un brasier ardent ce qui n'existait pas sans elle.

Que de vies gâchées pour ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes, vies frivoles et stériles que le souci d'argent dévore, vies gaspillées qui se traînent sans but, sans idéal, sans goût à l'existence. Donnons à notre jeunesse, pour échauffer l'ardeur de ses vingt ans, la flamme d'un amour qui brûle de se répandre. Elle retrouvera la foi en la vie.

La Charité transforme la vie des autres :

La Charité qui pense au prochain ne se contente pas de transformer notre vie, elle éclaire celle d'autrui.

Sa vertu pénétrante se glisse partout..., dans les multiples tâches de l'éducation, au foyer domestique.... dans la profession où elle tempère l'appétit du gain, dans l'entreprise où les tâches s'enchaînent et se complètent, dans la nation où elle invite à mourir pour le salut commun, au-delà des frontières, dans les relations internationales, où elle met la concorde et la paix.

Dans des cœurs chrétiens, au lieu de se perdre par la haine des classes, elle se gagne par la hiérarchie des amours, une hiérarchie où les amours qui semblent se superposer - famille, profession, commune, patrie, humanité - « ne sont pour le chrétien que le rayonnement de plus en plus étendu de l'unique charité (18) ».

17. Encyclique *Divini Redemptoris.*
18. E. Duthoit, Leçon d'ouverture à la Semaine sociale de Paris

Elle est la source du progrès social. Revenons au discours que le cardinal Pacelli prononçait à Notre-Dame de Paris « ... Ce monde-là, comment trouvera-t-il jamais la guérison, le calme, le salut, si vous-mêmes qui, par une grâce toute gratuite, jouissez de la foi, vous ne réchauffez pas la pureté de cette foi personnelle à l'ardeur irrésistible de l'amour, sans lequel il n'est point de conquête dans le domaine de l'esprit et du cœur ? Un amour qui sait comprendre, un amour qui se sacrifie et qui, par son sacrifice, secourt et transfigure, voilà le grand besoin, voilà le grand devoir d'aujourd'hui. Sages programmes, larges organisations, tout cela est fort bien; mais avant tout, le travail essentiel est celui qui doit s'accomplir au fond de vous-mêmes, sur votre esprit, sur votre cœur, sur toute votre conduite. Celui-là seul qui a établi le Christ Roi et centre de son cœur, celui-là seul est capable d'entraîner les autres vers la royauté du Christ. La parole la plus éloquente se heurte aux cœurs systématiquement défiants et hostiles. L'amour ouvre les plus obstinément fermés (19) ».

b) Voir Jésus dans ceux qui souffrent :

En nous apprenant à voir Jésus dans ceux qui souffrent, la charité nous fait un devoir d'aimer nos frères comme le Divin Sauveur nous a aimés, jusqu'au renoncement, et, s'il le faut, jusqu'au sacrifice de la vie.

Dieu s'est mis au dernier rang des hommes. Il s'est astreint à n'avoir aucune richesse, à naître dans un coin d'étable, et à mourir, pauvre et nu, sur la croix. Ce n'est pas pour que ses disciples étalent un luxe éhonté au milieu de la détresse des autres. « L'homme est un loup pour l'homme», disait l'adage païen, mais, depuis la révolution de la charité, nous sommes un dans le Christ Jésus : nos semblables sont plus que nos frères, ils sont la représentation du Christ, - et, d'autant plus qu'ils sont plus pauvres et plus déshérités. Que l'on médite souvent les paroles consolantes, mais en même temps terribles que le Juge suprême prononcera dans la sentence du Jugement dernier : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. En vérité, je vous le, dis, chaque fois que vous l'avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Et d'autre part : «Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait (20) ».

« Ainsi donc », poursuit le Pape dans l'encyclique sur le communisme, après nous avoir invités à méditer des paroles pleines de sens, « pour mériter la vie éternelle, pour être en mesure de secourir efficacement les pauvres, il faut revenir à une vie plus modeste, renoncer aux plaisirs, souvent coupables, que le monde offre si abondamment, en un mot, s'oublier soi-même par amour du prochain (21) ». Et, pour conclure ces remarques, capitales à ses yeux comme elles le sont dans la doctrine chrétienne, le Pape s'exprime par ces paroles émouvantes : « Le commandement nouveau, comme l'appelle Notre-Seigneur, la charité chrétienne, contient une puissance divine de régénération; si on l'observe fidèlement, elle fera naître dans les âmes une paix intérieure que le monde ne connaît pas; elle apportera un remède efficace aux maux qui tourmentent l'humanité (22) ».

19. Discours du cardinal Pacelli à Notre-Dame, 13 juillet 1937.
20. Mathieu, XXV. 34-40, 41-45.
21 Encyclique *Divini Redemptoris*.
22. *Ibid.*

La charité trouve des bonnes volontés disponibles dans tous les milieux, et pas seulement chez les riches; elle en trouve peut-être de préférence chez les pauvres; et Pauline Jaricot a souvent remarqué qu'ils ouvrent plus facilement leur bourse, pour mal garnie qu'elle soit, que les riches; ils savent trouver aussi, dans leur cœur, les paroles qui soutiennent, qui réconfortent et qui enrichissent; ils savent dispenser de la joie à ceux qui les entourent, ne serait-ce qu'en leur apprenant à se contenter de peu et à remercier Dieu de ce qu'il leur donne. En sorte, et c'est un point important à signaler, que tous ont leur mot à dire, car si la recherche de la richesse importe à un petit nombre, la poursuite de l'amour de Dieu importe à tous.

3° - Elargir notre âme à la mesure de 1'Evangile

La loi d'amour de l'Evangile doit renouveler le monde. Si vraiment le commandement de Jésus-Christ doit se substituer aux directives toutes terre à terre de notre ambition, de notre orgueil, de notre sensualité, le premier témoignage à en donner n'est-il pas de convertir nos frères ?

Comme aux premiers siècles du christianisme, nous devons nous préoccuper de nos *frères,* de tous nos frères, et veiller à leurs besoins et à leurs nécessités les plus urgentes, ainsi que les premiers chrétiens nous en donnaient l'exemple, en envoyant leurs collectes aux nombreuses églises dispersées dans le monde et généralement plus riches du dévouement que de la fortune. Ils venaient matériellement, moralement, spirituellement, au secours des *esclaves* qui étaient vraiment pour eux des frères privilégiés et aimés : ceux-ci ont pu ainsi secouer leurs chaînes sans qu'il se produisit une seule révolte et une seule guerre, parce qu'ils étaient considérés comme les plus proches du « Bienheureux les pauvres en esprit » de l'Evangile, comme les meilleurs chrétiens; ceux qui souffraient plus que les autres et mieux que les autres.

Élargir notre âme à la mesure de l'Eglise catholique au lieu de la confiner à toutes les préoccupations mesquines d'intérêts personnels, ou à toutes celles qui se superposent à celles-là et nous donnent l'illusion de nous dévouer à notre nation ou à notre classe, illusion d'un égoïsme d'autant plus dangereux qu'il se masque de dévouement, mais d'un dévouement trop étroit, où l'absence de catholicisme se fait vivement sentir. Ce que nous devons tenter, c'est une mobilisation de la catholicité tout entière; n'est-ce pas aussi, d'ailleurs, le meilleur moyen de sauver le monde qui risque de disparaître, dans un conflit sans issue, sous le poids de toutes les erreurs accumulées du communisme et du néo-paganisme qui nous menacent ?

Cet élan de charité doit faire appel à la *prière* et au *sacrifice* de tous les catholiques; il sera fécond, nous allons le voir, s'il s'appuie tout spécialement sur *les petits, les pauvres, les malades,* dont les prières et les souffrances s'unissent, par une mystérieuse solidarité, aux trésors infinis de *la Communion des Saints.*

a) ***Rôle de la prière et du sacrifice :***

La grande idée de Pauline Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi, avait été de faire reposer les œuvres, non pas sur la fortune de quelques privilégiés, mais sur le dévouement de tout le peuple chrétien; c'est pour cela qu'elle apprit aux chrétiens qu'ils étaient plus riches de leur dévouement que de leur argent et que, en se privant du nécessaire, sinon du superflu, ils étaient aussi riches et plus riches que bien d'autres, - qu'ils pouvaient se passer de l'aide des plus favorisés de la fortune et suffire à suppléer à ce que les riches ne pouvaient trouver dans leur richesse. Lorsqu'elle réunit, un dimanche de 1820, cinq pauvres femmes du peuple pour leur expliquer leurs devoirs à l'égard des missions, elle leur dit : « *Nous prierons,*

et nous nous engageons à verser un sou par semaine », il y a là tout un programme de travail apostolique dont on pourrait s'inspirer; la *prière* est à la base de tout, l'aumône, les cotisations à l'œuvre ne viennent qu'après; là où il n'y a pas prière, on compte sur soi, et non sur Dieu, et l'on n'arrive à rien; il faut d'abord avoir confiance en Dieu, le reste est de surcroît. Mais quand on se contente de prier Dieu sans faire ce qu'on peut pour lui faciliter la tâche, on rejette sur lui les besognes qui nous incombent, et il nous abandonne. Donc, prions, et prions avec ferveur. Mais la prière n'est pas un moyen commode de nous dispenser d'agir. Dieu nous aide en multipliant notre action, il ne la rend féconde que si nous avons fait tout ce qui dépendait de nous.

Comptons sur les moyens religieux dont nous pouvons disposer : après la prière, il y a le *sacrifice;* et c'est parce qu'il y a le sacrifice qui coûte, que la Propagation de la Foi a réalisé des prodiges. Elle ne méprise pas le don du riche, mais l'aumône de la veuve est plus fructueuse, cent fois plus, que les billets prélevés sur du superflu. C'est aussi parce que les missionnaires ont la passion du sacrifice qu'ils font, partout où ils travaillent, les conquêtes merveilleuses qui se préparent en ce moment en de multiples points de la terre; c'est parce que la passion du sacrifice se couronne par le martyre que, là où les missionnaires ont conquis cette palme, comme en Ouganda par exemple, ils ont déjà obtenu des triomphes éclatants. Comme Mgr Costantini lui-même l'a déclaré, « ces six pauvres femmes ont semé, ce dimanche-là, le grain de sénevé, l'arbre géant de la Propagation de la Foi qui couvre de ses branches toute la terre (23)».

b) *Puissance de Rédemption des petits - Rôle des malades*

Il y a plus. Les pauvres dont personne ne se soucie, qui n'ont pas assez d'argent pour imposer le respect aux superbes, vont reprendre la dignité que leur donne l'Evangile et apparaître comme les véritables « heureux » auxquels a été promis le royaume des cieux. Les malades, trop souvent laissés comme de simples épaves par les bien portants, vont reprendre leur droit de se dire les plus favorisés de tous et auront voix privilégiée auprès de Dieu qui apprécie leurs souffrances et en tient compte dans la réalisation de ses desseins. Toutes les béatitudes de l'Evangile vont donner à ces déshérités le pas sur ceux qui étaient considérés comme les heureux de ce monde et qui n'ont pas compris qu'en délaissant Lazare, ils s'exposaient aux pires catastrophes réservées aux égoïstes; ils n'auront même pas une goutte d'eau pour étancher la soif dont ils seront atteints. Ceux qui ont faim et soif de la justice, les doux, les pacifiques, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, seront paternellement accueillis par le Père qui est aux cieux.

Le rôle des pauvres, des enfants, des malades, passe en première ligne : dans le radio-message 1ancé aux malades à l'occasion de la dernière Pentecôte, nous lisons ce qui suit : « Vous me demandez, Seigneur, de croire à la valeur rédemptrice de la souffrance, acceptée en union avec le Christ-Sauveur. Vous me demandez de croire à la puissance de mon action pour le salut du monde, pour la conversion, des âmes, pour le rapprochement de tous les hommes dans la charité chrétienne... vous me demandez de croire; bien plus, vous affirmez comme une vérité certaine de notre foi la puissance du sacrifice accepté par amour. Pour l'œuvre immense de la conversion du monde, vous me demandez de soutenir la petite armée des héros de l'apostolat missionnaire ... quelques milliers en présence d'un milliard de païens... Que peuvent-ils, me dites-vous, sinon par la grâce qu'obtient le sacrifice ? Moi, qui suis immobilisé, je pourrai donc agir et entrer au service actif de l'Eglise ! (24) ».

23. Appel de Mgr Costantini pour la Journée missionnaire du 24 octobre 1831.
24. Mgr. Boucher, radio-message prononcé le 15 mai 1937 à l'Actualité catholique du Poste Parisien.

L'appel a été entendu : ces derniers temps, nous avons vu tout un réveil de l'action des malades se mobilisant au service de l'Église, des malades qui ne se croient plus inutiles et qui, comptant sur l'aide et le concours de Dieu, prient activement et assidûment pour rendre fécondes leurs souffrances. Quel plus beau spectacle que celui de ces hommes et de ces femmes, de ces enfants et de ces vieillards, offrant leurs souffrances en union avec celles de Notre-Seigneur pour le salut du monde, au lieu de passer leur temps à se morfondre en de stériles regrets !

c) La Communion des saints :

Ayant ainsi préparé, par la prière et le sacrifice, l'œuvre de Dieu, nous pouvons nous adresser en toute confiance à la Communion des saints, « merveilleuse fraternité qui renverse toutes les vues du monde... Ce n'est pas ce qui se voit qui compte..., c'est la charité qui brûle à l'intérieur des cœurs : ... cette religieuse, ce prêtre.... ces saints du monde, pères et mères de famille.... ces enfants, ces infirmes, ces malades.... ces silencieux, ces obscurs, ces pauvres.... voilà les sauveurs de leurs frères s'ils savent s'offrir et se donner pour le salut de tous ! (25) ».

Quand tout est disposé pour l'action divine, le rôle des hommes, simples instruments à la disposition de Dieu, - instruments nécessaires, car Dieu ne nous sauve pas sans nous, - intervient, mais seulement comme 1'outil dans la main de l'ouvrier.

Le rôle de la Communion des saints est de faire concourir à la réalisation du travail préparé par Dieu et demandé par la prière, par la prière humble et fervente, et par le sacrifice, les trésors amassés dans le ciel. Entre l'action qui la détermine et l'influence qui s'exerce, la disproportion est trop grande pour qu'on puisse s'y tromper. Notre rôle est de nous mettre dans la main de Dieu et de ne pas contrarier ses œuvres; nous sommes incapables de juger dans quelle mesure il veut se servir de nous. Pensons à Saint François d'Assise recevant les instructions de Dieu pour la reconstruction de son église de Saint Damien, alors qu'il s'agissait de consolider l'Église universelle, comme Saint François ne le vit que plus tard. Qu'on se rappelle aussi la longue préparation des moines, descendants des anachorètes de la Thébaïde, les moines dont nul ne pouvait à l'origine prévoir la multiplication et l'action stupéfiantes pour l'accomplissement du plan de la Providence. L'œuvre de Dieu, est infiniment belle et répond à une vue des choses que nous sommes impuissants à embrasser.

IV- Conclusion

Pie XI et Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aidant, en dépit du communisme, du matérialisme et de toutes les persécutions, il est permis d'espérer de prodigieux succès apostoliques pour l'Église catholique qui étend aujourd'hui son effort jusqu'aux confins de la terre, jusqu'aux peuples encore païens, jusqu'aux bouddhistes et aux mahométans; l'espoir nous est d'autant plus permis que cette action de l'Église sera aidée par l'apostolat des pauvres et des petits auquel elle est confiée, non seulement par l'acceptation passive de leurs souffrances et de leurs peines, mais par l'offrande active de leurs sacrifices.

A cet apostolat doit se joindre celui de tous les chrétiens. Mettons-nous, avec une confiance filiale, sous la protection de Marie, reine des missions en même temps que reine de France, à l'heure précisément où s'est ouverte l'année mariale, instituée pour la gloire de notre patrie et le salut de l'humanité.

Cannes, 16 novembre 1937,-13 février 1938.

25. Mgr Petit de Julleville, Semaine sociale de Paris.

Cécile de Kerviler

La rançon d’une âme

Scènes de la vie religieuse contemporaine

La rançon d’une âme

Table des matières

	Préface	118
I-	La villa du Mourillon	120
II-	L’après-midi du Jeudi-Saint	126
III-	Dans les Maures, Grimaud	130
IV-	Le portrait moral du Commandant de Grandcourt	140
V-	Le vieux médecin, maire du village	144
VI-	La Chartreuse de la Verne	148
VII-	Le combat du Commandant avec l’Ange	160

Préface

de Geneviève Dupré la Tour, fille de l'auteur

Fin 1925, craignant, à juste titre, d'être atteinte d'un cancer, maman était allée à Lisieux demander à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus de prier pour elle et pour ceux qu'elle allait devoir quitter.
C'était au moment de la canonisation de Ste Thérèse.
En 1926, maman allait mourir et elle a reçu le sacrement des malades ainsi que les sacrements de pénitence et d'eucharistie.
Et alors, contre toute attente, elle a reçu la grâce, avant de mourir, de pardonner. Fut-ce un miracle ou la pacification qui a suivi ce pardon ? Elle a été guérie physiquement de ce cancer inopérable.
Mais il lui restait à vivre une guérison psychologique. Et le Seigneur, comme l'aurait peut-être fait un bon psychologue, lui a suggéré d'écrire un roman. On dit qu'un bon moyen thérapeutique consiste à revivre les moments douloureux, mais de façon qu'ils se terminent bien. Par ce roman, maman a revécu tout ce qu'elle avait vécu de douloureux.
Mon père n'avait pas vu que maman aimait vivre dans un cadre agréable, avec de beaux meubles. Il avait souffert de vivre avec sa belle-mère, la seconde femme de son père, qui dépensait sans compter, au point que mon grand-père, qui avait gagné beaucoup d'argent, n'avait pas de quoi doter ses filles. Mon père, qui avait un petit héritage venu de sa mère, a tout donné pour ses sœurs. Maman était sûrement d'accord, mais quand elle voyait mon oncle Marcel Boutard vivre dans de beaux meubles, dans un bel hôtel dans le XVIème, elle souffrait de vivre dans des meubles plus modestes.
Au début de son mariage, elle restait en contemplation devant les magasins d'antiquaires. Et papa, qui était toujours pressé ne comprenait pas cela.
Nous vivions à Meudon, dans une maison plus modeste que nos voisins et amis, les Camus, les Magnin et aussi les Derkenne et les Verron. Elle n'avait pas une belle propriété à la campagne. Nous allions en vacances en Bretagne, à Penanros, mais cette propriété n'était pas à elle. C'était chez sa mère.
Mais il y avait une autre raison d'être triste. La mort de son petit Maurice à 3 ans et demi, emporté en quelques jours en 1917 par une méningite fut un choc qu'elle mit 20 ans à surmonter. La présence de ses petits-enfants Faivre ou Leprince-Ringuet nous avait pourtant comblés de joie, mais elle n'était pas encore guérie de son chagrin.
Et, au milieu de tout cela, il y avait une chose qui faisait beaucoup de peine à mes parents : après l'affaire Dreyfus qui avait secoué les milieux chrétiens au début du siècle, nous étions en 1925 dans les problèmes de l'Action Française. Le nombre de chrétiens qui étaient attirés par la doctrine de Charles Maurras était alarmant. D'ailleurs, Maurras, qui était athée, prônait le *« patriotisme intégral »*. Il était aussi antisémite. C'était un peu le précurseur d'Hitler ou de nos extrémistes de droite actuels, comme Le Pen. Le Pape Pie XI, voyant le danger, promulgua un interdit : les gens qui suivaient Maurras et lisaient le journal *« l'Action Française »* ne pouvaient pas en même temps être chrétiens. Ils étaient donc excommuniés. Or, dans la famille des demi-sœurs de mon père, ils étaient tous de l'Action Française, principalement mon oncle Marcel Boutard, beau-frère et ami de mon père. Sa femme, ma tante Louise Boutard, était bien malade ; atteinte de la maladie de Parkinson, elle s'est éteinte au bout de 20 ans de souffrance, agitée de tremblements incessants. Mon père, qui avait beaucoup d'affection pour eux, s'imaginait qu'elle serait enterrée civilement. Il allait la voir toutes les semaines.
C'est pour cela que, dans son roman, maman a imaginé une famille parfaite, où le seul problème est l'appartenance à l'Action Française[1] du père de cette famille. Il était officier de marine, maman était d'une famille de marins.

[1] En 1929, le pape Pie XI avait officiellement remis cette affaire à la médiation de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Une sœur de ce Carmel, mère Agnès, avait offert sa vie pour la conversion de Charles Maurras et elle mourut. Le chanoine Cormie, dans *« mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras »* écrit, citant Charles Maurras : *« Vous me parlez de Ste Thérèse. Je lui dois beaucoup, sans parler de tout ce que le Carmel de Lisieux a fait pour la réconciliation de l'Action Française avec Rome. Ste Thérèse a été mon bon ange. Je possède une relique qui ne me quitte pas. Elle m'a été donnée par Mère Agnès avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort.* » Une supplique des membres de l'Action Française à Pie XI lui parvint peu avant sa mort. Pie XI demanda au Carmel un redoublement de prières. C'est Pie XII qui leva l'interdit le 10 juillet 1939.

Maman, qui auparavant avait écrit de nombreux poèmes n'avait plus éprouvé le besoin, à l'époque de son roman, d'en écrire d'autres car celui-ci lui suffisait. Elle avait terminé son poème de 1927 racontant sa guérison par une supplique à Ste Thérèse lui disant que son travail n'était pas terminé :
« *Nos frères égarés ont un chef si puissant* (il s'agit de Maurras*) »*
Et avec son intuition profonde, elle parle même *« du vieux levain païen qu'il incarne en son sang »*
Cette famille parfaite que maman décrit habite dans un bel appartement à Toulon, dans un cadre luxueux et la grand-mère a une belle propriété sur la Côte d'Azur avec un grand parc et de nombreux domestiques.
Il faut dire que maman avait des raisons d'être déprimée. La guerre avait été une époque très dure. Elle avait cinq enfants et en 1916, je suis arrivée par là-dessus. En 1917, le médecin lui avait conseillé d'aller se reposer 15 jours et c'est alors que le petit Maurice est tombé malade. On a rappelé maman, mais le petit était déjà dans le coma. Cette guerre qui n'en finissait plus fut remplacée par un après-guerre qui était un changement de civilisation. Ma grand-mère, venue voir mes parents en 1914 était restée chez eux. Elle était plutôt autoritaire et très déprimée depuis la mort de son mari en 1907. C'était le contraire de maman avec laquelle elle s'entendait bien d'ailleurs, mais supporter une personne âgée et déprimée, c'était lourd ! Maman était tellement effondrée au moment de la mort du petit garçon que c'est ma sœur Suzanne qui a acheté la petite chemise de nuit pour l'enterrer.
Nous sommes arrivés à Meudon en 1923. Maman y a été souvent malade : un cancer du sein qui fut opéré, mais suivi d'un phlegmon.
Elle aimait beaucoup son cher beau-père, mais elle n'était jamais allée en vacances avec ses belles-sœurs, car on allait toujours à Penanros.
Après avoir été guérie physiquement, elle a écrit ce roman où l'on voit le petit Pierre offrir sa vie pour la conversion de son père. Pourquoi maman l'a-t-elle appelé Pierre ? C'est sans doute à cause d'un jeune frère de mon père, mort à huit ans, qui était très intelligent et très affectueux pour son frère aîné. Dans le roman, tout se termine bien finalement, malgré la mort de l'enfant.
Maman a mis dix ans à écrire ce roman, qui était finalement thérapeutique, car elle a été tout à fait guérie de sa dépression.
Elle a encore vécu trois ans qui lui ont permis d'avoir la joie de voir le fils de son fils, Patrick, qui lui a rappelé son petit Maurice. Elle a eu le temps de connaître et d'aimer sa belle-fille Stasia qu'elle a beaucoup vue au cours de longues vacances qu'avec son mari Joseph elle a passées en France. Nous avons de cette époque des poèmes émouvants sur Patrick.
Maman a supporté douloureusement la mort de son cher mari. Ses poèmes l'ont aidée et il en est qui sont pleins de sérénité.
Elle a eu ensuite la grande joie de mes fiançailles. Laurent était né en 1914 comme le petit Maurice. Sur la photo de mes fiançailles, le jour de la Pentecôte 1938, on sent que maman est tout à fait bien. Elle était entourée ce jour là de ses frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs. On y voit oncle Marcel Boutard, que maman a accueilli avec joie lui aussi.[2]
Elle a pu assister à mon mariage, le 24 septembre 1938. Mais pendant le week-end du 11 novembre suivant, nous avons constaté qu'elle baissait. Une nouvelle atteinte de ce cancer était généralisée maintenant. Elle est morte le 3 mars 1939, à 62 ans, dans une grande sérénité, entourée par sa fille Hélène. Nous étions auprès d'elle ce jour là.
Elle disait : *« Mon Dieu, je veux ce que vous voulez »*. Le curé de Meudon, est venu voir maman et il était ému et touché de la voir si disponible. Nous avons mis sur sa tombe : *« Fiat voluntas tua »*

[2] Il y a une belle photo du groupe où il manque seulement le photographe, Jean Leprince-Ringuet.

Chapitre Premier

La villa du Mourillon

Un rire fusa dans la véranda ensoleillée, dont on avait fermé les fenêtres à cause du vent d'Est qui, ce jour-là, soufflait avec violence ; un rire fou de jeunesse exubérante et heureuse. Trois jeunes filles étaient réunies dans la claire lumière méridionale et parlaient ensemble de leurs projets d'avenir !

- Moi, disait Gillette, je me marierai de bonne heure pour avoir beaucoup d'enfants !
- Pour moi, répondait France, je prendrai un époux afin d'avoir un mari que j'aimerai bien !
- Et moi, dit Elisabeth, en posant avec lenteur chacun de ses mots, je suis si peu sûre de mon avenir que je ne sais pas si je me marierai, ou si je serai obligé de dévouer ma vie à quelque chose de plus grand et de meilleur !

Le rire avait cueilli la confidence de Gillette, une émotion discrète entoura celle de France… un frisson souleva le cœur de ses amies quand elles entendirent l'aveu d'Elisabeth !

Elles étaient trois jeunes filles à peu près du même âge, 17 à 18 ans à peine, préparant leur baccalauréat de philosophie dans le même cours de Toulon, toutes les trois fraîches et jolies, toutes les trois finement racées, appartenant à ces familles d'officiers de marine qui représentaient si bien la distinction militaire et la noblesse maritime de notre pays.

La causerie se déroulait au Mourillon, dans une dépendance de la ville qu'occupaient les parents d'Elisabeth de Grandcourt, avenue de la Mitre. Le père d'Elisabeth était capitaine de vaisseau et commandait le cuirassé Alsace-Lorraine, de l'escadre de Méditerranée, celui de France de Beauchamp était attaché à l'Etat-major de l'Amirauté, enfin Gillette, étant encore tout enfant, avait perdu le sien, le capitaine d'artillerie coloniale Corbin, tué au Maroc, quelques années après la Grande Guerre !

- Se dévouer, se dévouer, Elisabeth, répéta France avec volubilité, alors, ma chère amie, il faudra vous faire religieuse de Saint Vincent de Paul ou sœur blanche pour aller évangéliser les négrillons d'Afrique !

Elisabeth, avec un grand sérieux, répondit à la jeune étourdie :

- Croyez-vous, France, que réellement on ne puisse sans quitter son pays, s'y rendre utile et même s'il le fallait, consacrer tout son dévouement à sa famille ?

Elle était si simple en prononçant ces paroles, et si belle en même temps, ses yeux brillaient d'un tel éclat que ses amies une fois de plus en eurent le cœur serré ; ce n'était pas en effet la première occasion qu'Elisabeth choisissait pour prononcer de pareils aphorismes. Les amies, du reste, qui connaissaient les difficultés qu'elle avait trouvées ces dernières années à son foyer, n'osaient scruter la peine si douloureuse de son âme, et se contentaient de lui prouver leur affection en l'entourant de soins plus assidus que jamais et de ces mille témoignages d'amitié que des fillettes comme elles, en passe de devenir prochainement jeunes filles, trouvent dans leur affection pour soulager le cœur attristé d'une de leurs compagnes !

Pourtant, quel spectateur du dehors, à première vue, n'aurait envié la jeunesse d'Elisabeth ! Il y avait bien la santé précaire de Pierre, le troisième fils de la maison, qui pouvait donner de la tristesse à cette famille de six enfants, mais tous ses autres frères et sœurs étaient exubérants de force et de jeunesse ; il semblait donc que ce fut le seul point noir qui put affliger la jeune fille. Elisabeth était l'aînée de la famille, ses parents l'avaient toujours aimée et choyée de toute leur âme, son père était un officier de valeur, parvenu jeune à un grade supérieur, il était en passe de devenir prochainement amiral !… Grand et de belle prestance, il en imposait à tous, mais pour sa femme et ses enfants, il était le plus souvent généreux et bon ! La famille était dans une belle aisance, la grande villa du Mourillon meublée avec goût, les vieux meubles et les portraits de famille voisinant avec des bronzes et des soieries rapportées de Chine et du Japon, sans que la bonne harmonie s'en trouvât autrement affectée, tant Madame de Grandcourt avait su mettre chaque chose à sa place et lui trouver toute sa valeur artistique ! Oui, c'était une belle et jolie famille que cette famille de Grandcourt, fière de voir son chef servir utilement son pays et suivre la plus belle et la plus noble des carrières !

Et pourtant, un ver rongeur détruisait le bonheur de ce groupe familial qui, sans cela aurait été complet, malaise intime et déconcertant qui, depuis quelques années, tendait à détruire la bonne harmonie entre le Commandant et sa femme et à affaiblir l'autorité du père de famille sur ses enfants.

Après Elisabeth venaient deux fils de 13 à 14 ans, Georges et Maurice, deux adolescents solides et vigoureux, dont tous les plans d'avenir étaient d'être plus tard de vrais marins comme leur père, aucune autre carrière ne leur semblant plus désirable.

Lorsque le Commandant les emmenait à son bord, ils exultaient de joie et dès qu'ils avaient le pied sur l'une des baleinières ou sur le canot-major de l'Alsace-Lorraine, ils se sentaient grandis de plusieurs coudées et n'auraient cédé leur place à personne !
La famille se continuait ensuite par une fillette, Marie-Thérèse, qui avait 10 ans, et se terminait enfin par deux enfants, l'un de 7 ans, le petit Pierre et une petite Colette de 5 ans, les benjamins de la sœur aînée qui secondait Madame de Grandcourt autant que ses études le lui permettaient, dans les multiples occupations de sa tâche maternelle. Malheureusement, Pierre, à la suite d'une crise de paralysie infantile, était resté cruellement infirme ; il avait une de ses jambes atrophiée et son état de santé nécessitait de très grands soins. La petite Colette, au contraire, se développait à merveille. Madame de Grandcourt était une bonne et douce femme dont les nombreuses maternités (après Colette, elle avait encore eu un petit garçon mort en naissant) n'avaient pas changé le caractère, si elles avaient quelque peu alourdi sa silhouette. Elle n'avait jamais vécu que pour cette existence familiale qui faisait son bonheur et qu'elle avait toujours désirée par dessus tout !
Pourtant, certains jours, un pli se dessinait sur son visage encore jeune, et un soupir douloureux s'élevait dans son cœur.
Elle ne prenait pas Elisabeth comme confidente, car elle savait que sa fille aînée, déjà très sérieuse et réfléchie pour son âge, avait deviné l'amertume de ses pensées et n'aurait su comment les consoler, parce qu'elle-même souffrait d'une peine semblable et ne pouvait rien pour la diminuer.
Rien, sinon qu'Elisabeth, au courant des jours se faisait de plus en plus tendre pour sa mère, dans tous les petits détails de sa vie quotidienne, comprenant à demi-mot tout ce qu'elle lui disait, et mettant son point d'honneur à lui rendre avec joie tous les menus services que Madame de Grandcourt pouvait avoir à lui demander !
La mère et la fille étaient très pieuses et cette piété angélique était le secret de leur intimité et de leur entente parfaite.
Elles étaient de ces âmes qui ont entendu la voix du Christ, peut-être même avant de s'être rendu compte de la profondeur de cet appel, et qui y ont répondu avec tout leur cœur et toute leur bonne volonté ; elles n'auraient pu s'écarter du chemin qu'Il leur avait montré, car leur esprit était droit et leur jugement bien formé !
Etait-ce un matin, était-ce un soir que le Seigneur avait ainsi envahi leur âme et leur avait parlé, elles n'auraient su le dire…Etait-ce peu à peu, à coups légers, ou bien était-ce une illumination soudaine qui les avait éblouies ? Peu importe, elles étaient nées dans la Foi, et ne pouvaient plus vivre sans cette vie surnaturelle que le Maître leur avait dévoilée et qu'Il n'avait cessé de nourrir en elles par ses sacrements et ses bienfaits, seuls capables de leur faire supporter les épreuves de leur vie présente et dont nous allons maintenant parler.

Le même pli qui marquait si douloureusement le visage de la mère de famille se retrouvait aussi bien souvent sur la très belle figure du Commandant de Grandcourt, et lui donnait certains jours une expression tragique.
Alors, dans l'entourage du Commandant, l'on n'osait rien dire, mais l'on souffrait, et bien souvent, Elisabeth était revenue de la messe du matin le visage rempli de larmes ! Malgré tout, sa jeunesse ensuite reprenait le dessus, et dès qu'elle apercevait son père, un *« bonjour, Papa »* bien tendre et bien joyeux lui venait aux lèvres, et jusqu'à un certain point dissipait le malaise de son père et le sien.
Son père, elle l'adorait. Du reste, elle lui ressemblait physiquement, mais avec une physionomie plus mobile, elle paraissait être une émanation de ses pensées : beau et fin visage ambré, aux yeux noirs pénétrants, tantôt graves et doux, tantôt brillants et pleins de feu ; figure expressive aux traits délicats magnifiquement couronnée de cheveux sombres qui faisaient d'Elisabeth la plus jolie fille de Provence que l'on eût rencontrée sur le Littoral ! Ses mouvements étaient gracieux, sa démarche souple, elle donnait une impression d'élégance en attirant partout où elle passait, un mouvement d'attention et de sympathie.
On pouvait lui appliquer ces paroles de Victor Hugo : *« Jeune fille, la grâce emplit des dix-sept ans ».*
Que de fois, au début de cette année 1935, Madame de Grandcourt, qui était très littéraire, se laissant attendrir en voyant la beauté de sa fille se confirmer et s'épanouir, n'en avait-elle pas fait l'observation à son mari en murmurant le vers délicieux du poète !
Mais Elisabeth, tout en adorant son père, se rendait compte, avec son esprit net et lucide qu'elle ne pourrait le suivre dans le dédale de toutes ses idées politiques !

En effet, le Commandant de Grandcourt, qui avait été toute sa vie catholique pratiquant et agissant, depuis huit ans passés était devenu un fanatique impénitent d'Action Française et semblait littéralement envoûté par les doctrines maurassiennes. Comme tel, il n'était plus reçu à la communion à la table sainte de sa paroisse ! De cet état de choses, Elisabeth souffrait cruellement !
Oui, c'était cela, cette ombre qui si souvent passait sur son front, cette croix douloureuse que sa mère et elle devaient porter, ne voyant pas, hélas, d'indices qui fissent espérer une conversion prochaine.
Le Commandant de Grandcourt, si bon et généreux ordinairement pour tout le reste, recevait et lisait chaque jour, à l'exclusion de toute autre, sauf pour les nouvelles maritimes, la feuille du journaliste orgueilleux et pervers, et se mouvait, en dehors du service, dans un cercle étroit d'amitiés désagréables qui brisaient le cœur de sa femme et de sa fille et dont on ne pouvait le détacher.
Que de prières ces deux pauvres femmes n'avaient-elles pas dites, que de sacrifices n'avaient-elles pas faits pour obtenir la soumission du Commandant aux décisions de l'Eglise !… Jusqu'ici, cela semblait peine perdue et elles ne semblaient aucunement se rapprocher du résultat désiré ! De plus, avec effroi, elles voyaient Georges et Maurice grandir et se demandaient anxieusement si ces deux adolescents à l'esprit curieux, ne suivraient le même chemin que leur père et si elles arriveraient à garder sur eux une influence que le Commandant lui aussi chercherait à exercer !
Ce qu'il y avait de plus pénible pour leur cœur de chrétiennes, c'était l'approche des grandes fêtes, où l'on voyait ce malheureux s'en aller seul, farouche, recevoir la communion à Toulon, dans quelque chapelle de couvent où il était parfaitement inconnu, puisque le curé du Mourillon ne pouvait plus le laisser s'approcher des autels de son église. Rien n'égalait alors la douleur de Madame de Grandcourt et celle d'Elisabeth, quand elles voyaient leur mari et leur père revenir de ces tristes pèlerinages avec la figure quelque peu contractée, bien qu'il n'osât s'avouer à lui-même son erreur, et qu'il affectât ces jours-là, par bravade, une sérénité qu'il ne possédait plus au fond de son cœur !
Le Commandant de Grandcourt avait été rayé également de toutes les œuvres pieuses de sa paroisse, quelques mois après la condamnation de l'Action Française, quand le curé du Mourillon, qui le connaissait personnellement, avait vu, la mort dans l'âme, qu'il n'y avait plus aucune soumission à espérer de sa part !
Catholique par tradition et par habitude, le Commandant avait longtemps mêlé à ses sentiments religieux une certaine routine ; l'infortuné ne s'était jamais rendu compte de ce que pouvait être dans son essence la religion chrétienne. Aussi, à la première épreuve s'était-il cabré ! De même que son maître Maurras, il n'était plus qu'un orgueilleux de grande classe !
Il se trouvait ancré dans une position terrible, dont sa famille souffrait chaque jour davantage et dont seul un acte d'humilité aurait pu soudainement le faire sortir !

Ce jour là, donc, où Elisabeth avait réuni ses amies, et où elle leur avait fait un demi aveu de sa tristesse était le Mercredi-Saint de l'an de grâce 1935.
La jeune fille savait que son père, comme tous les ans, irait communier au loin pour faire ses Pâques le lendemain, et son cœur en était douloureusement ulcéré. Gillette et France parties, elle se mit à repasser toutes ces choses dans son cœur !…
Elle se rappela les derniers événements survenus l'an passé dans la famille paternelle : son oncle Pierre de Grandcourt, mourant d'un accident d'auto aux Martigues, et enterré civilement parce qu'il était président du groupe d'Action Française de la région. L'une de ses cousines, à la suite de cette catastrophe entrait au couvent chez les Auxiliatrices du Purgatoire pour expier le scandale et réparer la faute ! Sa tante, Madame Pierre de Grandcourt, bouleversée par des sentiments contraire, menait désormais sans pouvoir s'en consoler, une vie de tristesse et de deuil. Elle se dit que peut-être elle pourrait aussi, *« comme sa cousine »*, sacrifier son avenir pour sauver l'âme de son père ! Elle y avait maintes fois songé, mais il fallait à présent préciser ses aspirations, fixer ses pensées, se sacrifier elle-même !

- Peut-être, se disait-elle, puisque je n'ai aucune action sur mon père et qu'il ne saurait écouter une petite fille comme moi, que ma mère n'a aucune influence sur lui du point de vue de ses idées politiques et philosophiques, faudrait-il que je m'en aille et que je quitte la maison paternelle, que mon père soit ému de ce départ et que ce soit le principe de sa conversion… Or, je n'ai pas encore dix-huit ans, et ni mon père ni ma mère ne me laisseront les quitter avant deux ou trois ans, peut-être à ma majorité ! Ils m'empêcheront de partir pour le cloître ou les missions lointaines. Il faut donc m'en aller au plus tôt, car mes frères grandissent et subiront avant longtemps l'influence de

notre père ! Déjà, le journal défendu exerce sur eux une certaine attraction et ils ne tarderont sans doute pas beaucoup à le parcourir ! Que le bon Dieu m'éclaire et me donne la force de remplir mon devoir !

Alors, tandis que le jour s'avançait, que toutes les lumières de la rade commençaient à apparaître, et que le soleil, au milieu d'un poudroiement d'or et de rubis, traversé par de grands nuages fantastiques, allait se coucher dans la direction des Sellettes, elle regagna le jardin, et du haut de la petite véranda qui dominait l'immensité déjà assombrie du Littoral, Elisabeth s'agenouilla et pria comme elle le faisait chaque jour à ce même endroit, trouvant que nulle place au monde ne portait davantage au recueillement et à la prière. Ce jour là, était-ce la pensée des jours de la Passion du Christ désormais tout proches, était-ce la grâce de la Semaine Sainte qui éclairait plus lumineusement son âme, mais, quand elle se releva pour accourir au logis où venait de tinter le premier son de la cloche pour le repas du soir, son parti était pris, avec toute la fougue, la générosité et l'inexpérience de la jeunesse, avec toute son intransigeance aussi. Le désir de l'abandon total s'était gravé profondément dans son âme, elle n'ignorait plus où elle devait marcher et, pour obtenir la conversion de son père, demain, jour anniversaire de l'oblation du Christ bien-aimé, elle savait ce qu'elle demanderait au bon Dieu, elle ferait le sacrifice de sa vie afin que l'âme de son père fût sauvée et afin aussi que sa chère maman pût goûter de nouveau un peu du bonheur d'autrefois !
Avec soin, elle ferma les volets de la véranda, mais elle ne s'attarda pas dans le jardin déjà jonché de branches d'eucalyptus et de mimosas ; le vent avait repris avec rage, tout de suite après le coucher du soleil, et l'atmosphère semblait annoncer une nouvelle tempête pour la nuit !
Jamais elle ne parut plus charmante qu'à ce repas du soir, qui devait être, imaginait-elle, l'un des derniers qu'elle pourrait prendre à la Mitre ; son esprit, oppressé depuis si longtemps, et qui hésitait quelquefois à se livrer à une gaieté complète, se fit naturel et enjoué ; placée à la droite de son père, elle causa avec entrain, se fit câline auprès de lui qui ne parlait guère :

- Qu'a donc Elisabeth ? pensait la mère, heureuse malgré tout pour elle-même de cette bonne détente !

Georges et Maurice étaient à leur pension de la Seyne, mais Marie-Thérèse était pleine aussi d'un entrain magnifique, et les deux plus jeunes enfants, dînant ce soir à la table de famille, il n'y eut pas de tendresses que les deux sœurs ne fissent à Pierre, qui avait sept ans et à la petite Colette qui en avait cinq à peine !
Le petit Pierre, constamment étendu, dînait quelquefois à cette même table quand il n'avait pas trop mal à la tête ; on roulait ce pauvre enfant infirme d'une pièce à l'autre dans son fauteuil de malade. Toujours patient et résigné, il n'espérait plus guérir ; c'était un second souci et bien terrible pour son entourage !
Le Commandant de Grandcourt se laissa prendre comme sa femme à l'enjouement communicatif d'Elisabeth ; le pli amer qu'il avait aux lèvres s'estompa et il ne put s'empêcher de dire à sa fille aînée :

- Faut-il que les vacances de Pâques soient proches, pour que la jeunesse soit si heureuse à l'avant-veille de quitter la Mitre !

La famille de Grandcourt allait en effet chaque année passer les vacances de Pâques dans un repli des Maures, à Grimaud, agréable localité du Var, où Madame de Vaulx, mère de Madame de Grandcourt, possédait une propriété de famille vaste et belle, qui semblait aux enfants du Commandant une sorte de paradis terrestre, sûrs qu'ils étaient d'y retrouver à cette époque de l'année, tous les oiseaux, toutes les fleurs, tous les parfums de ce coin béni de la vieille Provence !

Le lendemain, jour du Jeudi-Saint, à la messe de sept heures, Elisabeth consomma son sacrifice dans une fervente action de grâces après la communion. Elle fit abandon de sa vie mortelle, si tel était le bon plaisir de Dieu, afin d'obtenir la conversion de son père. Et la pauvre enfant eut la témérité d'ajouter :

- Que ce soit sans beaucoup tarder, Seigneur, car j'ai tant d'attaches en ce moment qu'il ne faudrait pas que je puisse ensuite me reprendre. Et l'âme de mon pauvre papa est en ce moment si éloignée de vous !

Madame de Grandcourt et Marie-Thérèse avaient communié à côté d'Elisabeth. Les jours de fêtes religieuses, où la pauvre mère ne voyait plus comme autrefois son mari s'approcher de l'Eucharistie à côté d'elle lui étaient une lourde épreuve.
Elle aussi priait de tout son cœur, sans savoir, hélas, comment faire sortir le Commandant de cette impasse où il se trouvait acculé !
Ensemble, la mère et ses deux filles rentrèrent à la Mitre ; elles y trouvèrent le petit Pierre, déjà levé, qui les attendait dans la salle à manger. On lui avait attribué tout le rez-de-chaussée de la maison, puisque, à cause de son infirmité, on ne pouvait facilement le transporter jusqu'au premier étage ; aussi circulait-il d'une pièce à l'autre dans son petit fauteuil que l'on roulait aisément, l'enfant étant d'un poids si léger ! Son infirmière, Mademoiselle Bonnot, qui depuis quelques mois le veillait jour et nuit et le soignait avec un dévouement absolu pour permettre à Madame de Grancourt de vaquer à ses autres occupations, s'éclipsa presque tout de suite après le petit déjeuner en emmenant Marie-Thérèse qui avait à travailler. Elisabeth, elle aussi, avait des rangements à effectuer ; il ne resta que Pierre, sa mère et la petite Colette dans la grande salle où la famille se réunissait si souvent même en dehors des repas. Le rez-de-chaussée de la villa se composait d'un immense salon, de la salle à manger, elle aussi fort grande et d'un bureau dont on avait fait la chambre de Pierre depuis qu'il était malade. Toutes ces pièces se communiquaient de l'une à l'autre et formaient une fort belle réception ; elles donnaient par des portes fenêtres sur un grand perron formant terrasse ; au bout du perron, du côté de la chambre de Pierre, une pente douce permettait de rouler le fauteuil de l'enfant dans le jardin.
La femme de chambre avait enlevé rapidement tous les reliefs du déjeuner du matin ; elle mit ensuite sur la table de famille un tapis rustique en grosse toile brodée par Madame de Grandcourt et enfin, comme tous les matins depuis quelques jours, elle installa devant Pierre un grand bocal rempli d'eau où quelques poissons rouges prenaient leurs ébats gracieux parmi des cailloux et de petites algues. Pour distraire son frère, Elisabeth avait apporté depuis peu de Toulon cet aquarium en miniature et tous les matins, le pauvre enfant jetait à ces petits pensionnaires quelques miettes de pain et une poudre nutritive spéciale destinée à ce que les poissons ne meurent pas de faim !
Ce jour là, Pierrot semblait faire moins attention que de coutume aux évolutions rapides des cyprins. Etait-il plus fatigué ? Etait-il déjà blasé de ce genre de distractions qui l'avait pourtant passionné les premiers jours ? Madame de Grandcourt se le demanda avec anxiété…
Un moment après, la femme de chambre revint avec le courrier du matin, des journaux, des prospectus, quelques billets, quelques lettres… Madame de Grandcourt mit le courrier de son mari de côté, le journal de l'Action Française y compris, et dit à la bonne :
- Vous porterez tout cela dans ma chambre, sur la table de Monsieur.

Le Commandant avait fait mettre sa table de travail dans un petit window qui dépendait de la chambre de sa femme et avait donné ordre que son courrier chaque jour y fut porté ! Madame de Grandcourt se plongea elle-même dans le dépouillement de sa correspondance, puis elle jeta un coup d'œil rapide sur le journal de Toulon et reprit un travail de tricot commencé, un chandail nouveau pour son benjamin tant aimé !
Celui-ci était rêveur ; avec anxiété sa mère se demandait pourquoi il parlait moins que de coutume, lui qui souvent bavardait indéfiniment avec sa mère ou avec Elisabeth. Quelque chose évidemment préoccupait ce pauvre petit. Au bout d'un instant, voyant que personne ne revenait auprès d'eux et que l'instant était propice aux confidences, il demanda à sa mère de se rapprocher de lui afin qu'elle lui fit, comme elle aimait à dire, une petite visite, ce qui lui permettait de parler moins fort et d'avoir sa mère toute à lui !
- Maman, commença-t-il, ma petite Maman,

Il prononçait presque Mouman quand il s'adressait à Madame de Grandcourt, et par une fantaisie délicieuse qui n'appartenait qu'à lui seul depuis qu'il était tout enfant, son père était aussi son Pouppa, appellation où il mettait tellement d'affection que ni son père ni sa mère n'avaient le courage de le reprendre.
- Mouman, commença-t-il gentiment, j'aurais à vous parler aujourd'hui d'une chose bien sérieuse !
- Parle, mon enfant chéri, répartit doucement la mère, nous sommes seuls, car Colette joue et ne nous écoute pas, dis-moi ce qui te fait de la peine aujourd'hui !
- Mouman, je ne voudrais pas vous faire de chagrin et pourtant, je désirerais savoir pourquoi Elisabeth et vous n'aimez pas le journal de l'Action Française et pourquoi lorsqu'il arrive tous les jours au courrier, vous ne l'ouvrez jamais et que ce journal est seulement celui de mon Pouppa ?

Un pli infiniment douloureux barra instantanément le front de Madame de Grandcourt ! Même en ce jour de quasi détente du Jeudi-Saint, dans cette matinée d'apaisement universel, il fallait que le petit Pierre lui posât cette question pénible et qu'elle y répondît sans retard.

- Mon enfant chéri, lui dit-elle, tu es trop petit pour le comprendre, et c'est du reste une question qui me fait une peine infinie à te répondre. Ton papa croit bien faire en lisant ce journal, et nous, sa politique ne nous plaît pas. Tous les jours, depuis bien des années, je demande au bon Dieu que ton père abandonne cette feuille, mais je n'ai pas encore été exaucée. Quand tu feras ta Première Communion, à la Pentecôte prochaine, mon Pierrot chéri, il faudra toi aussi prier pour nous obtenir cette grande grâce là !

Pierrot avait vu l'immense détresse, de sa mère en prononçant ses paroles.

- Ma mouman, dit-il, je ne vous en parlerai plus, puisque cela vous fait de la peine ; j'en parlerai seulement au bon Dieu, n'est ce pas ?

Il ajouta finement :

- Je vous ai entendu parler de cela avec Elisabeth, hier matin, vous étiez dans le salon et la porte de ma chambre était ouverte. Vous disiez que vous ne vouliez pas que ce journal traîne dans le salon, ni dans le vestibule à cause des visites et aussi à cause de mes frères… Ma petite Mouman, soyez sûre que le bon Dieu arrangera tout cela.
- Mais oui mon Pierrot chéri, dit la mère douloureuse, j'en ai le ferme espoir, et c'est pour cela que j'attends le jour de ta Première Communion qui ne peut que nous accorder à tous de bien grandes grâces. Mais assez causé de cela, mon mignon, veux-tu que nous t'installions au jardin ou préfères-tu rester sur le perron ? Il fait meilleur ce matin ; je roulerai ton fauteuil où tu le voudras, et je resterai près de toi à te faire une lecture ou à travailler.
- Ma petite Mouman, je voudrais plutôt revenir dans ma chambre, car j'ai mal à la tête et aussi dans le dos encore ce matin ; il a fait bien du vent ces jours-ci ; Mouman, quand donc serai-je dans un pays où il n'y aura jamais de vent et où je n'aurai plus mal nulle part, ma petite Mouman, dites-le moi, s'il vous plaît, si cela ne vous contrarie pas !
- Ce sera quand le bon Dieu voudra, petit chéri, répondit Madame de Grandcourt, je vais te ramener dans ta chambre, on entrouvrira un peu la fenêtre, je fermerai les volets et tu pourras ainsi plus facilement te reposer.

Les vents d'équinoxe avaient été très violents les jours précédents et Pierre s'en trouvait fatigué.

- Allons, soupira la pauvre mère, s'il ne va pas mieux, que pourrons nous faire de lui pour les vacances de Pâques ? Ses misères de santé augmentent et j'ai les plus grandes craintes pour son avenir.

Chapitre II

L'après-midi du Jeudi-Saint

Dans l'après-midi de ce jour, Elisabeth eut à faire quelques visites dans les églises de Toulon, afin d'aller vénérer les Saints Tombeaux, comme tous les ans. Etouffée elle-même par son douloureux secret qu'elle ne voulait à aucun prix révéler à sa mère, elle eut l'idée d'aller trouver son amie la plus intime, Gillette Corbin, afin de s'épancher dans le cœur de cette jeune fille, en laquelle elle avait la plus extrême confiance, car Gillette semblait avoir beaucoup de jugement ; elle était du reste plus âgée que son amie d'une petite année.

Ce fut donc en allant d'une église à l'autre que les deux amies, bras dessus, bras dessous, un bouquet à la main, étudièrent le terrible cas de conscience que s'était posé Elisabeth, et jamais les passants qui voyaient circuler ces deux jeunes filles coquettement parées d'un petit tailleur beige, comme deux sœurs (elles aimaient à s'habiller pareillement), jamais les passants n'auraient pu deviner que c'était une conversation de la plus extrême gravité qui occupait leur pensée, et que c'était l'existence de l'une d'elles qui se trouvait à ce moment là en jeu. Elles étaient coiffées toutes les deux d'un charmant petit chapeau de paille naturelle, sur lequel était arboré le ruban du cuirassé l'Alsace-Lorraine, le bâtiment que commandait le père d'Elisabeth.

Gillette Corbin commença par dissuader son amie du sacrifice total de sa vie qu'elle avait consenti :

- Fais-toi relever de ton vœu, lui dit-elle, et commence simplement, si tu désires obtenir quelque chose du ciel, par des prières plus longues ou des réparations plus simples !

Mais le petit front sérieux d'Elisabeth se barra une fois de plus :

- Tu sais bien, lui dit-elle, que l'an dernier, avec notre cher petit Pierrot, maman et moi nous sommes allées à Lourdes pour obtenir la guérison de mon frère et aussi la soumission de papa, et que, depuis, tous les matins je vais à la messe de 7 heures dans le même but. Hélas, Pierrot n'a pas été guéri et mon père en est toujours lui aussi au même point ! Ma chère Gillette, tu ne peux soupçonner l'obstination de mon père et celle de ses amis. Ils ont des conférences entre eux par petits groupes, tantôt ici et tantôt là, pour ne pas attirer l'attention, puisque mon père étant officier ne peut pas faire ouvertement de politique. Il revient toujours de ces réunions dans un état violent ; que sera - ce quand il demandera à ses fils de suivre le même chemin et de se passionner pour les mêmes causes ?

La pauvre Gillette était confondue, de lourdes larmes perlaient sur ses paupières ; elle finit par dire :

- Je ne sais pas si tu as ainsi le droit de disposer de ta vie ; d'ailleurs mon cousin, l'aspirant de marine Jacques de Sceauves, t'admire beaucoup, tu ne l'ignores pas et ce serait un effondrement pour lui si tu venais à disparaître.

Elisabeth, à ces mots, eut un grand geste de personne offensée :

- Je puis tout de même disposer de ma vie, la seule chose qui nous appartienne réellement, pour l'offrir en faveur de mon père.
- Non, non, non ! répliqua Gillette, c'est à Dieu qu'appartient ton existence, lui seul sait à quoi il te destine plus tard et ce qu'il attend de toi pour l'avenir. En tous cas, demande conseil à un prêtre éclairé, appuie-toi sur son expérience.

Elle ajouta presque sourdement :

- Du reste, bien assez de tristesses sont accumulées actuellement dans la maison, et c'est peut-être le petit Pierre qui est la victime que le bon Dieu s'est choisie. Je l'ai trouvé bien fatigué hier au soir !

Elisabeth tressaillit ; voyant son frère tous les jours, elle se rendait moins compte du changement qui pouvait s'opérer en lui.

- Cet enfant est pieux comme un ange, dit-elle ; depuis notre voyage à Lourdes, il semble vivre uniquement pour le surnaturel ; peut-être a-t-il compris les sollicitudes de ma mère et les miennes au sujet de l'âme de notre pauvre père. Les malades ont de ces intuitions. Il est délicieux pour notre père. Quand il l'accueille en lui disant : *« Mon Pouppa, mon Pouppa »*, Je ne puis dire avec quelle affection il articule ces quelques syllabes ! Pour la Pentecôte, il doit faire sa Première Communion privée ; cher petit, sans quitter son fauteuil de malade, il s'y prépare avec la plus grande piété !

Gillette réfléchissait toujours…

- Ma petite Elisabeth, finit-elle par dire, ce sera peut-être lui qui rachètera… Nous autres, pauvres humains, nous ne saurions contrarier les desseins de Dieu à notre égard, nous ne pouvons que prier…Pour moi, je te vois mariée à Jacques de Sceauves, vous êtes tous les deux si bien faits pour vous comprendre et, lui et toi, vous êtes si dignes d'amour. Au contraire, ton petit frère a déjà été marqué ici-bas par la souffrance. A moins d'un miracle et, tu le sais, les miracles sont rares, puisque votre Pierrot n'a pu trouver la guérison à Lourdes, c'est lui qui jusqu'à présent semble avoir été choisi par Dieu pour souffrir.

Un flot de larmes embua les yeux d'Elisabeth, elle n'avait jamais songé à cela et ce petit frère tant choyé, tant chéri, était peut-être celui qui devait payer pour tous !

Les jeunes filles arrivaient maintenant place Louis Blanc, devant l'église Saint-François de Paule ; elles avaient déjà visité l'église Saint-Louis qui est la plus importante de Toulon et la cathédrale Sainte-Marie-Majeure , la plus ancienne de toutes les églises de la ville ; elles avaient laissé aux tombeaux de leurs deux premiers pèlerinages ce qu'elles avaient apporté de fleurs venant de la Mitre et elles arrivaient les mains vides devant St François de Paule ; elles furent alors interpellées par une de ces vieilles bohémiennes comme il y en a beaucoup à Toulon qui vendait des violettes de Parme sur les marches de l'église :

- Pourquoi as-tu pleuré, jeune fille ? dit-elle à Elisabeth. Est-ce que ton amoureux est mort ou bien est-ce qu'il t'a délaissée ? Dommage, pochère, car tu aurais une jolie figure si tu n'avais pas les yeux rouges. Achète-moi des fleurs, cela te portera bonheur ! Pour rien, presque pour rien, ma petite bellotte !

Les deux jeunes filles lui achetèrent chacune une botte de violettes, afin de la faire taire, et dans l'église sombre, ayant déposé sa moisson odorante aux pieds du Christ de la Croix et de la Passion, Elisabeth pleura longuement sur son petit frère et sur son destin !

Au bout d'un grand quart d'heure, la main de Gillette se posa sur son épaule :

- Il est temps de partir, dit-elle.

La pauvre Gillette ayant parlé selon son cœur, n'était pas la moins émue des deux amies :

- J'ai bien prié pour toi et je penserai bien à toi, répéta-t-elle à son amie en sortant de l'église.

En passant devant la vieille bohémienne toujours environnée de ses fleurs et aussi d'enfants déguenillés qui bourdonnaient auprès d'elle, Elisabeth lui acheta de nouveau un bouquet de violettes pour le rapporter à son petit frère. La vieille, qui la regardait avec intérêt, la remercia et, fouillant de son œil de rapace jusqu'au fond des yeux de la jeune fille :

- Jeunesse, assura-t-elle, ton amoureux pense à toi et tu te marieras l'an prochain, aussi sûr que je te parle !

Elisabeth s'était ressaisie :

- Il me faut aller dans une librairie, quai Cronstadt, dit-elle à son amie ; il est probable que samedi nous partions mes sœurs et moi pour Grimaud sans notre Pierrot ; je veux lui rapporter quelques timbres dans une pochette et aussi des découpures coloriées, cela lui fera passer le temps en notre absence !

Les deux jeunes filles se dirigèrent alors vers le quai tout proche. Le temps s'était rasséréné et la rade, fascinante, miroitait de tout son éclat devant elles. Le flot était vivant et dansant sous leurs yeux ! Ce quai Cronstadt est à peine plus élevé que la mer, on ne la domine pas quand on le parcourt, on semble être à fleur d'eau, à peu près à la même hauteur qu'elle. Que le moindre clapotis survienne, le rebord du quai poli sans cesse par les petites vagues et lisse comme une céramique est soudain submergé. On a l'impression d'être sur un vrai radeau et l'on participe plus que nulle part à la vie du port, aux allées et venues des vedettes ou des vapeurs qui sillonnent la rade en tous sens. Les barques légères évoluaient de tous côtés, entre le quai et la passe de la rade. On apercevait plus loin à droite les torpilleurs mouillés dans la darse du grand rang, les contre-torpilleurs leur faisant face dans celle du petit rang, tous reposant sur l'eau comme de longs lévriers de différentes tailles qui attendent le moment de la libération prochaine de la course. Tout au fond de la rade, à l'horizon, quelques lointaines silhouettes grises de croiseurs et de cuirassés se détachaient à l'horizon sur les lointains du Lazard et des Sablettes !

Gillette disait à son amie au milieu de la foule qui se pressait autour d'elle :

- Je vois ce spectacle presque chaque jour, et jamais je ne me lasse de le contempler. Quai Cronstadt, je me trouve dans mon élément et j'ai l'impression d'être comme un poisson dans l'eau ! Je ne crois pas que l'on puisse trouver une promenade plus intéressante au monde !

Regarde quelle animation, rien n'y manque et contemple aussi la leçon d'énergie que nous donnent les Cariatides de Puget !

Elles passaient en effet auprès de la porte fameuse de l'Hôtel de Ville dont le balcon a été illustré par le grand sculpteur. La Force et la Fatigue sont là, se faisant vis-à-vis : bras crispés, nerfs tendus, elles supportent leur fardeau avec tout le courage concentré dont elles peuvent disposer…

- Oui, dit Elisabeth, la vie ne serait-elle donc qu'une lutte continuelle ? Et il a fallu tout le génie de Puget pour nous le faire comprendre ! Les Cariatides sont une des plus belles choses que je connaisse. Elles font partie de l'atmosphère de notre grand port maritime.

Leurs courses terminées, les jeunes filles reprirent le tramway qui devait les reconduire au Mourillon ; il fallait que Gillette rejoignît sa mère dans leur appartement du Boulevard du Littoral et qu'Elisabeth revint à la Mitre. En descendant du tramway, elles s'embrassèrent et Elisabeth dit à son amie :

- Je te remercie de m'avoir accompagnée, tu m'as donné du courage avec tes leçons d'énergie !

Brusquement, elles se séparèrent. Elisabeth ne tarda pas à se retrouver dans le jardin de ses parents et franchit d'un bond les marches de la villa. Dans le grand salon, elle fut accueillie avec tendresse par son père et sa mère et après leur avoir raconté ses différentes démarches à Toulon, elle pénétra dans la chambre du petit Pierre, contiguë au grand salon et où il était veillé depuis quelques mois, jour et nuit, par une infirmière :

- Comment vas-tu, mon Pierrot ? lui dit-elle. Je t'apporte une petite friandise et un bouquet de violettes ; puis j'ai trouvé à Toulon des découpures qui vont bien t'amuser. Admire les jolies maisons en ombres chinoises qui pourront faire un charmant abat-jour pour la lampe de chevet de notre maman !
- Grande sœur, que tu es bonne, dit Pierrot en embrassant tendrement le front de sa sœur incliné vers lui ; tu ne me laisses manquer de rien ! L'autre jour, ce sont les petits poissons rouges dans leur bocal que tu m'as rapportés de Toulon et qui m'amusent beaucoup…et aussi tu viens souvent jouer avec moi ; je voudrais que le bon Dieu te récompense, car vraiment, par moi-même, je ne le puis pas !
- Chéri, enfant chéri, nous ferons de bonnes parties de cartes ensemble, si tu le veux bien ; et nous arrangerons à nous deux ta collection de timbres ; n'as tu pas été trop fatigué aujourd'hui, mon trésor ?

L'infirmière intervint :

- J'ai roulé son fauteuil sur le perron une partie de l'après-midi, Mademoiselle, dit-elle, et nous avons profité de quelques éclaircies, mais depuis ce matin, il se plaint beaucoup de la tête, le pauvre petit !
- Le temps est menaçant de nouveau, répliqua Elisabeth, peut-être aurons-nous un orage dans la soirée, car le ciel et la mer s'assombrissent. Courage, mon Pierrot, demain tu seras plus à ton aise ! Quand Mademoiselle Bonnot t'aura donné ton cachet pour dormir, tu souffriras moins, n'est ce pas ?

Dans la nuit, il y eu en effet un orage épouvantable sur tout le Littoral ; à la Mitre, on ne dormit guère. Tous les vents d'équinoxe qui soufflaient depuis plusieurs jours semblaient conjurés pour faire trembler la maison ; de plus, le tonnerre et les éclairs se succédaient sans arrêt autour de la villa ! Elisabeth descendit plusieurs fois en peignoir de nuit jusqu'à la chambre de son petit frère. Il dormait d'un sommeil agité …Depuis quelques semaines, il avait souvent de la fièvre et sa paralysie semblait augmenter !

Le lendemain, jour du Vendredi-Saint, se passa comme chaque année à pareille époque : le Commandant de Grandcourt s'arrangeait toujours, sauf en cas d'absence forcée, pour assister au Chemin de Croix de l'après-midi, avec sa famille. Il ne craignait pas de s'afficher à l'église Saint-Louis de Toulon pour, l'office terminé, aller baiser dévotement la Croix du Christ à l'offrande.

Tous ceux qui auraient vu ce superbe officier faire cet acte de dévotion, avec une mâle tranquillité, n'auraient pu supposer qu'il bravait, en ce moment là, le Seigneur au dedans de lui-même, et qu'il était plus tôt à plaindre qu'à louanger. Hélas, dans presque chaque église de France, à la même heure, d'autres chrétiens égarés se rapprochaient aussi du Christ par un baiser de trahison, dont ils ne voulaient pas s'avouer à eux-mêmes le scandale !

La famille de Grandcourt revint ensuite au Mourillon ; l'on fit les derniers préparatifs du départ, car les deux petites filles devaient partir dès le lendemain sous la conduite d'Elisabeth pour aller passer les

vacances de Pâques chez leur grand-mère maternelle. Madame de Grandcourt, voyant le petit Pierre plus souffrant que de coutume (l'orage de la veille l'avait laissé brisé), se décida à rester auprès de lui avec l'infirmière. Son mari devait, comme tous les ans, conduire, après la messe de Pâques du Collège de la Seyne, ses deux aînés auprès de leur grand-mère.

Elisabeth se mit donc en mesure, avec une hâte juvénile, de seconder sa mère pour les bagages de ses frères et sœurs. Madame de Grandcourt qui, depuis plusieurs années, avait le cœur bien serré pendant la Semaine Sainte et qui était encore plus soucieuse cette année, par suite de l'état de santé du petit Pierre, trouva cependant un contentement secret d'être aidé ainsi par sa fille aînée. Quand les derniers préparatifs de départ furent terminés, elle embrassa la jeune fille :

- Za-za, lui dit-elle (c'était le petit prénom d'amitié dont elle aimait l'appeler), comme il m'est doux désormais de pouvoir m'appuyer sur toi !

Chapitre III

Dans les Maures

Grimaud

Le samedi matin, de bonne heure, les trois sœurs, après des adieux touchants à leur parents et au pauvre petit Pierre, se préparèrent à rejoindre auprès de Grimaud, dans le Var, le vieux château des Oliviers, propriété de leur bonne-maman de Vaulx. Elles devaient prendre le petit chemin de fer de la côte, qui longe ce Littoral, l'un des plus merveilleux de la France.
Elles retrouvèrent à la gare, Madame Corbin et Gillette qui s'en allaient, précisément ce jour là, retrouver à Sainte-Maxime une sœur de Madame Corbin, Madame de Sceauves, laquelle passait en famille les vacances de Pâques dans la jolie petite cité méditerranéenne.
Le train s'ébranla, Elisabeth et son amie se mirent en face l'une de l'autre ; Gillette avait pris la petite Colette sur ses genoux et, tout près de la portière, tandis que Madame Corbin s'était mise très sagement à son tricot et que Marie-Thérèse travaillait aussi pour sa poupée, les jeunes filles regardèrent passer le merveilleux paysage qui se déroulait devant elles. Elisabeth, qui était profondément artiste, jouissait plus qu'une autre de cette nature incomparable, elle y trouvait une sorte d'apaisement à sa douleur. Gillette s'efforçait gaiement de distraire son amie de ses perplexités, recherchant partout le site rêvé où, disait-elle, elle aurait voulu plus tard établir son hypothétique mari et ses nombreux enfants !
Depuis Toulon, du reste, jusqu'à Saint-Raphaël, on n'a que l'embarras du choix, car les plages, les calanques, les roches couvertes de pins se succèdent sans interruption les une aux autres, mais spécialement à partir du Lavandou, le paysage revêt une majesté plus grandiose, la côte s'élève, les promontoires splendides font place à d'autres promontoires : le Cap Bleu, le Cap Nègre, le Cap de Cavalaire, dessinant des paysages de rêve et suscitant à leur passage les exclamations enthousiastes des jeunes filles. Le profil altier du Cap Nègre rallia en particulier tous les suffrages. Entre ces différentes pointes avancées sur le Littoral, Lavalière, le Canadet, le Rayol, Cavalaire s'épanouissaient au milieu de leur parterre de fleurs. Pour compléter la féerie du tableau, ce qu'Elisabeth admirait encore le plus, c'était le ciel et la mer, enfin apaisés et dont les profondeurs, lavées par les récents orages, prenaient les couleurs d'un azur éclatant ! Et là-bas, tout au loin, vers l'horizon, les Iles d'or se berçaient au sein de la Méditerranée, toujours jeune et toujours nouvelle !
En passant au Rayol, Gillette s'était exclamée :

- C'est ici que je voudrais vivre et que j'aimerais avoir une bastide ou un bastidou !
- Oui, avait répondu Elisabeth, on dirait aujourd'hui que la mer a du plaisir et se fait plus aimable pour nous accueillir.

Elle ajouta affectueusement :

- Petite amie, tu es comme Mignon ; nous sommes du reste dans le pays où fleurit l'oranger et, pour abriter le bonheur que le ciel t'enverra sûrement, tu ne saurais mieux choisir, ce coin du Rayol étant véritablement délicieux !
- Après l'orage, la mer est toujours riante, avait remarqué Madame Corbin, qui prêtait de loin en loin l'oreille aux propos des deux jeunes filles, tout est rasséréné et la nature reprend goût à la vie, elle recommence son œuvre !

Madame Corbin avait beaucoup souffert, puisque son mari avait été tué au Maroc, la laissant veuve il y avait de cela quinze années, avec une petite fille de trois ans, mais toute son existence revivait maintenant en Gillette, cette jeune fille aimable et sensée, en qui elle espérait voir refleurir son bonheur :

- Si vous voulez admirer la mer dans toute sa beauté souriante, Elisabeth, ajoutait déjà Madame Corbin, c'est à Saint-Tropez qu'il faut aller la contempler ! Que de fois durant mes années de jeunesse, quand mes parents avaient une villa à Sainte-Maxime, au quartier de Guerrevielle, non loin de l'habitation de Madame de Vaulx. C'est de ce moment là, du reste, que date l'intimité entre nos familles. Ne prenions-nous pas, votre maman, ma sœur et moi, une embarcation pour nous rendre à Saint-Tropez afin de jouir de la vue réellement admirable que l'on a du port ? C'est principalement de la longue jetée qui abrite les bateaux que le coup d'œil est le plus remarquable ! Vous savez que le port étant orienté au nord, on a devant soi, toute la magie des éclairages du soleil sur le golfe, suivant les heures de la journée, sans être gêné par l'éclat du jour. Chacune des

teintes de l'arc-en-ciel se joue entre le ciel et la mer ; vers le soir, Sainte-Maxime est noyée dans ses brumes violettes, les montagnes sont mauves, la mer se colore de mille nuances délicieuses, et tandis que le soleil disparaît derrière la muraille des Maures, les barques de pêche ou de plaisance rentrent avec toutes leurs voilures déployées ! On ne peut rêver dans le genre calme un paysage plus enchanteur ni plus reposant !

- Vous dépeignez ce golfe comme un grand peintre, Madame, dit Elisabeth. Moi aussi, les années passées, je l'ai bien souvent admiré, indépendamment des jours de mistral ou de vent d'Est qui sont si violents à Saint-Tropez ; j'ai connu cette promenade exquise du Môle, et puis aussi le Cannebiers, cette baie que l'on trouve après avoir dépassé le cimetière de Saint-Tropez ; ce sont des lieux uniques au monde ; je regardais travailler les artistes qui sont nombreux sur le Littoral et j'ai voulu faire des aquarelles comme eux, mais comment rendre sur un bout de papier ce frémissement de la mer, le charme de ces couleurs et la fluidité de ces teintes, cela est intraduisible pour nos palettes misérables, et, l'année dernière, j'avais presque le désespoir d'y renoncer à tout jamais.
- Mais non, mais non, petite artiste, lui répondit Madame Corbin, cette année nous aurons peut-être l'occasion de travailler ensemble ; aimer ce qui est beau est déjà un grand charme de l'existence, essayer de l'exprimer est un effort qu'il faut toujours continuer, quand on est doué comme vous l'êtes et que l'on a le sentiment de la beauté.

On approchait de la minuscule gare de la Foux ; là, les trois sœurs prirent congé de Madame Corbin et de sa fille. Elles devaient du reste se retrouver le surlendemain à la Chartreuse de la Verne, si l'état de santé du petit Pierre ne s'était pas aggravé ! L'automobile de la Bonne Maman de Vaulx attendait à la gare les voyageuses. Ambroise, le chauffeur, empila toutes les valises derrière la voiture, et, à travers les pins parasols, orgueil de ce pays splendide, on arriva en moins d'un quart d'heure en vue du castel des Oliviers !

Ce château, apanage de la famille de la Bonne Maman, était bâti à une centaine de mètres d'altitude sur l'un des derniers contreforts des Maures. Tous les Rieux se l'étaient passé jalousement de génération en génération et Madame de Vaulx avait là tous ses souvenirs et un peu plus loin ses tombes au vieux cimetière de Grimaud.

L'édifice était une ancienne maison provençale du début du XVIIIème siècle, inspirée du goût italien, avec ses murs épais, sa double terrasse et ses deux escaliers en marbre blanc du pays. Les balustrades ainsi que celles des terrasses étaient de ce même marbre rehaussé de briques roses.

Le premier escalier descendait de la première terrasse à l'allée, par laquelle on accédait au château ; un parterre admirable décorait cette allée.

Le second escalier, plus important, permettait de rejoindre en contrebas ce que l'on appelait le grand jardin ; il était double et se déroulait harmonieusement en demi-cercle de chaque côté d'une fontaine également en marbre dont la vasque s'ornait d'une tête de lion.

Le château était couronné d'une toiture en tuiles safranées, dorées par le soleil et la patine de deux siècles. Deux tours carrées flanquaient de chaque côté la façade, donnant un air imposant à cette habitation que l'on appelait dans la région le château des Oliviers, à cause d'une oliveraie d'arbres centenaires qui s'étaient développés peu à peu dans un endroit très abrité, à la limite extrême du grand jardin ! En arrière, au Nord, la colline était plantée de sapins et de chênes-lièges qui offraient un refuge impénétrable pour se préserver du mistral qui si souvent vient ravager ce pays !

De tous les étages du château qui dominait magnifiquement une petite vallée, on avait une vue très étendue ! Des différentes terrasses on ne se lassait pas d'admirer, par delà les masses touffues des pins parasols et des chênes-verts du parc, le golfe de Saint-Tropez, joyau étincelant de ce Littoral !

Plus proche des Oliviers, mais pourtant à un kilomètre de distance, à gauche en arrivant, se profilaient les ruines de l'antique forteresse des Grimaldi qui surmontaient le vieux village de Grimaud, son église et ses maisons et lui avaient donné son nom. Soit que le village s'éveillât le matin aux rayons doré du soleil levant, soit que vers le soir il se détachât en silhouette sombre sur les lueurs de braise du couchant, les ruines moyenâgeuses qui le surplombaient étaient toujours saisissantes d'aspect et donnaient à ce paysage du Var un caractère grandiose et pittoresque !

Bonne Maman de Vaulx attendait les voyageuses et était descendue à leur rencontre dans la grande allée, heureuse de leur souhaiter la bienvenue. Elle les embrassa avec effusion et leur fit monter le vaste escalier de marbre aux larges dalles qui conduisait aisément, comme la plupart de ces escaliers provençaux, à la première terrasse de l'hospitalière demeure, puis elle voulut les faire asseoir dans un

charmant recoin propice à la causerie où les mimosas achevaient de fleurir et où les orangers n'allaient pas tarder eux aussi à s'épanouir :

- Je suis si contente de vous revoir, mes mignonnes, leur dit-elle, voici bientôt trois mois que je ne vous avais vues. Comme Colette a grandie depuis la Noël, et voici Marie-Thérèse qui va être bientôt aussi grande que moi ! Quant à Elisabeth, ma chérie, tu es maintenant une vraie jeune fille ! Mais quel regret de ne pas voir aujourd'hui le petit Pierre et votre chère Maman !
- Pierre n'était pas bien ces jours ci, expliqua Elisabeth, comme on vous l'a téléphoné ce matin, il valait mieux qu'il ne fasse pas ce voyage ; peut-être, ajouta-t-elle, si dans quelques jours ses migraines le quittent et si la fièvre lâche prise, Maman pourra-t-elle l'amener ! Pauvre mère qui a voulu quand même que nous venions vers vous pour que vous ne passiez pas seule les fêtes de Pâques !
- Votre mère a une bien lourde tâche, mes enfants. Avec ce petit et les soucis qu'elle peut avoir par ailleurs, soupira la grand-mère, elle est bien bonne de vous avoir envoyées vers moi ; regardez, tout était prêt pour la recevoir, les fleurs qu'elle préfère ornent les plates-bandes et les parterres n'ont jamais été plus réussis… Ne pas la voir aujourd'hui est une grosse déception pour moi !
  Allons, mes enfants, montez dans vos chambres, Ambroise a déjà dû y porter les bagages. La cloche du déjeuner va sonner, mais auparavant il faut que ma petite Colette vienne un peu se faire câliner sur mes genoux.

Rien n'égalait la tendresse de cette grand-mère modèle pour ses petits-enfants ; quand ils lui arrivaient au moment des vacances, on peut dire que ses sentiments longtemps comprimés, puisque par force elle habitait loin d'eux, se dilataient à leur extrême puissance, elle leur ouvrait littéralement sa maison, ses bras et son cœur !

Colette ne se le fit pas dire deux fois et se pelotonna sur les genoux de son aïeule, sa place favorite de benjamine.

Les aînées étaient montées au premier étage par l'imposant escalier en pierres qui se trouvait à gauche du vestibule immédiatement derrière le grand salon ; elles enfilèrent un large couloir qui desservait tout le premier étage du château et se dirigèrent dans l'appartement de la tour de droite qui de tout temps avait été leur chambre.

Un spectacle inattendu leur apparut : cette pièce avait été repeinte de frais, les murs étaient tendus de cretonne blanche à paysages vieux bleu, représentant des scènes bucoliques de l'époque de transition Louis XVI, de charmants lits laqués gris et bleu de la même époque étaient recouverts de cretonne semblable, un bureau *«bonheur du jour »* de même style voisinait avec une délicieuse commode en merisier et marqueterie.

Enfin, sur la cheminée, la Bonne Maman avait posé une Vierge au Sourire en albâtre, sur le modèle de celles que l'on vénère à Lisieux ; des bouquets fleurissaient sur cette cheminée, alternant avec une paire de superbes flambeaux en argent.

L'ensemble était d'une fraîcheur exquise ! Dans le cabinet de toilette qui en arrière faisait suite à la chambre de la façade, tout avait été repeint aussi et il y avait un autre lit du même style pour la petite Colette !

- Comme Bonne-Maman nous gâte, murmura Elisabeth, elle ne sait vraiment qu'imaginer pour nous faire plaisir, tout cet ameublement est d'un goût parfait, une reconstitution merveilleuse de l'époque !

Marie-Thérèse sautait de joie à la pensée d'avoir une aussi jolie chambre !

Vite, elles redescendaient toutes les deux pour se hâter de remercier leur aïeule ! La Bonne Maman se contenta de dire :

- Dans un vieux château comme les Oliviers, si l'on ne réparait pas de temps en temps telle pièce ou telle autre, tout tomberait en ruines. L'an prochain, dans la tour de gauche, je rajeunirai aussi la chambre des garçons, ils auront seulement de la cretonne à fleurs rouges et un mobilier plus simple ; il est bien naturel que cette vieille demeure, où j'ai tant vécu, se fasse aussi accueillante que possible pour vous, mes enfants !

L'on passa dans la salle à manger dont les deux fenêtres sur la façade à droite donnaient sur la terrasse si chère à la Bonne Maman. Elisabeth était assise en face de sa grand-mère, celle-ci observait sa petite fille avec soin, attentive à démêler ce qui pouvait se passer dans cette jeune âme. Sa fille ayant attiré dans une de ses dernières lettres son attention sur le sérieux précoce d'Elisabeth, elle voulait l'étudier, obtenir peut-être sa confiance, lire sur ce beau visage ambré le reflet de ses préoccupations du moment, de ses projets d'avenir. Peine perdue, Elisabeth semblait un petit sphinx ; elle avait une

sérénité absolue, s'occupait de faire manger la petite Colette placée à côté d'elle et paraissait uniquement intéressée de petits détails matériels, échos de leur vie à la Mitre, qu'elle narrait avec esprit à sa grand-mère. Marie-Thérèse était rieuse, la perspective d'excursions charmantes en automobile dans ce joli coin de Grimaud la rendait encore plus gaie. La petite Colette aussi était charmante, aussi la pauvre grand-mère se laissait- elle aller à des pensées plus souriantes que celles qui avaient accompagné l'arrivée des voyageuses, sans leur mère, hélas, au château des Oliviers !
Après le déjeuner, il fut question d'aller à Saint-Tropez montrer aux enfants l'animation du port, mais Elisabeth assura que, en ce qui la concernait, elle préférait s'occuper d'organiser les chambres et de défaire les paquets, et surtout, elle déclara qu'elle ne voulait pas quitter sa grand-mère pour ce premier jour de leurs vacances…
La Bonne Maman dirigeait à Grimaud avec abnégation, courage et clairvoyance une vaste exploitation de vignobles disséminés dans cette région, depuis les Oliviers jusqu'à la mer. Cette culture nécessitait un assez nombreux personnel de métayers commandés par un régisseur en qui elle avait toute confiance. Mais il fallait quand même présider à beaucoup de détails de cette culture, se faire rendre compte chaque jour du travail de chacun, aller visiter les vignobles, en un mot être à tout et à tous. Vraie femme forte de l'Ecriture, la vieille dame s'intéressait à ces travaux et ne quittait guère Grimaud, parce que sa tâche était là ; tous les jours, quelque temps qu'il fît, sauf les journées de grand mistral, elle allait faire un tour dans ses propriétés ; elle aimait voir si l'ouvrage avait été bien fait et si les travailleurs avaient bien rempli leur journée. Une dizaine de vignerons étaient employés par elle, tous mariés sauf les tâcherons que l'on embauchait au moment des vendanges.
Le même nombre de maisons s'éparpillaient donc au milieu des cultures et souvent, les colons qui les habitaient recevaient la visite de la maîtresse des Oliviers. Naissances, maladies ne se passaient sans que Madame de Vaulx ne s'y rendît, apportant des douceurs aux femmes et aux enfants, leur faisant de petits cadeaux à Pâques et à la Noël, bref, se rendant la Providence de ces familles dont elle assurait la subsistance par le travail qu'elle leur procurait. Elle avait l'habitude du commandement et une clarté très grande dans l'esprit ; cette exploitation de vignes qu'elle avait augmentée et qui d'ailleurs donnait plus d'aisance à sa famille comme à elle-même, tout en lui permettant de venir plus largement au secours de ses œuvres, l'intéressait et lui semblait au point de vue social une chose excellente. En plus de l'administration de ses vignobles, la Bonne Maman s'intéressait surtout aux écoles libres de sa paroisse qu'elle soutenait en grande partie, celle de filles comme celle de garçons ; elle s'occupait aussi activement de la *« goutte de lait »* qu'elle avait organisée dans le pays et des *« Enfants à la Montagne »*, dont le siège social était à Draguignan !
C'était la femme de bien dans toute la force du terme ! L'on remarquait qu'elle s'occupait surtout des œuvres pour la protection et la sauvegarde de l'enfance !

- Je suis mère et grand-mère, pensait-elle, et rien de ce qui intéresse les enfants ne doit m'être étranger !

Etait-ce parce qu'elle avait perdu il y a bien longtemps, quarante ans auparavant, deux petits garçons, qu'elle se faisait ainsi la bienfaitrice des enfants de sa contrée ? Sans doute… Elle aimait aussi à dire :

- Si le bon Dieu m'a tant affligée au début de ma vie de jeune femme, c'est peut-être pour que je sois compatissante maintenant et que je vienne au secours des mères de famille qui vivent auprès de moi !

Elle ne perdait pas sa peine du reste, car la colonie agricole, composée d'une dizaine de foyers comptait un nombre respectable d'enfants, une quarantaine environ, ce qui était beaucoup pour un pays comme le Var où les familles ne sont pas généralement très nombreuses :

- Puisque tu ne veux pas m'abandonner aujourd'hui, Elisabeth, dit la Bonne Maman à sa petite fille, tu viendras avec moi ; comme tous les ans, j'ai préparé une petite fête qui doit avoir lieu demain dans le parc des Oliviers pour tous les enfants de la Colonie, et j'ai dû, ces jours-ci, aller faire mes invitations aux mamans ; la plupart de mes visites sont faites, mais il n'en reste encore deux à terminer : je demande à chacune de ces femmes de m'envoyer leurs enfants dans l'après-midi du jour de Pâques, car nous fêterons ce grand jour dans le parc du château.

Elisabeth partit donc vers le milieu de l'après-midi avec sa grand-mère, tandis que Marie-Thérèse et la petite Colette, ravies, s'en allaient en auto avec la vieille femme de chambre pour prendre leurs ébats aux Cannebiers, durant le temps qu'Ambroise ferait les courses à Saint-Tropez pour le déjeuner du lendemain.

Madame de Vaulx était encore alerte, malgré ses 65 ans bien sonnés, toute contente d'avoir, ce jour là, l'aimable société de sa petite fille ; elle prit une canne qui assurait sa démarche un peu vieillie, et, s'appuyant du côté gauche sur le bras de la jeune fille, elle commença avec elle la tournée des visites :

- C'est en voyant les femmes du peuple chez elles qu'on se rend compte de ce qu'elles sont et de leurs qualités de ménagères, commença-t-elle à dire. L'on est souvent dur pour elles, parce que l'on ne devine pas tout ce qu'elles ont à faire pour élever leur famille et la fatigue qu'elles y peuvent prendre. Je crois que mes visites leur font du bien ! Mon régisseur leur remet, du reste, huit jours avant Pâques et huit jours avant la Noël, une petite somme assez rondelette destinée à améliorer quelque peu leur ordinaire de ces jours de fête ; ce sont mes étrennes ! Il faut que ces familles se réjouissent, elles aussi, puisqu'à Noël le Christ est venu au monde et qu'à Pâques il est ressuscité ! Naturellement, ce petit cadeau est plus fort s'il y a plus d'enfants à la maison.

La jeune fille pressa plus tendrement le bras de sa grand-mère tandis qu'elle écoutait ces paroles. Elle savait que Madame de Vaulx était une femme supérieure par le cœur et par l'esprit, mais en la voyant de cette façon, pour ainsi dire à l'œuvre, pensant et agissant tout à la fois, elle était émerveillée de cette intelligence et un éclair de bonheur passa sur son visage que l'on surprenait si souvent assombri :

- Je crois, Bonne Maman, dit-elle, que vous auriez inventé à vous toute seule les allocations familiales si elles n'existaient pas déjà dans le pays.
- En fait, lui répondit Madame de Vaulx, petite enfant terrible à qui l'on n'a besoin de rien expliquer et qui comprend toute seule ce dont il est question entre nous ; quand j'avais ton âge, on n'entendait pas parler de ces allocations, elles n'existaient pas…Tu vas me dire que c'était bien injuste. Peut-être, mais comme d'un autre côté la vie était infiniment plus facile et que les besoins étaient moindres, l'on pouvait plus aisément s'en passer. Actuellement, les choses ont beaucoup changé et je me rends bien compte, du reste, qu'à une table de famille où il y a six enfants en plus des parents, il faut dépenser bien davantage que pour l'enfant unique !

L'on arrivait à la première des petites bastides de la colonie ; un énorme laurier se dressait devant la maison, abritant le puits et la petite source ; la terrasse en terre battue qui précède toutes ces petites maisons du Var était fleurie et tenue avec soin ; trois beaux enfants jouaient là dans ce décor d'intimité souriante.

- Jeanne-Marie, Albert, Edouard, appela Madame de Vaulx, la maman est-elle à la maison ?
- Oui, oui, oui, Madame, répondirent les trois bambins avec un ensemble parfait, et gentiment ils vinrent saluer la vieille dame, dont ils n'avaient point peur car ils la connaissaient depuis toujours !
- Voilà la demoiselle qui est arrivée, leur dit Madame de Vaulx, en leur désignant sa petite fille, et demain, pour le jour de Pâques, quand vous viendrez au château, c'est elle qui vous distribuera toutes les surprises que vous trouverez dans les massifs du parc.

Déjà, la jeune fille s'inclinait vers les jeunes fronts pour les embrasser. Les deux garçons lui prirent la main, tandis que Jeanne-Marie courait cueillir une giroflée pour la lui donner. On entra dans la maisonnette où la maman apprêtait les gâteaux pour le jour de Pâques ; une très fine odeur de fleur de farine flottait dans l'air, tandis que la femme, jeune encore et très accorte, pétrissait la grande tarte qui devait faire le régal du lendemain.

- Je vois, Catherine, que vous vous donner beaucoup de peine pour fêter le jour du Seigneur, dit Madame de Vaulx qui appelait toutes ces femmes par leur prénom ; je vous apporte une petite invitation pour demain. Que Pâques vous soit à tous heureux et doux ! Je vous félicite aussi de ce que vos enfants sont superbes !

Un délicieux bébé rose et frais reposait dans son berceau, au bord de la fenêtre ; il avait trois mois à peine et semblait une petite fleur épanouie à l'intérieur de l'humble maison !

- Tout va bien maintenant, Madame de Vaulx, dit Catherine en venant saluer les visiteuses, et je reprends bien mes forces… Mes trois grands viennent de revenir de la Maison d'Ecole où nous les avions mis en pension depuis que la petite était née. Elle ajouta gentiment : Je ne sais comment j'aurais fait si vous ne m'aviez pas offert ce repos, car j'ai été bien souffrante après la naissance de la petite Bernadette !
- Dieu est toujours là, Catherine, répondit Madame de Vaulx, je suis contente de vous voir rétablie aujourd'hui ; il fallait bien que l'on s'occupe de vos enfants puisque vous ne pouviez pas le faire vous-même et que votre pauvre mère, malheureusement, n'est plus là pour vous seconder.
- Madame est bien bonne, assura Catherine, en essuyant avec le bord de son tablier une larme qui perlait à sa paupière ; elle est la Providence de tout notre quartier.

Puis, voyant qu'Elisabeth se penchait sur la petite Bernadette :

- N'est ce pas qu'elle est gentille, Mademoiselle, dit-elle, bien sûr que vous vous marierez bientôt et que vous aurez bientôt aussi des jolis enfants afin que votre grand-mère soit récompensée de toutes les bontés qu'elle aura eues pour nous ;

Un sourire indéfinissable se peignit sur le délicat visage de la jeune fille ; sa grand-mère eut l'impression qu'elle se disait intérieurement :

- Non, non, toutes ces joies pourtant si douces ne sont pas pour moi !

La grand-mère et la petite fille prirent assez vite congé de Catherine pour accomplir la dernière démarche qui leur restait à faire…

- La maison où nous allons maintenant est bien triste et bien désolée, dit Madame de Vaulx à Elisabeth : un superbe enfant de trois ans et demi, le petit Antoine Frayssineau, est mort voici environ cinq mois ; c'était au début de novembre dernier, d'une mauvaise fièvre qui s'est terminée brusquement en méningite ; nous avons fait tout au monde, mon vieil ami le Docteur Francou et moi afin de le sauver. Peine perdue, le pauvre enfant était marqué pour un monde meilleur… Je ne saurais dire combien la douleur de la mère est encore impressionnante ! C'était le plus intelligent et le plus affectueux de ses enfants !

En cheminant à travers les vignes et les oliveraies et en foulant du pied les touffes de thym, de romarin et de lavande qui feutrent les endroits non cultivés de ce vieux terroir et fleurent bon dans tous les sentiers du pays, la Bonne Maman disait encore :

- Cette maison Frayssineau est la plus ancienne de tout ce domaine, c'est l'une de celles que mon père avait trouvées comme dépendance du château des Oliviers ; il y a eu je ne sais combien de générations de Frayssineau qui ont vécu là ; ce sont de braves gens qui de tout temps nous ont été dévoués. Les fermiers de l'époque de mon père élevèrent dans cette vieille habitation six fils. C'est un peu pour aider à les caser que le domaine s'est développé, que d'autres maisons se sont construites et que notre territoire s'est agrandi ; maintenant, la colonie est peuplée presque exclusivement de Frayssineau ; ces familles sont prospères et ce m'est une joie d'arriver quelquefois à m'en occuper et à leur venir en aide !

Elles arrivaient assez vite à la maison du petit Antoine, un vieux mas de paysans provençaux…De très anciens ceps de vigne et un non moins vénérable rosier s'enchevêtraient sur les murs épais de la façade ensoleillée. De chaque côté de la porte, des tonneaux pleins de terre contenaient des giroflées opulentes et de grandes marguerites d'or ; des poules blanches d'une jolie race picoraient ça et là, achevant de donner un cachet rustique à la ferme. Deux grandes fillettes de 11 à 12 ans (il n'y avait pas d'autres enfants dans la maison) introduisirent les visiteuses dans une vaste pièce sombre, aux grosses solives de plafond apparentes. Une grande femme brune, en deuil, au profil impérieux, cousait *à côté* d'un petit lit d'enfant qui, hélas, depuis cinq mois était vide ! Dans l'âtre, sous l'importante cheminée à auvent, quelques vieux sarments et des pommes de pin achevaient de se consumer, et la braise éclairait d'un reflet rougeâtre les rideaux à fleurs qui entouraient le grand lit, l'armoire massive en chêne ciré, les assiettes en faïence inclinées sur le dressoir…

Un certain désordre régnait dans la pièce, moins bien tenue que la maison que l'on venait de visiter. Les reliefs du repas de midi traînaient même sur la table comme si la ménagère n'avait pas eu le temps de les ranger…

- Bonjour, ma chère Sophie, dit la Bonne Maman avec effusion, en serrant avec force les mains de la mère désolée, je viens vous rappeler que j'attendrai demain, pour le jour de Pâques, vos deux fillettes, afin de les faire goûter et de leur donner à chacune un petit cadeau.
- Grand merci à vous, Madame de Vaulx, dit la femme Frayssineau, se redressant avec une certaine vigueur, mais aussi avec un sentiment d'infinie désolation. Grand merci !…Rose et Marie-Claire iront chez vous, mais, cette année, je ne pourrai les accompagner. Vous souvenez-vous de l'an dernier où je vous avais conduit mon petit Louis, cela avait été une si bonne journée, il était si beau ce jour là et si content…Maintenant, je n'ai plus que du chagrin en moi ; si j'allais là-bas, je serais jalouse des autres mères et je ne pourrais pas assister à la joie de tous ces enfants.
- Ce n'est pas bien cela, Sophie, lui répondit Madame de Vaulx avec quelque peu de sévérité, la joie des autres ne doit jamais nous faire du mal, car la satisfaction humaine ne dure jamais longtemps. Un peu plus tôt, un peu plus tard, elle nous échappe. Il faut se soumettre à son sort quel qu'il soit ! Qui sait si la plus sombre destinée n'attendait pas plus tard votre petit enfant ? …Mon principe a toujours été de ne jamais jalouser les uns ou les autres de leur bonheur présent, car qui sait de quoi demain sera fait pour eux ? Du reste, je comprends très bien que vous ne veniez pas à cette fête,

mais il faudra habiller avec soin Rose et Marie-Claire, car les pauvres enfants ont besoin d'un peu de joie autour d'elles, la jeunesse, vous le savez, ne se recommençant pas deux fois !

- On essaiera, Madame de Vaulx, on essaiera, dit la pauvre Sophie qui déjà avait les yeux rouges, tellement l'émotion l'étreignait quand ses souvenirs lui revenaient en foule, si l'on faisait allusion à son chagrin.

Et elle ajouta pour être aimable à son tour, afin de faire plaisir à la Bonne Maman :

- Voilà que votre demoiselle est devenue bravette à cette heure,… votre fille a de bien beaux enfants !
- Sophie, reprit Madame de Vaulx, ne croyez pas que je n'ai eu que du bonheur sur la terre ; je me suis trouvée veuve bien jeune, et j'ai perdu vers ce moment là deux petits garçons ! Ma fille, Madame de Grandcourt a certainement une jolie famille et ses deux fils aînés m'ont rappelé ceux qu'autrefois j'avais perdus. Mais voici que maintenant son petit Pierre est bien souffrant et ne pourra venir aux Oliviers pour les fêtes de Pâques comme les autres années. Je puis maintenant parler de beaucoup de choses, les ayant vécues et souffertes, mais Sophie, ma bonne Sophie, laissez-moi vous donner un conseil ; ne regardez pas ce petit lit vide auprès de vous…Cela est trop triste ; vous savez bien que votre petit Louis ne reviendra plus ici-bas !… Si le bon Dieu vous envoyait un autre enfant, vous reprendriez pour lui ce petit lit, mais dès maintenant, croyez-moi, repliez le, et gardez le ailleurs ; pour votre mari, comme pour vous-même, comme pour vos autres enfants, il vaut mieux avoir du courage et prendre des décisions utiles. Ensuite, ce serait trop tard, et vous auriez perdu votre force et votre jeunesse qui vous sont si nécessaires en ce monde !

La femme eut un sursaut ; ce petit lit où elle avait vu son Louis chéri touché par le doigt sombre de la mort était son bien, sa raison de pleurer, ce qui lui restait de tangible de l'enfant disparu. Elle eut envie de se cabrer, de crier une fois de plus son désespoir et sa désolation, de prendre le ciel à témoin, comme toutes les mères affligées, qu'il n'y avait jamais eu de douleurs comparables à la sienne, mais elle fléchit sous la clarté du regard de la Bonne Maman, sous l'attendrissement du visage si pur d'Elisabeth, et lentement, comme un automate qui répète une leçon, elle prononça ces mots :

- Vous avez raison, Madame de Vaulx, dès demain, le petit lit sera rangé et plié tandis que les grandes sœurs seront à votre fête…

et elle ajouta :

- Si je suis raisonnable, le bon Dieu m'enverra peut-être un autre petit garçon et ne me le reprendra plus !
- Certes, lui dit Madame de Vaulx, voilà qui est bien parlé, ma bonne Sophie, le bon Dieu n'abandonne jamais les siens ; j'attendrai demain vos fillettes et j'espère qu'elles seront satisfaites de leur journée !

La grand-mère et la petite fille reprirent leur chemin dans la direction de Grimaud.

Elisabeth aimait beaucoup ces expéditions accomplies avec sa grand-mère et savourait à l'avance l'accueil reçu par ces braves femmes.

- Il y aurait moins de gens aigris par le communisme, avait l'habitude de dire Madame de Vaulx, et elle le répéta encore à ce moment, si l'on rendait à chacun ce qui lui est dû, considération y comprise ! D'entendre toutes ces mères de famille me raconter leurs peines m'a appris beaucoup de choses et m'a toujours disposée en leur faveur !…

  Ce n'est pas en un jour, avoua-t-elle ensuite à sa petite fille que j'ai pu compléter ce domaine, l'agrandir, en faire un bon instrument de travail pour plusieurs ménages, mais c'est à petits coups et c'est aussi parce que j'ai été aidée par le bon Dieu !…

  Quand je me suis trouvée, ma petite Elisabeth, ici même à Grimaud, mère douloureuse et veuve à vingt-sept ans, mon mari qui était médecin étant mort au cours d'une mauvaise épidémie et mes deux petits garçons peu de jours auparavant, il y avait bien lieu de désespérer ! Je ne pouvais avoir aucune consolation pour mon avenir que ta mère qui n'avait guère que trois ans à cette époque ! Mais mes parents vivaient encore à ce moment là ; mon père dirigeait au château des Oliviers une petite vigne et y employait seulement deux à trois ouvriers…Pour me préserver de l'inaction et de l'ennui, il m'associa à ses travaux et à sa comptabilité ; bientôt nous eûmes un ouvrier de plus, l'on acheta un terrain voisin et l'on y fit élever une petite maisonnette ; l'on agrandit aussi peu à peu le vignoble et à la mort de mon père, dix ans après, nous avions presque doublé la propriété…

  A ce moment, quand mon père mourut, je fis le choix d'un gérant, car la surveillance complète des ouvriers aurait été trop lourde pour une femme. Actuellement, le domaine successivement agrandi

est quatre fois plus vaste qu'il ne l'était dans ma jeunesse, et je dois le dire, autour de moi tout le monde est content !

Un peu essoufflée par son long discours, la vieille dame s'arrêta un instant pour respirer plus à l'aise.

- Bonne Maman, lui dit Elisabeth, en serrant avec affection le bras de sa grand-mère, vous ne dîtes pas toute la peine que vous y avez prise, et le dur labeur qui depuis plus de trente-cinq ans a rempli votre vie !
- Labeur, peut-être, mais satisfaction aussi, ma bonne petite ; évidemment, il y a eu des coups durs : le phylloxéra, qui devait ruiner nos vignobles il y a bien des années ; il a fallu arracher les vieilles vignes, changer les modes de culture, introduire des cépages américains…Pendant la guerre aussi, j'ai eu de grandes difficultés pour que les vignes ne périssent pas et assurer aussi à peu près leur entretien, mon régisseur et la plupart de mes ouvriers étant partis !…C'est à ce moment là qu'il est bon d'avoir, comme dans toutes autres industries, quelques réserves !
- Oui, dit Elisabeth, Maman m'a souvent dit combien à cette époque vous aviez eu de difficultés !
- Ta mère, mon enfant chérie en avait de plus lourdes encore, puisque, nouvellement mariée, la tourmente l'avait séparée de son mari et que ton père faisait la chasse aux sous-marins dans l'Adriatique ! Il a eu là des années de guerre très mouvementées. Elle-même me secondait de son mieux dans l'administration du domaine ; nous faisions aussi des paquets pour les ouvriers partis au front et nous nous occupions des femmes et des enfants… mais le moment des vendanges était dur, parce que nous n'avions pas assez d'hommes pour nous aider…Grâce à Dieu, tout n'a pas été compromis, j'ai pu employer quelques vieux réfugiés des côtes de Meuse et les femmes aussi ont pris part à la besogne !

  Depuis la guerre, du reste, j'ai changé mon mode d'organisation, et aux braves gens qui me sont revenus (tous, hélas, n'ont pas revu le sol natal), après mûres réflexions, j'ai offert le métayage, ce qui les a mis plus à l'aise et ce dont ils ont été contents. Durant les années qui ont suivi la guerre, il y a eu par ici comme partout, une période d'expansion considérables, les terres ont pris de la valeur et je n'y ai rien perdu, tout en voyant mes gens plus satisfaits autour de moi !
- Et la crise dont tout le monde se plaint, Bonne Maman, ne vous a-t-elle pas trop atteinte en ce moment ? demanda Elisabeth.
- Mais non, ma petite, pas jusqu'à présent ; je ne veux pas nier cette crise qui est réelle, mais on me prend toujours mes récoltes, dans les hôtels du Littoral, parce que mon cru de Grimaud est classé !…J'ai usé, du reste, de quelques précautions en voyant depuis deux ans arriver la crise : le fils aîné de mon régisseur, garçon très honnête et qui s'était marié après son service militaire, a établi un dépôt de notre vin à Marseille et ses affaires marchent bien. Nous ne verrons pas son père demain, à notre petite fête de famille, car il doit aller passer auprès du jeune ménage les deux jours de congé. Nous établirons d'autres dépôts à Nice et à Toulon si cela devenait nécessaire, car il ne faudrait pas que nos affaires périclitent, puisque tant de familles dépendent de nous ! Quoiqu'il en soit, tu ne saurais croire comme, en approchant du soir de ma vie, je puis rendre grâces à Dieu de l'avoir faite, malgré mes épreuves quelquefois si lourdes, bienfaisante et féconde, la Providence pour les biens de ce monde m'ayant réellement comblée !

Elles approchaient de l'église de Grimaud que l'on peut atteindre par un petit chemin dépendant du Domaine ; elles apercevaient de fort près la tour romane et le petit toit pointu qui la surmonte, les trois grands cyprès immuables qui semblent faire partie de l'architecture du paysage, émergeant des jardins avoisinants dont tous les bourgeons allaient éclore, les maisons aux toits roses et le vieux château en ruines ; le village provençal était là dans toute sa grâce souriante, dominant les derniers oliviers des propriétés de Madame de Vaulx.

- Il est bien joli, mon village, murmura la grand-mère, je l'aime…Toute ma vie a gravité autour de cette église, qui a connu toutes mes peines, toutes mes difficultés et toutes mes joies…Allons dire une prière au pied du Saint-Sacrement, c'est l'heure où chaque jour je vais lui faire mon adoration !

Sur la place de l'église, elles rencontrèrent Félix Frayssineau, le mari de la pauvre Sophie, qui était venu faire des courses à Grimaud ; il salua la grand-mère et la jeune fille et se mit à causer avec Madame de Vaulx. Volontiers, ces braves gens se confiaient à leur patronne, ils savaient qu'elle ne leur voulait que du bien !

- J'ai vu votre femme tout à l'heure, lui dit Madame de Vaulx, elle est encore bien affligée.

- Oui, répondit l'homme, et une ombre soudain passa sur sa figure qui en temps ordinaire était plutôt joviale et gaie ; elle m'avait dit ce tantôt qu'elle espérait votre visite, et je suis sûre que cela lui aura donné du courage !
- Je reviendrai la voir sans tarder continua Madame de Vaulx, il faut la soigner comme un enfant malade ; elle aime coudre, je lui apporterai une étoffe gentille et légère pour faire des robes à vos petites, cela la distraira de son chagrin !
- Je fais moi-même tout ce que je peux pour cela, poursuivit le métayer qui tripotait son bonnet avec nervosité, je lui ai mis de jolies fleurs devant la maison ; Ambroise m'avait donné des plants que j'ai bien soignés, et je compte aménager plus complètement la terrasse afin qu'elle s'y trouve mieux…
- Vous avez raison, Félix, dit la Bonne Maman, j'ai vu vos fleurs et j'ai trouvé qu'elles étaient bien belles ! Maintenant, c'est un autre enfant qu'il faudrait à votre chère femme, c'est la seule chose qui la consolerait dans sa détresse…Pauvre Sophie, soyez sûr que je ne l'abandonnerai pas, car je l'aime bien !

L'homme prit congé, car un flot de petites filles arriva sur ces entrefaites, empressées de venir saluer Madame de Vaulx…Il en était souvent ainsi et entre le bureau de poste et la porte de l'église, sièges de la principale activité du village. La Bonne Maman ne pouvait guère circuler sans que de frais minois de fillettes, de bonnes frimousses de petits garçons ne vinssent se montrer à elle.

C'était, dès ce monde, sa récompense pour tout ce bien qu'elle s'efforçait de faire à leurs parents, et elle n'en désirait point d'autre.

Libérées finalement du charmant troupeau enfantin, Elisabeth et sa Bonne Maman entrèrent dans la vieille église sombre et fraîche que l'on parait pour les cérémonies du lendemain. Madame de Vaulx avait fait porter par Ambroise des brassées de fleurs où dormiraient les authénis, les géraniums et des iris splendides de divers tons. La directrice de l'école libre des filles disposait toutes ces merveilles avec un goût parfait. Longtemps, longtemps, au milieu du va-et-vient constant qui accompagne toujours les veilles de fête dans toutes les paroisses, Madame de Vaulx et sa petite fille prièrent de tout leur cœur. Sans qu'elles se fussent fait de confidences, la même angoisse les étreignait, la conversion du Commandant de Grandcourt ; il leur semblait qu'à force d'y penser constamment, le pathétique du sujet arriva à son paroxysme de regrets et de douleur. Oui, il fallait certainement que quelque chose de tragique dût survenir pour détourner le courroux du ciel de cette famille dont le chef, rempli d'orgueil, ne voulait plus obéir à Dieu !

En sortant de l'église, la pauvre Bonne Maman eut pourtant une réflexion qui en disait long sur son état d'esprit du moment présent.

- Comme ces jours de fête semblent bons, dit-elle, on dirait que le ciel condescend à se familiariser davantage avec nous ; aussi, comme à ces moments là je donnerais volontiers tout ce qui me reste de vie pour assurer le bonheur complet en ce monde de ma chère fille et de ses enfants !
- Mais non, Bonne Maman, répliqua Elisabeth, Maman a trop besoin de vous, et vous êtes trop utile à nous tous.

Et elle ajouta avec une modulation de voix qui ressemblait presque à un sanglot :

- Il y a des sacrifices nécessaires qui sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus complets ; plus on est jeune, plus on peut tout donner !
- Zaza, reprit la grand-mère presque avec frayeur, que veux-tu dire ?

Sentant vaguement un péril auprès de sa petite fille chérie, elle revenait à l'appellation de sa jeunesse, que, depuis longtemps, elle avait abandonnée.

- Rassurez-vous, Bonne Maman, balbutia la pauvre enfant qui se reprochait déjà d'en avoir trop dit, c'est une petite constatation philosophique qui m'a échappée.

Le dîner réunit toute la famille dans la vaste salle à manger aux meubles provençaux, meubles du passé auxquels le temps avait mis sa patine, et qui semblaient faire partie de la maison, tellement ils étaient à leur place et harmonieusement disposés. Cette pièce, avec son pétrin et sa panetière entre les deux fenêtres et dans le fond de la salle, ses deux buffets de style Louis XV délicatement sculptés, ses assiettes de vieux Moustier et de Vallauris disposées sur les murs, était délicieuse à habiter, et là-bas, là-bas, par les fenêtres on découvrait, comme de la terrasse, suivant les heures, la coupe changeante du plus joli golfe de la Méditerranée !

Les fillettes étaient radieuses de la promenade qu'elles avaient faites avec la femme de chambre de leur grand-mère et du long temps qu'elles avaient passé sur la grève des Cannebiers ; c'est une plage abritée par de grands pins parasols, située au-delà du cimetière de Saint-Tropez dans un paysage de

toute beauté ! On pouvait avoir là une tranquillité que l'on n'aurait pas eue à Sainte-Maxime, aussi toute la famille aimait-elle à s'y retrouver. L'auto de la grand-mère y avait conduit les enfants et la vieille bonne tandis qu'Ambroise faisait à Saint-Tropez le marché pour le lendemain ; il devait y avoir une bouillabaisse traditionnelle pour le repas de midi, ce jour là chez la Bonne Maman, et la poissonnerie réputée de la petite cité du bailli de Suffren, si curieusement blottie en plein cœur de la ville sous ses arcades voûtées, était tout indiquée pour les approvisionnements de Madame de Vaulx.

- Cette route du cimetière de Saint-Tropez est vraiment une merveille, dit la Bonne Maman ; souvent je me suis arrêtée dans cet enclos funèbre qui surplombe le Littoral, puisque nous avons là aussi des tombes de famille.

Et elle ajouta :

- On aimerait bien dormir là son dernier sommeil, parce que tout près de la mer, on se sent plus rapproché de l'infini de Dieu !

Elisabeth réfléchit un instant, puis, la figure légèrement empourprée, et sa belle voix tremblant comme une harpe qui se briserait parce qu'un artiste en aurait joué trop fort :

- Moi aussi, Bonne-Maman, dit-elle, j'aime ce lieu, et si jamais il m'arrivait quelque accident, c'est là même où je voudrais reposer.
- Changeons de conversation, supplia la grand-mère, demain est jour de fête, nous prierons le Seigneur d'accorder ses meilleures bénédictions à chacun de mes petits-enfants !

Chapitre IV

Le portrait du Commandant de Grandcourt

Le lendemain, jour de Pâques, Elisabeth et Marie-Thérèse assistaient avec leur grand-mère à la messe de huit heures dans la vieille et vénérable petite église de Grimaud. Il y eut un recueillement profond ; après la messe, qui dura fort longtemps, Elisabeth, extasiée, répéta son oblation en faveur de l'âme de son père ; un certain nombre de Grimaldiens et de gens en vacances et tous les petits enfants des écoles libres communièrent aussi ; à ce moment là, suivant la remarque qu'Elisabeth souvent avait faite, on entendit passer Dieu ! Présence mystérieuse, fluide tout puissant qui fait de ces moments bénis des jours de grâce divins, dont tous ceux qui y ont participé gardent à jamais la douceur et le souvenir !

L'on revint au château, et en attendant l'heure du repas de midi, (le Commandant de Grandcourt devait seulement arriver à cette heure là avec les deux écoliers de la Seyne) Elisabeth et ses sœurs se mirent en demeure de préparer avec leur grand-mère la distribution des œufs de Pâques qui devait avoir lieu l'après-midi dans le parc du château. Il s'agissait de cacher dans les buissons et les massifs de jolis œufs en sucre rose qui tous étaient accompagnés de poupées pour les fillettes, de petits ballons pour les garçons. Il fallait dissimuler ces jouets, rendre la recherche bien difficile afin que le jeu s'en trouve plus amusant !

La Bonne Maman avait dit à ses petites filles :

- Cette année, nous ne toucherons pas au parterre de fleurs, car l'année dernière, au grand désespoir d'Ambroise, les corbeilles ont été saccagées, mais il nous faudra descendre au grand jardin où les plants sont plus rustiques et craignent moins les étourderies des enfants.

Sur la seconde terrasse, en effet, le parterre était des plus soignés ; Madame de Vaulx, sachant que sa fille aimait beaucoup les fleurs, particulièrement les violettes qu'Ambroise cultivait avec l'habileté d'un artiste, faisait mettre chaque année, de chaque côté du large escalier qui conduisait à sa demeure, de grandes plates-bandes de ces fleurs plantureuses dont le violet profond et velouté ressortait merveilleusement au milieu de leur vert feuillage ; tout contre les arcades qui soutenaient la première terrasse du château, d'anciennes jarres en grès jaune d'Anduze, à profil d'amphore, débordaient d'anthémis jaunes et blancs.

L'ordonnance du parterre se continuait le long de la balustrade de la grande allée par d'autres plates-bandes où les frézias à la forte senteur et les iris de la plus grande variété du monde mélangeaient leurs tiges échevelées.

Les jeunes filles descendirent le second escalier du parc, et ce fut là, dans un décor de myrtes agrestes et d'arbres de Judée, entre une allée de tilleuls qui servait de boulingrin et les vieux oliviers du vallon, qu'elles rivalisèrent d'ingéniosité pour trouver des cachettes ; elles riaient à la pensée que les enfants de la colonie auraient à découvrir des trésors.

- Bonne Maman, reposez-vous, déclaraient-elles, c'est nous qui voulons tout arranger afin que vous n'ayez aucune fatigue le jour de Pâques !

Le temps était merveilleux, une allégresse immense tombait du ciel et pénétrait l'atmosphère, elle éclatait dans ces bourgeons prêts à se développer, dans ces feuilles et ces fleurs déjà épanouies, la terre s'était parée pour accueillir son Sauveur ! Il pouvait apparaître dans ce jardin comme il était apparu à Marie-Madeleine au matin de sa résurrection, quand elle allait à sa recherche auprès de son tombeau. Tout était prêt pour le recevoir ! L'azur triomphait. On entendit au loin le joyeux carillon de Pâques qui attendait les fidèles à la grand-messe de Grimaud. Le printemps chantait dans les cloches ! … La Bonne Maman sentait tout cela intérieurement et sous le poids des années, un espoir nouveau venait également soulever son pauvre cœur en détresse !

Déjà, les jeunes filles remontaient les escaliers ; elles se mirent aussitôt à la disposition de la vieille Mariette pour faire des beignets destinés au goûter de l'après-midi et dressèrent de nombreuses friandises dans de grands plats qui devaient figurer dans l'ordonnance de la fête ! Madame de Vaulx les regardait faire, au milieu de la lumière éclatante et si douce de cette matinée de printemps !…

Vers midi, le Commandant de Grandcourt arriva avec ses fils ; Ambroise était allé les chercher à la gare de la Foux.

Madame de Vaulx et ces petites filles les reçurent dans le grand salon que l'on n'ouvrait que dans les occasions exceptionnelles. Cette belle pièce se trouvait à gauche en entrant dans le château, elle correspondait à la salle à manger de l'autre côté du vestibule ; elle était remarquable par ses trumeaux et ses consoles dorées, son ameublement d'époque Louis XIII, ses gravures anciennes d'Huet et de Fragonard… Une seule note plus récente s'y faisait admirer : un ravissant pastel représentant Madame de Grandcourt au moment de son mariage était placé à la droite de la cheminée, à la place d'honneur et formait pendant à un vieux magistrat du temps de Louis XV en perruque poudrée et jabot de dentelles. Marie de Grandcourt effeuillait une rose qu'elle tenait à la main et souriait à son entrée dans sa vie de jeune femme. L'œuvre, d'un élève de J.B.Laurens était remplie de poésie et de fraîcheur !…
Madame de Vaulx se mit à parler avec son gendre de la santé du petit Pierre et de la rude épreuve que subissait actuellement sa maman… Les deux garçons prirent assez vite leur envolée dans le parc.

Pour bien faire comprendre le caractère du Commandant de Grandcourt et ses relations avec sa belle-mère, il est nécessaire que nous tracions son portrait moral d'un dessin plus serré et que nous le fassions connaître d'un peu plus près à nos lecteurs.
On ne pouvait concevoir comment cet officier qui avait été autrefois un parfait chrétien, remplissant avec régularité tous ses devoirs religieux, avait pu devenir ce qu'il était ce jour là : l'amertume avait donné un pli de dédain à sa bouche, il était souvent raide et cassant sauf pour sa femme, ses filles et le petit Pierre qu'il adorait. Mais Georges et Maurice, pour la moindre effraction, avaient souvent reçu de leur père de véritables rebuffades ! Victime des doctrines et des erreurs de Maurras, qui avait façonné son esprit, détruit la belle ordonnance de sa vie et modelé en lui un homme nouveau, le Commandant n'était plus que l'ombre de lui-même, l'image en noir de ce qu'il avait été autrefois.
Cet homme, qui en service était encore un superbe officier, ayant toutes les qualités de commandement, de maîtrise de lui-même et de mépris du danger qu'un véritable chef doit avoir, n'était plus, en dehors de ses fonctions dans la marine qu'un pauvre caractère, n'agissant plus que par les idées d'un maître qui lui avait dévoyé l'esprit.
L'on ne s'abreuve pas impunément à une source quasiment empoisonnée, l'on ne s'intoxique pas quotidiennement sous l'influence de breuvages toxiques sans en ressentir de terribles effets ; infortuné lui-même, il rendait ceux qui vivaient autour de lui infiniment malheureux. On l'aimait toujours, mais on le redoutait bien davantage ; ce n'était plus l'homme parfaitement équilibré d'autrefois !
Les relations avec sa belle-mère, Madame de Vaulx, avaient également changé ; Madame de Vaulx, avec ses sentiments de haute piété, n'aurait pas permis que le journal de son gendre traînât chez elle dans les pièces où elle pouvait se trouver. Peu de temps après la condamnation de l'Action Française, elle avait dit à Monsieur de Grandcourt, et c'était à peu près la seule fois qu'elle avait effleuré avec lui ce terrain brûlant :

- Gabriel, si vous voulez introduire votre journal dans ma maison, lisez dans votre chambre, mais dans mon salon : jamais !

Il ne se l'était pas fait dire deux fois. Du reste, il venait peu à Grimaud, n'y faisant guère d'apparition que pour le Jour de l'An, à Pâques et à la Pentecôte !
Pendant les grandes vacances, il allait généralement au mois d'août à la montagne avec sa famille pour faire changer d'air à tous, principalement au petit Pierre, mais n'accompagnait pas les siens quand on revenait au mois de septembre auprès de la Bonne Maman !
Il admirait du reste beaucoup le dévouement et l'esprit de suite de sa belle-mère, mais il ne lui reconnaissait pas les qualités brillantes de sa mère à lui, qui était morte une dizaine d'années auparavant et qui seule aurait pu avoir quelque influence sur son fils !

- Ma belle-mère ne lit pas suffisamment, avait-il l'habitude de dire, on ne peut pas la sortir de ses vignes, de ses métayers et de son intendant !

Pauvre orgueilleux qui, lui-même, ne prenait plus le temps de penser, laissant à son journal le soin d'apprécier les événements et les causes.
Il faut dire à sa décharge qu'il était originaire de Martigues, qu'il avait connu Maurras depuis son enfance, que sa mère avait été une des premières adhérentes du mouvement d'Action Française, et qu'elle y avait trouvé un certain réconfort pendant la guerre quand, en 1917, le journal avait lutté contre les forces de trahison qui diminuaient le pays. Jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1925, Madame de Grandcourt la mère, un peu exaltée, ne faisait pas une seule course, une seule visite sans avoir son journal sous le bras.

- Mon journal a dit ceci, mon journal a dit cela, répétait-elle à ses amies, vous devriez vous y abonner, il est si intéressant !

Elle passait l'hiver à Paris, dans son vieil hôtel de la rue de Varennes, où elle menait fort grand train et, voyant beaucoup de monde, avait une certaine influence. Elle n'aurait eu garde de manquer une seule des réunions du parti royaliste dans la capitale ! Par ailleurs, elle était présidente du groupe des Martigues où elle revenait chaque été et s'agitait beaucoup pour lui trouver des sympathies, des souscriptions et de nouvelles adhésions.

Au moment du mariage de son fils avec Marie de Vaulx, au printemps de 1914, elle avait voulu naturellement embrigader Madame de Vaulx dans son parti, mais elle n'avait trouvé chez la belle-mère de son fils qu'une sympathie mitigée pour les idées de Maurras.

- Je ne saurais me mettre à la remorque d'un athée, pensait intérieurement Madame de Vaulx, puisque je veux servir Dieu dans la religion catholique,

et elle continuait à recevoir ses journaux préférés, la Croix et l'Echo de Paris.

Depuis la mort de sa mère, le Commandant de Grandcourt n'avait abandonné aucune des idées de la pauvre disparue. Au moment de la condamnation de l'Action Française, à la fin de l'année 1926, le choc pour cet officier fut terrible ; un combat tumultueux se livra dans son âme ; à ceux qui lui demandaient à ce moment là quelle attitude il allait tenir, il répondait qu'il réfléchissait…Il alla passer quelques jours aux Martigues dans la maison de son frère aîné, qui lui aussi avait toutes ses idées politiques, et revint malheureusement de là de plus en plus inféodé à Maurras et au mouvement de révolte contre l'Eglise qui se dessina en France à cette époque !

Le curé du Mourillon qui le connaissait de longue date, fit tout ce qu'il put pour l'amener à de meilleurs sentiments. Ce fut peine perdue, le Commandant de Grandcourt se repliait derrière une froide impassibilité ! Aux Pâques qui suivirent, son curé lui ayant refusé l'accès de la Table Sainte, il alla communier à Toulon, et c'est ainsi que s'accomplit, ce divorce terrible entre l'âme de cet officier et l'Eglise qui l'avait bercé et nourri de son enseignement pendant les longues années de son enfance, de sa jeunesse et, plus tard, de sa vie d'homme mûr !

La jeune Madame de Grandcourt n'avait pas suivi son mari dans sa redoutable obstination…

- Si vous continuez à recevoir votre journal, soyez sûr que je ne le lirai pas, lui avait-elle dit peu de temps après la condamnation,

et elle avait tenu parole, mais l'on devina la contrainte pénible qui, depuis lors, s'établit entre les deux époux…Un abîme incroyable les sépara cruellement !

Les enfants, heureusement étaient là qui, avec leur grâce et leur gentillesse dilataient le cœur de la mère ; ce fut la consolation d'un martyr moral qui contrasta avec l'enchantement qui avait précédé cette période terrible de la vie de Madame de Grandcourt ; de plus, depuis deux ans environ, la santé du petit Pierre lui donnait de lourds soucis, et c'étaient deux croix pesantes au lieu d'une que la pauvre femme avait désormais en ce monde à porter !

Chapitre V

Le vieux médecin, maire du village

Aujourd'hui, pour ce préambule de déjeuner de famille du jour de Pâques, au château des Oliviers, dans le grand salon, il semblait que ce fut une trêve entre la belle-mère et le Commandant ; ainsi, quand un orage en été se prépare depuis plusieurs jours, il peut y avoir une accalmie au moment où l'on croit que le tonnerre va faire entendre son lourd fracas dans le ciel !

Prudemment, du reste, la Bonne Maman, pour ne pas avoir ce jour là comme seul convive masculin son terrible gendre, avait fait une invitation à son vieil ami d'ancienne date, le Docteur Francou et à la femme de celui-ci. C'étaient de braves gens, ayant bon esprit, une certaine éducation, les voisins et commensaux habituels de Madame de Vaulx.

Le Docteur s'intéressait beaucoup aux petits enfants de sa vieille amie ; n'ayant pas lui-même de descendance, il reportait sur les enfants de Grandcourt son dévouement et sa générosité de cœur. C'était lui qui avait assisté à leurs naissances, avait prodigué ses soins à leur mère et il les chérissait comme un grand-père affectionne ses petits enfants. Chaque fois que Madame de Grandcourt venait chez sa mère, il fallait qu'on lui présente les enfants un à un…

- Je ne fais plus de médecine, aimait-il à dire, je suis vieux et maintenant je me repose, mais les enfants de mes amis ont encore droit à toute ma sollicitude et le vieux papa Francou continuera jusqu'au bout à s'en occuper !

Quand il entra avec Madame Francou dans le grand salon de Madame de Vaulx, l'horloge du vestibule marquait exactement midi et demi ; ils trouvèrent à ce moment là tous les enfants réunis auprès de leur Bonne Maman et de leur père.

- Oh ! Oh ! s'écria le Docteur après avoir salué Madame de Vaulx et serré la main du Commandant, ces enfants se sont beaucoup développés ; Georges et Maurice vont devenir des athlètes, bravo les jeunes ! Marie-Thérèse prend des airs intéressants de colombe effarouchée, mais en attendant que je m'occupe de la plus petite, voici une bergeronnette ! Elisabeth, ma mignonne, comme tu es belle ! Tu sembles être devenue une petite reine de la Provence. Mes compliments, mon enfant. Bientôt, bientôt, mon Commandant, il vous faudra faire le choix d'un Vincent pour cette autre Mireille !

L'on rit franchement ; le Docteur qui avait pincé délicatement le petit bout de l'oreille d'Elisabeth (c'était sa marque d'affection de toujours pour sa préférée, sa bergeronnette), tapotait maintenant les joues de la petite Colette !

- Je suis en verve aujourd'hui, mes amis, dit-il, excusez-moi ; il en est toujours ainsi, quand je vois réunie autour d'une Bonne Maman que je vénère, une belle famille comme la vôtre.

Là-dessus, il coiffa Colette de son grand chapeau de feutre gris, ce qui déchaîna un nouvel accès d'hilarité dans l'assistance.

Avec une prestesse de mouvements sans égale, le Docteur, qui n'était pas grand, mais un peu fort, retourna dans le vestibule du château et revint avec une grande caisse bourrée de friandises…

- J'étais à Paris ces jours-ci avec Madame Francou, déclara-t-il, et notre amie la Marquise de Sévigné nous a gratifiés d'œufs de Pâques en chocolat qui sont nos délices. J'en ai réservé un pour chacun de nos jeunes amis. Et voici la mère Poule, ajouta-t-il en sortant du fond de la boite l'un de ces volatiles de ce même chocolat que je suis heureux de déposer en symbole aux pieds de Madame de Vaulx, la Bonne Maman de toujours…

La joie de tous ne connut plus de bornes. Il était impossible de résister à la gaieté du Docteur, heureux homme qui ne songeait qu'à faire plaisir aux autres et à leur communiquer son enthousiasme et son entrain !

Au repas, il parla longuement de son récent voyage à Paris où il était allé non seulement pour faire visite à la Marquise de Sévigné, mais aussi pour étudier l'organisation des Croix de Feu :

- Je vais fonder, tout de suite après les élections municipales, dit-il, dans environ un mois, une section sur le Littoral ; déjà, j'ai un grand nombre d'adhésions ; nous serons un certain nombre de gens propres qui voudront lutter contre le front commun.

Il ajouta :

- C'est Toulon qu'il nous faudrait atteindre, car n'est-il pas décevant de voir en France nos grands ports militaires avoir des municipalités entièrement rouges et certainement antipatriotes.

Le Commandant acquiesça d'un geste ; la rondeur et la bonhomie du Docteur le gagnaient toujours au bout d'un certain temps. Le Docteur n'étant ni de son parti politique ni de sa caste, il ne pouvait y avoir entre eux de sympathie complète, mais il lui était impossible, pourtant, de nier les qualités du vieil ami de sa belle-mère et son dévouement à toutes les grandes causes qui intéressent le pays.
Toutefois le Docteur, qui était placé entre Madame de Vaulx et Elisabeth, taquinait celle-ci parce qu'elle ne semblait pas avoir faim :

- Quel appétit d'oiseau, ma petite bergeronnette, lui disait-il à demi-voix ! as-tu quelque chagrin d'amour que tu ne manges pas ?…
- Bon ami, répondait la jeune fille, depuis quelques jours, peut-être sans cause définie, je me sens un peu lasse, c'est la santé de Pierre qui me préoccupe ; mais vous le verrez très vite, le séjour à Grimaud me fera le plus grand bien.
- Il ne faut pas languir, il ne faut pas languir, répétait le Docteur, mais faire honneur à l'excellente cuisine des Oliviers ; si ce manque d'appétit persiste, il faut interrompre, ma petite belle, toute étude ; j'en parlerai à tes parents sans tarder. Bergeronnette ma mie, quand on est gentille comme tu l'es, on a le devoir de se conserver à l'existence et à tes bons parents dont tu es la joie !

Le repas continua, soigné, brillant ; après la bouillabaisse ambrée, onctueuse et succulente qui était le triomphe de Mariette, la cuisinière de Madame de Vaulx, Ambroise servit des pintades magnifiques qui provenaient des basses-cours de la Bonne Maman ; il y eut ensuite un artichaut farci, et le déjeuner se termina par une gigantesque omelette au rhum que grands et petits apprécièrent à sa juste valeur.
Le Docteur était intarissable, préoccupé qu'il était de savoir Pierre de Grandcourt, le petit malade, plus fatigué, il parlait davantage encore pour ne pas laisser soupçonner son anxiété et voulait faire partager à tous le meilleur de son optimisme.

- J'irai voir Pierre mardi, avait-il dit au Commandant dans le courant du repas, la visite du Docteur Francou n'ayant jamais fait de mal à personne.

Le Commandant, du reste, n'avait pas l'intention de s'attarder longtemps à Grimaud ; une fois le café servi par les jeunes filles sur la terrasse, on alla admirer les serres de Madame de Vaulx ; c'était pour les visiteurs la tournée traditionnelle. Les serres, dont Ambroise était si fier se trouvaient à l'abri du mistral, dans le contrebas de la grande allée, à l'entrée du parc, non loin de la maison du garde. De nombreux semis se trouvaient là en attendant qu'ils fissent l'ornementation des plates-bandes. Les anémones commençaient à pointer leurs petites têtes de toutes les couleurs, les pensées de grande classe se développaient aussi à l'intérieur de la serre principale. Elisabeth cueillit une gerbe de ces roses pour le petit malade et sa maman.
Les promeneurs firent ensuite un tour dans le potager en fleurs et l'on revint sur la terrasse où une partie de bridge eut à peine le temps de s'esquisser entre le Commandant, le Docteur, Madame Francou et Elisabeth. Le Commandant voulait repartir au train de 3 heures pour regagner Toulon. Le Docteur le reconduisit en auto jusqu'à la gare de La Foux.
En revenant, l'excellent homme ne put se retenir de dire à la Bonne Maman :

- C'est un bien bon père de famille que notre gendre, il a beaucoup de chagrin de l'état de santé de son petit Pierre ; dommage qu'il soit ainsi buté dans ses idées d'une autre époque, ce pauvre Commandant !
- Silence, répondit la grand-mère, parlons plus bas, les enfants sont dans le jardin et pourraient nous entendre, puisque nous sommes sur la terrasse.

Elle se tourna vers Madame Francou et lui offrit de venir dans la bibliothèque qui faisait suite à la salle à manger, au rez-de-chaussée de la tour de gauche du château et qui communiquait avec la terrasse par une porte-fenêtre :

- Nous pourrons y causer plus intimement, lui dit-elle.

Elle continua à demi-voix :

- Ces officiers ont l'instinct du commandement ; aussi, en dehors du service, leur est-il plus difficile d'obéir qu'à d'autre. Et pourtant, notre religion n'est pas autre chose qu'un acte de soumission, de paix et d'amour.

Le Docteur Francou fit alors part à sa vieille amie de certains détails que lui avait donnés le Commandant sur le petit Pierre ; la nuit avait été assez agitée, franchement mauvaise et l'enfant souffrait beaucoup de la tête et même du dos…

- Je téléphonerai demain matin, dit-il à la grand-mère, et irai certainement à Toulon ou demain ou mardi au plus tard ; je ne veux pas abandonner votre chère fille et son mari dans ces tristes jours !

- Excellent ami, je vous remercie, dit la Bonne Maman en serrant avec effusion les mains du Docteur, je sais que ma fille sera bien entourée par vous en qui elle a une si grande confiance. Vous les rassurerez peut-être et si les nouvelles étaient plus mauvaises, je partirais vous rejoindre sans retard.

Un lourd silence régna entre les interlocuteurs. Madame de Vaulx ne quittait pas des yeux un tableau qui était devant elle : une copie de la mise au tombeau de Fra Angelico représentant l'Homme-Dieu sur le point d'être enseveli et entouré de tous ses fidèles ; elle regardait la Mère Douloureuse, les disciples, Sainte Madeleine qui pleuraient celui qu'ils avaient perdu, et, pour la première fois de sa vie, elle se dit que sa fille tant aimée pouvait elle aussi connaître une pareille peine…

Cependant, le Docteur Francou ne pouvait rester longtemps sur une impression pénible ; avec un grain de malice, il raconta à Madame de Vaulx et à sa femme qu'il avait rencontré à la gare de la Foux un certain Bostecart qui, au vu et au su de tout le pays, était l'agent de la propagande d'Action Française dans cette région et le Commandant était même monté dans son compartiment.

- Il ne m'aime pas beaucoup, ajouta le Docteur, et, s'il le pouvait, il susciterait contre moi, pour une chétive petite mairie, des candidats d'opposition ; mais c'est un beau parleur, qui sème l'agitation tant qu'il le peut depuis Saint-Raphaël jusqu'au delà de Marseille ! On le voit passer fréquemment avec une petite serviette sous le bras et ses documents de malheur. On dit qu'il fait beaucoup de conférences à Toulon, spécialement dans les milieux maritimes …
- Je le connais, répondit Madame de Vaulx, il n'oublie jamais de me saluer ; ce n'est pourtant pas moi qu'il pourra suborner, le malheureux, il ne sait pas à qui il s'adresse !
- Ni lui, ni ses pareils n'arriveront à sauver la France, assura le Docteur, qui s'apprêtait à fumer un cigare que venait de lui offrir Madame de Vaulx et tant qu'ils n'auront pas fait leur soumission, ils ne pourront servir utilement ni l'Eglise, ni le pays… Cela a été un grand malheur pour le catholicisme de chez nous, continua-t-il, quand au lendemain de la guerre il eût fallu reconstruire au lieu de démolir, que cette scission de l'Extrême-Droite, sous la conduite d'un chef qui ne partageait aucune de ses croyances…
- Ce triste Maurras (le bon Docteur mettait toute sa force en prononçant ces derniers mots) n'a pu faire de ses adeptes que des gens qui sont d'un autre âge, de véritables fossiles ! leur journal est en dégringolade ; du reste, il ne tire plus qu'à 90 000 exemplaires, c'est peu après avoir été à certains moments jusqu'à 150 000 et même 200 000 exemplaires par jour, pénétrant ainsi dans le même nombre de foyers. Mais quels ravages il a pu faire ! Ils disent : *« nous seuls aimons notre pays, nous voulons le servir mieux et plus que vous !»* Quelle foutaise…Mais quelle foutaise !…De plus, au lieu de nous appuyer, ils cherchent à nous détruire, et, en tous cas ne nous secondent nullement, mettant la brouille partout. Ce sont des brigands ! Nulle part ils ne se préoccupent d'œuvres sociales ; toute leur activité se borne à mendier des subsides pour leur journal défaillant !…Quand le pays traverse une crise comme il n'y en a pas eu dans notre histoire et que le chômage sévit partout !

Le Docteur s'était un peu échauffé en prononçant ces dernières paroles ; il était rouge et tremblait d'indignation ; chaque fois qu'il rencontrait Bostecart, il en était ainsi, ce personnage ayant le don de le faire mettre en fureur ! Il grommela encore plusieurs fois :

- Quelle foutaise, quelle foutaise !
- Oui, dit Madame Francou qui n'élevait pas souvent la voix, laissant son mari tenir le dé de la conversation, mais qui voulut pourtant, à ce moment pour le calmer, dire aussi son petit mot. Ce que je leur reproche avant tout, c'est leur haine farouche contre le pape et leur prétention de garder quand même la pratique religieuse, ce qui ne peut attirer les bénédictions divines sur personne, pas plus sur eux-mêmes que sur notre pays !
- Hélas, mon amie, répliqua la grand-mère, c'est pour cela qu'il nous faut prier davantage à l'intention de ces pauvres égarés, afin d'obtenir leur conversion, et puis aussi il faut agir mieux qu'eux mêmes ! Maurras et Daudet ne seront pas du reste éternels ; après eux, le mouvement tombera ; il est impossible que tôt ou tard ces malheureux ne soient pas amenés à reconnaître leurs erreurs.

Le Docteur s'était ressaisi… D'un ton plus calme, il conclut :

- Le pape, ce pape dont ils ne veulent pas, restera l'un de ceux qui aura eu l'une des plus grandes figures de l'Histoire. C'est le pape des missions, le pape des encycliques qu'ils n'ont pas lues, le pape du traité de Latran, le pape qui glorifie tous les Saints de la France, le pape des petits et des humbles, le pape conciliateur.

Une seconde fois, Madame de Vaulx regarda devant elle, du côté de la cheminée et de la bibliothèque. C'était la pièce où se trouvaient tous les souvenirs de son mari, ses livres, son bureau, son fauteuil de médecin ; il y avait là un portrait de Léon XIII, que, étant jeunes mariés, le Docteur et Madame de Vaulx avaient rapporté de leur voyage de noces ; de l'autre côté de la cheminée, Madame de Vaulx avait suspendu une autre photographie du pape actuel glorieusement régnant : Pie XII bénissant le monde, avec sa signature, telle que les pèlerins actuels la rapportent de Rome. La grand-mère acquiesça de la tête aux dernières paroles du Docteur Francou… Elle savait bien que l'on ne pouvait se dire catholique si l'on ne reconnaissait pas la suprématie de la papauté.

Cependant, un bruit joyeux arrivait maintenant jusqu'aux interlocuteurs ; les enfants de la colonie arrivaient en nombre pour le goûter et la distribution des jouets annoncés.

- Allons, dit la Bonne Maman, voici quatre heures et je devrais être à mon poste pour les recevoir, et vous aussi, Monsieur le Maire ainsi que Madame Francou, n'êtes vous pas de moitié avec nous pour la distribution de ces petites agapes ?

Madame de Vaulx descendit donc avec eux au devant du cortège enfantin ; la grille du parc avait été grande ouverte en son honneur et les enfants arrivaient deux par deux en petite procession, conduits par l'institutrice de l'école libre des filles, qui fit réciter un compliment aux deux premiers enfants, fille et garçon, les mieux notés dans leur école.

Au bas du premier escalier, Madame de Vaulx très émue remercia d'une parole brève, puis, aidée de Madame Francou, d'Elisabeth et des deux garçons, elle fit asseoir ses petits protégés autour d'une très longue table : de simples planches posées sur des tréteaux qui avaient été montées dans la grande allée et qu'Elisabeth avait recouvertes de nappes rustiques et fleuries de petits bouquets d'anémones aux couleurs vives.

Puis, le goûter commença, abondant et varié. Les enfants, au nombre d'une quarantaine environ, avaient chacun une orange, des beignets exquis, et des brioches fourrées aux confitures. Filles et garçons étaient ravis. La Bonne Maman, qui présidait à tout, aidée de Madame Rimbaud, la femme du régisseur venue elle aussi avec ses enfants pour ce goûter champêtre, semblait tout de même un peu plus agitée que de coutume.

- Quel dommage que petit Pierre ne soit pas là avec sa maman, confia-t-elle à Madame Francou, et que sa maladie s'aggrave juste au moment où nous sommes réunis aux Oliviers pour donner de la joie à tout ce petit monde.
- Courage, Bonne Maman, courage, lui répondit Madame Francou, la vie n'est faite que de contrastes et il faut espérer que demain les nouvelles seront meilleures !

Aussitôt le goûter fini, une grande clameur s'éleva parmi les enfants ; l'ordonnance des réjouissances étant la même que celle des autres années ils savaient que la recherche des jouets allait commencer dans les buissons du parc…

La directrice leur en ayant donné le signal, ils partirent donc en chasse et toutes les petites robes claires des fillettes, tous les costumes de toile des garçons dégringolèrent à qui mieux mieux dans tous les recoins du grand jardin et se livrèrent à leurs recherches, spécialement dans les fourrés qui séparaient le boulingrin de l'allée des tilleuls du vallon des Oliviers.

La Bonne Maman, Madame Rimbaud et Elisabeth eurent alors à s'occuper des mères de famille ; quelques unes étaient venues en tenant à la main ou en portant dans leurs bras leurs plus jeunes enfants. La brave Catherine était là avec la petite Bernadette. Elisabeth les fit goûter et leur donna quelques petits hochets pour leurs bébés. Ce spectacle était charmant, au milieu des fleurs et de leur beauté de cet après-midi de Pâques ! C'était comme le voulait Madame de Vaulx, ce jour là chez la Bonne Maman, véritablement la fête des mères et de leurs enfants.

Pendant ce temps, d'en bas montaient des cris de joie et des pépiements d'allégresse ; cela dura une grande heure ; puis, lorsqu'on put croire, tous les enfants étant servis, qu'il ne restait plus rien dans les cachettes, un grand silence se fit. La directrice de l'école les forma de nouveau en cortège et les amena saluer Madame de Vaulx.

Elle annonça qu'il n'y aurait pas, cette année là, de farandole à cause de l'absence et de la maladie du petit Pierre. Elle termina en assurant qu'elle ferait prier les enfants pour la santé du malade. Puis, la petite procession quitta le parc. Une jolie page de bienfaisance s'était inscrite une fois de plus au livre de vie de Madame de Vaulx !

Chapitre VI

Dans les Maures

La Chartreuse de la Verne

Le lendemain, lundi de Pâques, Elisabeth et sa grand-mère se retrouvèrent à la messe matinale de Grimaud ; l'office terminé, Madame de Vaulx et sa petite fille furent ramenées en auto au château et Madame de Vaulx, dès que huit heures eurent sonné, voulut téléphoner à Toulon pour avoir des nouvelles du petit Pierre. Ce fut Madame de Grandcourt que l'on eut au bout du fil ; les nouvelles étaient meilleures, Pierre ayant mieux dormi. Madame de Vaulx demanda alors si les frères et sœurs du petit malade pouvaient aller en excursion à la Chartreuse de la Verne où le Docteur Francou voulait organiser un grand pique-nique avec ses jeunes amis des Oliviers, la famille de Sceauves, Madame Corbin et Gillette.

- Je n'y vois pas d'inconvénients, car l'excursion est belle, répondit Madame de Grandcourt, Georges et Maurice ont bien travaillé à leur collège et ont de bons bulletins. Elisabeth partage trop mes tourments pour que je ne lui désire pas également une bonne journée de détente et Marie-Thérèse peut fort bien, elle aussi, être de la partie… Seulement, ajouta-t-elle, c'est au Docteur Francou que je les confie, car la route est dangereuse dans les Maures.
- C'est entendu, acquiesça Madame de Vaulx, la petite Colette sera ma compagne de la journée et je vais m'occuper des préparatifs de l'expédition !

Mais de nouveau, la voix de Madame de Grandcourt se fit entendre :

- Etes-vous seule dans la bibliothèque, Bonne Maman, demandait-elle ?

Le téléphone était installé en effet dans cette pièce.

- Oui, dit Madame de Vaulx, les enfants sont au jardin. Elisabeth, dès qu'elle a appris que les nouvelles étaient meilleures est remontée dans sa chambre et je suis seule ici à te parler.
- Alors, dit la mère de famille, je veux vous dire que je tiens d'autant plus à cette promenade que nous avons eu hier en fin d'après-midi la visite de Jacques de Sceauves qui a demandé à s'expliquer avec Elisabeth au sujet de ses projets d'avenir. Mon mari, qui rentrait de Grimaud l'y ayant autorisé, je pense qu'au cours de cette excursion, Jacques sera plus libre que nulle part ailleurs d'avoir une conversation avec notre fille ! Nous l'avons retenu à dîner, il a dû repartir assez vite dans la soirée pour Sainte-Maxime, conduisant l'automobile de son père !
- Je comprends, répondit la Bonne Maman, ce projet me sourirait fort, si Elisabeth consent à l'admettre. Bon courage, ma chère enfant, je suis bien de cœur avec toi !

La conversation s'arrêta là. Madame de Vaulx avait à prévenir ses amis qu'on les attendait pour l'excursion projetée.

L'excellente femme téléphona immédiatement au Docteur Francou et à la famille de Sceauves, pour que tout le monde fût prêt au rendez-vous qui devait avoir lieu aux Oliviers le plus rapidement possible ; en conséquence, un peu après 9 heures, les paniers contenant le déjeuner froid étaient rangés dans l'auto du Docteur et celui-ci avait pris la charge de ses quatre jeunes amis. Il devait faire monter Elisabeth à côté de lui, les autres enfants occupant le fond de la voiture. Tous avaient pris bien affectueusement congé de leur Bonne Maman et de Madame Francou, qui, étant blasées sur les excursions en auto, devaient passer la journée ensemble.

Elisabeth avait dit à sa grand-mère en l'embrassant :

- J'espère que vous ne recevrez que de bonnes nouvelles de Toulon, ma chère Bonne Maman ; je ne sais pourquoi je suis angoissée de Pierre et de ses maux de tête !
- Ma chère petite enfant, lui répondit Madame de Vaulx, profite bien, au contraire, de cette grande journée de vacances à laquelle tous vous avez droit, puisque tous vous avez bien travaillé ! Ce pays que j'aime est splendide, l'excursion charmante, je suis bien aise que vous puissiez jouir de toutes ces beautés naturelles que le ciel a prodiguées dans cette région des Maures. Mais voici vos amis de Sceauves qui arrivent ; il faut que j'aille à leur rencontre pour souhaiter la bienvenue à Madame de Sceauves ainsi qu'à Madame Corbin.

Une auto, en effet, débouchait dans le parc, venant de Sainte-Maxime et contenant toute une famille en vacances.

La famille de Sceauves était alliée à la famille Corbin, Madame de Sceauves et Madame Corbin étant sœurs ; elle se composait du père, de la mère et de cinq enfants dont l'aîné était aspirant de marine et

allait partir dans quelques mois en croisière sur la Jeanne d'Arc. C'était un grand jeune homme bien découplé, d'une figure intéressante sans être absolument régulière et d'une délicatesse de sentiments rare. Il avait un regard bleu de mer d'une profondeur magnifique où l'on pouvait lire sa droiture et sa loyauté ! Très bien élevé par ses parents, il avait fait beaucoup de scoutisme durant ses années d'adolescence et n'avait laissé les routiers que depuis qu'il était au Borda, où il était entré, du reste, dans un très bon rang. Au point de vue religieux, il était parfait et tel que sa mère pouvait le désirer, après ce genre d'éducation particulièrement soigné où elle avait mis le meilleur d'elle-même, tout son esprit et tout son cœur. Ses parents étaient fiers de lui, contents de le voir, à 22 ans, au début d'une carrière qui laissait envisager les plus belles espérances, et si heureux de reconnaître qu'ils n'avaient que des éloges à lui adresser.
Monsieur de Sceauves était inspecteur du Crédit Foncier, en résidence à Nice ; en plus de leur jeune élève du Borda, Monsieur et Madame de Sceauves avaient deux autres garçons, Raymond et Marcel, condisciples à La Seyne de Georges et de Maurice de Grandcourt ; deux fillettes plus jeunes étaient restées à Sainte-Maxime pour permettre à Madame Corbin et à Gillette d'être de la partie.
Jacques de Sceauves conduisait l'automobile de son père qui avait pris place à côté de lui ; la toilette du jeune homme à laquelle avait présidé sa mère était particulièrement soignée ce jour là ; il avait revêtu un superbe complet de cheviotte grise d'excellente coupe qui lui allait à merveille et faisait de lui un chauffeur de grande allure. Dans le fond de la voiture, se trouvaient Madame de Sceauves, Madame Corbin et Gillette, et sur les strapontins les deux garçons.
Après les salutations échangées de part et d'autre, et les regrets exprimés par les nouveaux arrivants au sujet du petit Pierre, les voitures ne tardèrent pas à s'ébranler. Elisabeth avait repris sa place à côté du Docteur.

- C'est étrange, se disait-elle intérieurement, que l'on puisse changer en si peu de temps ; Jacques, que je n'avais pas revu depuis le jour de l'an, n'est plus le grand gamin d'autrefois ; il a pris, malgré son costume de tourisme, une véritable physionomie d'officier de marine et un air viril que je ne lui connaissais encore pas ; de plus, il a ce matin la parole plus brève et plus assurée que de coutume.

Le Docteur, qu'on ne pouvait empêcher de penser tout haut quand il avait quelque chose à dire, avait remarqué lui aussi la transformation du jeune homme. A peine installé à son volant, il fit part de ses impressions à Elisabeth :

- Pour un fameux marin, c'est un fameux marin, ce Jacques là ; quelle aisance, quelle sécurité de coup d'œil, comme on le sent maître de lui ! La femme qu'il épousera pourra justement être orgueilleuse de l'avoir choisi !

Ils avaient déjà quitté le parc que le Docteur grommelait encore :

- Il en a de la branche, ce marin là. Tu ne trouves pas, Elisabeth ?

La pauvre enfant ne savait que répondre, elle trouvait que le Docteur dans cette occasion était un peu trop bavard, mais elle se demandait comment l'arrêter dans ses professions de foi :

- Il a l'air résolu de tous les officiers de marine, répondit-elle doucement, c'est le métier qui veut cela !

L'automobile de la famille de Sceauves, plus puissante que celle du Docteur, la devança rapidement et ce fut la course enchanteresse à travers cette région des Maures sur la route qui mène de Grimaud à Collobrières, par une belle après-midi de printemps ; pays boisé, pittoresque, merveilleux, mont ensoleillé où, à mesure que l'on s'élève, la montagne prend des allures de maquis grandiose, où, à chaque lacet de la route, on trouve un autre ravin qui bifurque, un autre vallon plus pittoresque encore que le précédent, dans cette région où les fougères jaunies mêlent leurs ombelles aux bruyères arborescentes toutes fleuries de blanc et forment des buissons épais dans les pinèdes et sous les chênes-lièges.
Elisabeth, à côté du Docteur, murmurait sans se lasser :

- Que c'est beau, Docteur, que c'est beau !
- Fichtre oui, c'est splendide, ma mignonne, notre pays est le plus intéressant du monde, quand les incendies ne viennent pas trop le ravager. Je suis content de te faire admirer cette route, qui est, avec celle de la Garde-Freynet, l'une des plus belles dont je puisse te faire les honneurs. Regarde ces échappées de lumière, et dis-moi si tu en a vues quelquefois de pareilles !

A midi, un peu avant d'arriver à Collobrières, le Docteur, qui connaissait merveilleusement le pays, conseilla de faire halte au col de la Croix d'Anselme, où l'on pourrait déjeuner tout à son aise, non loin d'une source dont l'eau, disait-il, était d'une fraîcheur délicieuse ! Quelques instants après, l'on était arrivé à ce gîte, où l'on devait, assurait de nouveau le Docteur, faire la cure complète de soleil et d'azur. L'on mit pied à terre, l'on gara l'automobile et la jeunesse transporta les paniers au joli coin découvert par le Docteur.

C'était au milieu d'une lumière admirable, à quelque quatre cents mètres d'altitude, une clairière charmante auprès d'une source, où des blocs de grès rouge dénudé pouvaient former une salle à manger rustique. Il y avait là, tout près, un petit bâtiment abandonné, un cabanon comme on dit dans le pays, où les chemineaux avaient dû bien souvent élire domicile. Il se dressait au sommet du col, semblant dormir au soleil, avec son toit de tuiles disjointes, sa lourde porte, son unique fenêtre, son verger en friche, ses pêchers en fleurs. Douce et paisible retraite, où le printemps généreusement avait passé, laissant des aubépines à tous les buissons, des marguerites à tous les brins d'herbe, et semant aussi auprès de la source des jonquilles à foison et de jolies jacinthes sauvages qui se dressaient toutes bleues dans l'épaisseur de la prairie ; on apercevait plus loin des ravins, des maquis, des bois de pins serrés et, par une échappée dans le lointain, vers le Sud, à bien des kilomètres, le miroitement de la Méditerranée éternelle !

La forêt continuait dans cette direction par des châtaigniers centenaires et magnifiques !

Pas de bruit, si ce n'était des cris d'oiseaux qui troublaient seuls la tranquillité de cette solitude et auxquels répondait le murmure cristallin de la source. La limpidité de ce ruisseau qui paraissait et disparaissait entre les roseaux, la sérénité qui enveloppait ce site, la lumière éclatante qui jaillissait de toutes parts en faisaient un paysage étincelant et béni !

Le Docteur exultait ; c'était lui qui dirigeait la manœuvre, cependant qu'Elisabeth, Marie-Thérèse et Gillette s'empressaient de déballer les provisions et de dresser le couvert sur les vieilles pierres qui pouvaient former table et que les jeunes gens allaient chercher de l'eau fraîche à la source.

Le Docteur avait apporté deux langoustes ; il voulut lui-même, c'était son habitude de fin gourmet et de bonne fourchette, confectionner le savant assaisonnement qui devait accompagner ces deux crustacés.

- Elisabeth, veux-tu me passer l'huile ? Mademoiselle Gillette, veuillez me donner la moutarde ! disait-il.

Et il malaxait avec une cuiller, au fond d'un grand bol, différents ingrédients ainsi que l'intérieur des langoustes, afin que le mélange fût parfait.

- Il faut tourner, il faut tourner, répétait-il sans se lasser.

Elisabeth, qui avait pris sa succession, tournait avec ardeur pour faire plaisir à son vieil ami : tout fut déclaré excellent !

Les sandwiches, la salade russe et l'immense pâté de volaille de la Bonne Maman eurent grand succès ; enfin, les différentes pâtisseries de Madame de Sceauves complétèrent le festin qui fut arrosé des meilleures bouteilles de vin blanc des récoltes de Madame de Vaux.

- Certainement, disait le Docteur à la fin du repas, ce paysage est enchanteur, et nous pourrions de ce haut lieu où l'air est si tonifiant et réparateur dominer de bien loin les contingences humaines ! Pourtant, à mon avis, ce qui vaut encore mieux que ces rochers rouges embellis par la bonne mère nature, c'est d'être entourés par cette vaillante jeunesse qui est notre espoir et celui du pays. Portons la santé des jeunes gens et des jeunes filles, voulez-vous ? Un ban en l'honneur de la belle jeunesse que nous, les vieux, nous ne possédons plus !

L'on rit et l'on fit le ban quand même ! Les quatre écoliers mettaient une vive ardeur à faire le plus de bruit possible, aussi le tapage était-il indescriptible !

Ensuite, l'on porta une autre santé en l'honneur de la Marine. Madame Corbin, qui avait une prédilection particulière pour l'aîné de ses neveux, fit remarquer que Jacques de Sceauves partirait dans quelques mois sur la Jeanne d'Arc pour la croisière du Cap Horn et du Cap de Bonne Espérance, et qu'il fallait un autre ban en son honneur. Ici, Madame de Sceauves y fut de sa petite émotion. Mais le Docteur ne voulait pas que l'on restât longtemps sur une impression pénible…

- Qu'à cela ne tienne, nous irons tous l'embarquer à Brest, ce garçon là, ma chère amie. Fêtons sa présence ici tous tant que nous sommes et buvons du bon vin tant qu'il y en aura dans les caves de Madame de Vaux ! Allons, un ban en l'honneur des caves de la Bonne Maman, voulez-vous ?

Et l'on fit deux bans, l'un en l'honneur de Jacques de Sceauves et l'autre en l'honneur des caves de la Bonne Maman !

Le tumulte par deux fois avait recommencé. Le Docteur tout heureux répétait :

- Laissons-les faire, ils ne seront jamais plus jeunes !

La pâtisserie ayant circulé, Gillette et son amie s'occupèrent de préparer le café. Elisabeth, charmante comme toujours, mais pénétrée de sentiments divers était toute à tous. Son visage avait ce jour là une beauté encore plus rare que de coutume ; vêtue d'une simple robe blanche, relevée seulement d'un nœud d'un rouge vif au corsage, elle semblait être la fée de ces lieux enchantés. Le Docteur, ayant trouvé quelques baies d'églantier d'un rouge soutenu lui aussi, voulut absolument les lui mettre dans les cheveux qu'elle n'avait pas coupés, mais qu'elle portait ondulés et noués simplement en torsade à la base du cou ! Apparition délicieuse qui éclipsait toute autre figure de femme à côté d'elle ; c'était la créature idéale, le galbe féminin si pur, entrevu quelquefois par de grands artistes et réalisé par cette enfant de Provence, à laquelle un des jolis sites de son pays faisait ce jour là, sans qu'elle s'en doutât, un cadre unique de lumière, de poésie et de fraîcheur !

- Qu'elle est belle, murmura le Docteur à l'oreille de Monsieur de Sceauves, tandis qu'Elisabeth remontait le vallon de la source avec un panier de joncs à la main ; quelle jolie apparition au milieu de cette verdure, et quelle délicieuse personnification du printemps.
- Délicieuse, oui certes, répliqua Monsieur de Sceauves, mais d'autant plus charmante qu'elle ne semble pas s'en apercevoir. Elle ignore qu'elle est belle, cela nous change de tant de femmes qui ne cherchent qu'à recevoir des hommages et à récolter des admirateurs !

Cependant, les jeunes filles s'étaient mises toutes les trois à ranger les reliefs du repas champêtre ; cela fut vite fait, du reste, et avec l'aide des jeunes garçons, les paniers ne tardèrent pas à reprendre leur place dans la voiture. La jeunesse décida alors de partir immédiatement pour faire l'excursion de la Chartreuse de la Verne. Une petite colonne se forma donc pendant que les personnes d'âge restaient assises au milieu des rochers, les messieurs parlant politique, Madame Corbin saisissant l'occasion de faire une aquarelle du cabanon et des pêchers en fleurs et Madame de Sceauves ayant pris tranquillement un ouvrage tandis qu'elle pensait à son fils et à Elisabeth de Grandcourt…

Après avoir pris congé des parents, le groupe juvénile s'envola au milieu des chansons de route et du refrain volontiers repris des *«Gars de la marine »*, qui est de rigueur sur tous les rivages de la Bretagne et de la Provence !

Il leur fallut environ une heure et demie de marche dans la montagne ; avant d'arriver aux ruines de la Chartreuse. Ils prirent un chemin en lacets qui descendait d'abord dans la direction de la vallée et remontait ensuite vers le Monastère.

Par moments, ils avaient l'impression, en passant dans la grande forêt de châtaigniers, d'être dans un endroit sauvage entre tous, puis, à un détour de la route, ils arrivaient à un espace rayonnant de lumière, et la montagne se faisait de nouveau vivante et souriante. Tout vibrait dans le grand soleil qui formait comme une poudre de lumière dans les yeux des promeneurs émerveillés ! Puis ils cheminaient de nouveau sous les arbres massifs et centenaires, et la nature se reprenait à être tourmentée et sauvage avant d'atteindre le plein ciel du vieux couvent !

Jacques de Sceauves servait de guide et connaissait merveilleusement tous ces sentiers, ayant campé peu d'années auparavant dans ces montagnes avec ses scouts… Il racontait ses souvenirs de la vie de routier pendant les vacances, les longues ascensions à la recherche des beaux points de vue et des horizons sans limite, les chansons mimées autour du feu de camp, la merveille du Salve Regina modulé le soir avant de s'endormir sous la tente, la messe célébrée tous les matins dans la pénombre séculaire de ces merveilleux sous-bois de légende…

- C'étaient de bien belles cathédrales pour prier Dieu, remarqua alors Elisabeth, jamais ailleurs vous n'en trouveriez de semblables !
- D'autres fois, continua Jacques d'une voix mesurée, la messe fut dite par notre aumônier sur la terrasse de la Chartreuse ! Nous avions eu, dit-il encore, l'autorisation de camper de l'Inspection des Forêts, car tout ceci dépend de l'administration de l'Etat comme la totalité de la foret du Dour, qu'à la condition expresse de ne pas fumer et d'établir nos feux de camp dans les clairières, loin des arbres afin qu'aucun incendie ne pût se déclarer par nos imprudences ! Grâce à Dieu, par les bons soins de notre aumônier, les accidents furent évités et il me reste de ces campements dans les Maures le plus durable des souvenirs.

Un peu avant trois heures de l'après-midi, le petit groupe arrivait à la Chartreuse de la Verne. C'est un monument fortifié d'architecture romane, la gloire de la région des Maures, qui date du XIIème siècle, mais qui depuis la révolution est démantelé. Les bâtiments restants sont à moitié revêtus de lierres épais qui leur font un manteau de velours vert, somptueux et magnifique !

On y entre par le grand arc noir de la porte de Saint-Bruno, et l'on pénètre alors dans une vaste cour, dite cour d'honneur, au milieu de laquelle bruit une fontaine. Un vol de pigeons roucoulait et s'ébrouait sur la vasque de cette fontaine ; ils s'enfuirent à l'arrivée des visiteurs…

Des fermiers habitaient maintenant les bâtiments de cette cour. Jacques de Sceauves avait eu, les autres années, quelques services à demander aux braves gens de cette ferme et se fit rapidement reconnaître, puis il conduisit la jeune caravane dans la deuxième cour, d'où, sur une grande plate forme figurant une terrasse, l'on a, par delà le creux du ravin et le moutonnement des bois et des maquis sans nombre, une vue admirable du côté du levant sur Saint-Tropez et la mer, l'Esterel qui fait suite aux Maures, et enfin, tout au loin, à plus de trente lieues de distance, sur les Alpes et leurs dentelles de neige qui viennent fermer l'horizon.

La splendeur de cette vision, la limpidité de l'atmosphère, la beauté de cette journée d'avril ouverte sur ce grand infini leur arracha à tous un murmure d'admiration !

Le couvent est planté fièrement sur le rocher, au bord d'un plateau qui s'avance comme un cap escarpé sur la vallée ; il est donc isolé au milieu du ciel, c'est une retraite propice à la contemplation, une solitude où la voix de Dieu peut parler davantage au cœur de l'homme !

Hélas, le pieux monastère étant en ruines et les religieux depuis longtemps enfuis, cette tranquillité n'était troublée ce jour là que par les geais querelleurs, les grives et les oiseaux du ciel qui avaient envahi les lierres de ces vieilles murailles, les cours, les toitures, les cellules et les chapelles, et qui seuls chantaient leur hymne d'allégresse en l'honneur du printemps et à la gloire du Tout-Puissant.

- Nos frères les oiseaux s'en donnent à cœur joie aujourd'hui, fit observer doucement Elisabeth, quel beau concert ils nous offrent en ce moment !
- C'est une véritable fête pour eux que le mois d'avril, répondit Jacques, c'est la chanson des nids qui commence, mais à l'automne également, il y a par ici grand ramage, quand les rouges-gorges, les grives et toutes autres créatures emplumées se gavent des baies de ces gigantesques lierres que vous voyez monter de la base du ravin, où le couvent est construit, jusqu'au faîte de la toiture. Du reste, dans deux ou trois heures, un peu avant le coucher du soleil, ces oiseaux pépieront encore avec plus de force, ce sera assourdissant et véritablement le cantique du soir qui s'élèvera du cœur de ces vieilles pierres et montera jusqu'à Dieu.

Mais Jacques de Sceauves se faisait attentif pour ses compagnes et compagnons de route ; il voulut absolument que les jeunes filles puissent se reposer sur cette plate forme, car la course avait été longue et c'est lui qui avait la responsabilité de la caravane. Il désirait que personne n'emporte de cette journée un souvenir pénible ou une impression de fatigue ; aussi fit-il chercher par les jeunes garçons quelques rafraîchissements à la ferme voisine et minutieusement s'enquit des forces de chacun :

- Vous êtes comme une Providence pour nous, Jacques, remarqua Elisabeth ; c'était pourtant, à part la belle vue que nous avons ici, un lieu bien austère que ce couvent, et les moines n'étaient guère habitués à tant de délicatesse.
- Certainement, dit Jacques, mais une fois qu'ils y étaient entrés, ils n'en sortaient guère, tandis que pour nous, une autre existence nous attend. Il va falloir trouver sans beaucoup tarder le chemin du retour !

Avant de partir, il voulut cependant prendre quelques photographies et fit poser Elisabeth et sa cousine sur les terrasses d'abord, et ensuite près de la fontaine de la cour d'honneur. Les pigeons apprivoisés par les biscuits du goûter étaient revenus et semblaient captivés par les jeunes filles.

- Nous allons faire, assura Jacques, de véritables tableaux, si vous voulez bien me laisser prendre plusieurs épreuves.

Il savait combien Elisabeth était photogénique et ne doutait pas que la jeune fille accoudée à cette fontaine et entourée de ses nouveaux amis les ramiers ne donnât une image d'art remarquable ! Il voulait avoir un souvenir tangible de cette journée unique, de cette après-midi où, visitant la Chartreuse avec Elisabeth, il lui en faisait passionnément les honneurs !

Sans doute était-il amoureux, ce jeune marin, mais d'un amour si fort, si tendre et si pur !

Que celui qui n'a jamais connu un pareil sentiment se permette, s'il le veut d'en sourire ! Au milieu de ce paysage que pourtant il aimait, Jacques ne voyait plus qu'Elisabeth ; avec sa grâce coutumière, la jeune fille, pour avoir plus d'air, avait du reste enlevé son chapeau, une grande capeline de paille, qu'elle portait depuis qu'ils avaient commencé la marche, qu'elle avait suspendu à son bras par les brides de velours et jouait de tout son cœur avec les oiseaux.

- Encore une pose, Elisabeth, si vous le voulez bien, supplia le jeune homme, vous savez que je manque quelquefois mes épreuves !

Elisabeth écouta gentiment la supplique et laissa faire la pose demandée ; la fermière qui était venue jusqu'à la fontaine pour jeter une poignée de grains aux pigeons, était restée ensuite sur le pas de sa porte et, curieuse, regardait la séance de photographie ; ses enfants entourèrent bientôt les promeneurs. Quand Jacques entra dans la maison pour régler la dépense, cette femme lui dit :

- Vous allez faire un beau tableau, Monsieur Jacques, car la demoiselle en robe blanche est bien jolie et gracieuse !
- Oui, dit Jacques, c'est une amie d'enfance de ma cousine et nos familles se sont connues depuis toujours ; la lumière est bonne aujourd'hui et je crois que mes photographies seront excellentes !

En sortant de la ferme, le jeune aspirant donna le signal du départ. Les quatre garçons étaient allés inspecter les cellules du vieux cloître et faire la chasse aux lézards qui, sur les dalles attiédies, venaient se chauffer au soleil ; ils voulaient aussi étudier sur le sol les longues processions de chenilles qui, avant de se transformer en papillons, barrent à ce moment de l'année toutes les routes de la Provence ; dans ce vieux couvent abandonné, elles n'étaient gênées par personne !

Jacques, du reste, avait défendu aux quatre garçons de faire la guerre aux oiseaux et de les attaquer à coups de pierres !

Leur jeune chef de nouveau ayant parlé, ils dirent tous adieu au Monastère, et en groupe compact se reformèrent autour de Jacques de Scauves et des jeunes filles. Chemin faisant, Jacques reprit la conversation commencée sous les vieux châtaigniers. Il parla de sa vie à Brest, des exercices, des élèves du Borda dans la rade immense, des navigations souvent tumultueuses, de la lumière et de la mer si différentes là-bas de celles du midi, mais belles également, bien que d'une beauté plus sombre, des excursions et des pardons religieux autour des vieilles chapelles, dans ce Finistère si prenant qui a gardé tant d'antiques usages et d'anciens costumes !

A ce moment, Elisabeth lui demanda si le grand Atlantique n'allait pas lui faire oublier la Méditerranée.

- Certes non, répondit-il, presque avec véhémence, c'est à Toulon que j'ai senti s'éveiller ma vocation d'officier de marine ! Entre les deux rades, quand je voyais durant les exercices de l'escadre, les torpilleurs et les sous-marins filer en laissant derrière eux leur long sillage d'écume. C'est là que j'ai goûté et compris la grandeur de la vie du marin, ses misères, hélas aussi, car nulle carrière à part celle de l'aviation n'offre peut-être autant de dangers et de tourments… C'est à Toulon que j'ai admiré sur le ciel bleu, la ligne grise magnifique des croiseurs et des cuirassés, et la Bretagne, quel que soit son charme, ne me fera faire aucune infidélité à la Provence !

Il ajouta gaiement, tandis que tous l'écoutaient, ravis :

- Aujourd'hui, je retrouve l'atmosphère de mon pays tant aimé et cette excursion à la Chartreuse de la Verne demeurera l'une des bonnes journées de mon existence !

Georges et Maurice de Grandcourt étaient tout yeux et tout oreilles ; ces deux adolescents dirent d'une seule voix :

- Et nous aussi, comme Jacques, nous voulons être officiers de marine. Car c'est formidable de faire de beaux voyages comme cela.

Marcel et Raymond de Sceauves avaient d'autres idées ; Marcel à qui déjà, dans l'intimité de son cœur, Dieu avait parlé, voulait se faire Père Blanc pour être missionnaire en Afrique, et Raymond désirait la carrière du Génie Maritime, afin de construire les bateaux qu'admiraient tellement son grand frère. Tous ces adolescents généreux n'envisageaient nullement la perspective de gagner plus tard beaucoup d'argent, d'être banquier, ou marchand, ou parfait notaire ! Non, ils voulaient servir leur pays dans l'air libre et l'immensité salubre du grand large, aucun calcul d'intérêt ne pouvant se mêler à leurs projets d'avenir !

Comment se fit-il qu'à un moment donné, la jeunesse avait marché assez vivement pendant environ une heure et l'on n'était plus très loin de la grand-route, Elisabeth, qui était restée un instant à considérer l'armature puissante d'un arbre gigantesque évidé par la foudre et dont les bourgeons commençaient pourtant à pointer parmi les branches, s'aperçut qu'elle était restée seule en arrière des touristes avec le jeune officier de marine, tandis que Gillette, Marie-Thérèse et le groupe des quatre écoliers de la Seyne se trouvaient en avant garde assez loin des deux autres promeneurs.

Elisabeth se le demanda ingénument, elle ne songea pas qu'il y avait peut-être un dessein résolument délibéré de Gillette de laisser son cousin et son amie ensemble et que cette même Gillette avait entraîné la jeune troupe en avant, pour que l'officier de marine pût causer librement avec elle. Du

reste, Jacques profita immédiatement de cet avantage ; avec la résolution qu'il mettait toujours à toute chose il commença alors une conversation qui le mena plus vite et plus loin qu'il se l'était peut-être tout d'abord imaginé.

- Elisabeth, dit-il en adoucissant sa voix autant qu'il lui était possible de le faire, lui qui avait presque toujours une parole de commandement, Elisabeth, je suis allé hier à Toulon et j'y ai vu vos parents et le petit Pierre !
- Oh, Jacques, reprit la jeune fille vivement intéressée, pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Comment avez-vous trouvé Pierre et que vous ont dit mes parents ?

Le jeune officier tremblait un peu maintenant. Ce qu'il avait à dire était sérieux et c'était la première fois de sa vie qu'il s'adressait, en tête à tête sentimental, à une femme.

- Pierre était fatigué, répondit-il sourdement, c'est un enfant bien au-dessus de son âge par le cœur et par le cerveau ; chez lui, on a conscience que la lame trop aiguisée a certainement usé le fourreau. Il avait grand mal à la tête et m'a pourtant tenu des propos qui dénotent une intelligence peu commune ; il m'a dit qu'il vous aimait bien, que depuis qu'il était malade, vous le soigniez avec beaucoup de tendresse et qu'il donnerait bien volontiers tout ce qu'il était possible au monde pour que plus tard vous soyez aussi heureuse que vous souhaitez de l'être !
- Pauvre enfant, soupira Elisabeth, cher petit martyr qui n'a pas encore accompli ses huit ans. Et mes parents, que vous ont-ils dit, eux aussi ?
- Vos parents, malgré leur peine de voir petit Pierre plus souffrant, m'ont retenu à dîner…

Il y eut ici une pause, le jeune homme semblait en proie à une émotion intense, il avait changé de couleur comme si quelqu'un lui avait porté un grand coup, ses mains tremblaient et ce fut d'une voix de plus en plus basse qu'il continua la conversation commencée :

- Elisabeth, ne vous étonnez pas de ce que je vais vous dire. D'accord avec mes parents, je suis allé hier auprès des vôtres pour leur parler d'une question qui me tient à cœur depuis longtemps, depuis toujours !

Elisabeth, elle-même, avait pâli étrangement sous le choc direct de cette voix pourtant mesurée et si douce, si douce qu'elle n'en avait jamais entendu de pareille. Le jeune homme poursuivit du même ton :

- Elisabeth, nous sommes amis d'enfance ; maintenant que vous n'êtes plus une enfant, mais une femme, je pense à vous plus que je n'ai jamais pensé à aucune autre, c'est votre image et votre nom chéri que je porte au fond de mon cœur !… Aussi, puisque je dois partir dans quelques mois et quitter la France, je voudrais auparavant que vous me donniez quelque parole d'espérance, et que vous me disiez si je peux vous consacrer ma vie et me donner la vôtre en échange…Elisabeth, ne le voudriez-vous pas ?

La jeune fille, maintenant, avait rougi intensément, son cœur battait très fort, sa poitrine se soulevait d'émotion ; sans doute ne s'était-elle pas attendue à cette déclaration. Elle s'appuya à un arbre, car elle aurait chancelé si elle n'avait pas eu ce soutien :

- Jacques, répondit-elle,… et si, pour des raisons de famille, je n'étais pas libre, que faudrait-il vous répondre pour ne pas vous blesser ? Mon ami, vous me prenez à l'improviste et je n'avais jamais pensé à ce que vous me dîtes aujourd'hui. Jacques, Jacques, jamais je n'avais songé à cela !

Il y eut un grand moment de silence !… Le jeune homme reprit :

- Vos parents hier m'ont laissé libre de plaider moi-même ma cause auprès de vous. C'est ce que je fais aujourd'hui. Elisabeth, permettez-moi de vous demander quelles sont les raisons de famille qui pourraient m'écarter de vous, car je ne saurais les deviner si vous ne me les dîtes pas !

La pauvre Elisabeth se rendait compte maintenant que ce n'était pas tout simple de répondre à une question pareille ; elle se rappela les conseils de Gillette qui lui avait dit quatre jours auparavant que sa vie ne lui appartenait pas et qu'elle ne pourrait en disposer elle-même… Elle n'avait encore aucun projet d'avenir à ce moment là. Mais, par une simple parole de Jacques de Sceauves, tout se trouvait changé ; cette demande du jeune homme pouvait également lui prendre sa vie, mais d'une manière bien différente ! Etait-ce la volonté de Dieu qui se manifestait de cette façon là ? Aussi la pauvre enfant doucement, simplement, fit cet aveu :

- Mon père est d'Action Française, Jacques, Jacques, balbutia-t-elle, ne le saviez-vous pas ?

Le jeune homme, un peu interdit répliquait :

- Je le savais, mais je ne vois pas en quoi cela pourrait vous éloigner de moi ! Evidemment, ce ne sont pas mes idées ni les vôtres, mais ne pensez-vous pas qu'à nous deux nous pourrions fonder un foyer réellement chrétien et ensemble prier pour la conversion de votre père ?

Il reprit plus affectueusement encore :

- Elisabeth, c'est cela qui serait sage et doux, et ce que votre mère vous conseillerait de faire. Si ce n'est que cet obstacle là qui vous éloigne de moi, petite amie, j'arriverai bien à le soulever !
- Jacques, et ici la voix d'Elisabeth se brisa dans un vrai sanglot, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas soupçonner mon chagrin et celui de ma mère à cet égard, le véritable supplice que nous souffrons toutes les deux à voir mon père si obstiné…Aussi avais-je pensé que je pourrais offrir ma vie pour le rachat de cette âme qui nous est si chère et je l'avais demandé bien des fois au bon Dieu ! Maintenant, je ne sais plus, je n'y vois plus clair, j'ai besoin de réfléchir et de prendre conseil. Donnez-moi un peu de temps ; dans quelques jours, je pourrai vous donner plus sûrement une réponse. Aujourd'hui, mon ami, je ne le peux réellement pas.

Jacques l'aida à se relever, car brisée d'émotion, la jeune fille s'était laissée glisser sur le sol ; avec infiniment de délicatesse, il s'excusa de l'avoir ainsi bouleversée…

- Il fallait bien que je vous parle, Elisabeth, puisque tout prochainement je vais repartir pour Brest, et que, au mois d'octobre, ce sera une croisière lointaine qui me séparera de vous. Mais je vous supplie de m'écouter, vous avez devant vous un ami d'enfance qui n'a jamais pensé qu'à vous, et de votre décision dépendra le bonheur ou le malheur de sa vie entière… Elisabeth, si vous saviez combien je voudrais vous rendre heureuse et quel bel avenir nous aurions devant nous si vous consentiez à le partager avec moi ! J'avais fait un beau rêve, continua-t-il, était-ce trop d'ambition de ma part de désirer qu'il se réalise ? Il me semblait que vous et moi, en nous aimant nous pouvions nous aider mutuellement à poursuivre le chemin de l'existence et à nous rapprocher de Dieu ! L'hiver dernier, à Brest, dans une famille amie à qui j'avais été recommandé, on parlait beaucoup du lieutenant de vaisseau Dupoueÿ et de sa femme dont Ghéon a publié la vie et la correspondance. Ce furent des âmes d'élite, un exemple extraordinaire à admirer, peut-être même à suivre ! Et je me disais : si Elisabeth le voulait, elle et moi nous serions aussi unis de pensée et de cœur que Dupoueÿ pouvait l'être de sa femme ! Que vaudraient nos hésitations, nos craintes et nos scrupules, ma petite amie contre une réalité aussi vivante que celle-là ?

La jeune fille le regarda droit en face, les yeux bleus de mer s'étaient faits humides et tendres, le regard d'acier s'était adouci : une physionomie pareille pouvait inspirer confiance pour l'avenir, mais une immense lassitude la paralysait.

- Revenons auprès de vos parents, Jacques, si vous le voulez bien, lui dit la jeune fille doucement : voyez, je suis si ébranlée que je ne sais comment faire pour cacher mon émotion… Ne me parlez pas de cela pour le moment, mais je vous promets d'essayer de voir clair en moi et de vous donner une réponse avant votre départ. Jacques, accordez-moi ce délai, n'est-ce pas ?

Elle ajouta, car elle le voyait si triste et tout décontenancé :

- Vous savez que je ne suis ni capricieuse ni fantasque, et je puis vous assurer qu'entre vous et moi il n'y a pas d'autre obstacle que celui dont je vous ai parlé !

Jacques sourit faiblement ; ils avaient retrouvé le gai ruisseau qui coulait non loin de là ; les oiseaux chantaient à plein gosier comme au moment du repas champêtre auprès du vieux cabanon ; cela faisait autour des jeunes gens comme une atmosphère de tendresse. Jacques dit à la jeune fille :

- Ne compliquons pas notre existence ; la vie est si difficile qu'à vouloir trop la contrarier, on se briserait contre elle…A nous, marins, il nous faut des affections encore plus sûres qu'à d'autres, une femme qui nous comprenne et qui aura le courage de supporter les absences… et c'est pour cela que je n'ai pas craint de m'adresser à vous…Souvenez-vous, petite amie, de cette conversation que nous avons eue aujourd'hui dans la forêt. C'est un cœur loyal qui s'offre à vous, Elisabeth, ne l'oubliez pas !

Des cris joyeux venaient jusqu'à eux ; la bande des garçons faisait irruption sur le chemin où ils se trouvaient :

- Allons, les retardataires, dit Georges de Grancourt, l'on vous cherche ; en vitesse, il faut regagner les voitures ; depuis longtemps ces messieurs sont revenus de Colobrières où ils ont fait des visites en vue des élections prochaines… Le Docteur maintenant s'impatiente, il ne sera pas content de vous !

Les deux jeunes gens pressèrent un peu la marche ; de temps en temps, Jacques de Sceauves disait à la jeune fille :

- Ne seriez-vous pas fatiguée, Elisabeth, prenez mon bras pour que nous puissions marcher plus vite !

Mais elle, vaillament, allègrement, bien que le sentier pierreux s'élevât graduellement pour rejoindre la grand-route, courait presque sur le chemin à côté de lui ; ses battements de cœur semblaient avoir cessé et un observateur attentif aurait pu remarquer qu'elle était presque heureuse de poursuivre sa route à côté d'un compagnon aussi attentionné pour elle !

En revenant à la clairière, le groupe de jeunesse retrouva auprès des parents Gillette et Marie-Thérèse ; celles-ci avaient rapporté des brassées de bruyères blanches et d'aubépines magnifiques ; l'on s'étonna discrètement qu'Elisabeth n'en eut pas trouvé également sur sa route. Le Docteur n'aurait pas demandé mieux que de lancer une plaisanterie à ce sujet, mais l'excellent homme vit que la jeune fille avait pris subitement un air grave et ne s'aventura pas trop sur ce terrain.

- Ma bergeronnette a dû faire une bonne excursion demanda-t-il quand même, puisque la promenade a duré aussi longtemps !

Déjà Elisabeth s'excusait auprès de Madame de Sceauves et de Madame Corbin de cette longue absence ; avec une bonne grâce parfaite, Madame de Sceauves assura que son séjour avec sa sœur auprès du vieux mas ne lui avait pas paru trop long :

- Mais nous ne vous avons pas vue longtemps, Elisabeth, ajouta-t-elle, aussi, j'aimerais que pour le retour vous abandonniez le Docteur Francou et que nous vous ramenions dans notre voiture.

Elisabeth répondit aimablement aux paroles de Madame de Sceauves ; depuis que Jacques lui avait parlé, une étrange douceur la suffoquait, un monde nouveau s'éveillait en elle, les paroles du jeune homme lui revenaient aux oreilles :

- Elisabeth, votre image et votre nom chéri sont gravés au fond de mon cœur !

Son air de décision aussi l'avait subjuguée :

- C'est vrai, se disait-elle intérieurement, lui et moi nous ne serions pas dans les idées de notre père ; et il a l'air si sûr de lui, ce Jacques ; peut-être pourrait-il avoir de l'influence sur mes frères et sur lui !

Le retour se fit sans incident, Elisabeth assise sur le strapontin en face de Madame de Sceauves conversait doucement avec elle ; on parla du petit Pierre que Jacques avait trouvé si fatigué la veille :

- Vos bons parents ont pourtant retenu mon fils à dîner, dit Madame de Sceauves, je suis bien touchée de l'amabilité qu'ils ont eue à son égard.

La route se déroula sinueuse, superbe, à travers la Maures ; les touristes gagnèrent Colobrières, puis très vite après, ils changèrent de direction et redescendirent plus au Sud vers Bormes, par une route plus belle encore, plus sauvage, qui serpente au milieu des ravins et des collines de la forêt, accompagnée en cette saison du murmure des torrents que les pluies récentes avaient fait grossir ; de nouveau, le paysage était grandiose et féerique.

A l'approche du soir, les ombres, dans ce pays accidenté creusaient plus profondément les vallées et dessinaient plus vigoureusement les défilés ; les ombres immenses de châtaigniers et ceux plus élancés des pins prenaient des silhouettes fantastiques, tandis que, du côté du couchant, le ciel se parait de teintes roses délicates, que le soleil lançait ses flèches d'or à travers les arbres et que les cimes des montagnes, souvent hérissées de roches violettes s'éclairaient de couleurs brillantes ! Non loin de disparaître, l'astre splendide, comme tous les soirs dans ces régions ardentes, allait somptueusement mourir !

Cette route qui, au delà des Maures descend aussi de l'aérodrome de Quero-Pierrefeu, est dangereuse à cause des tournants ; les chauffeurs avaient, du reste, modéré leur allure ; ils étaient quelquefois dépassés ou presque frôlés en sens inverse par d'autres autos. Elisabeth remarquait comme Jacques était prudent, et faisait marcher son klaxon avant chaque virage ; malgré les difficultés du trajet, elle se sentait en sécurité, conduite par lui.

Ils passèrent finalement au col de Gratteloup et ce fut sous cette impression émouvante qu'ils arrivèrent à Bormes, la très ancienne petite ville aux toits de tuile rose et au site escarpé ! Bormes, qui fut fondé, dit-on, trois cents ans avant l'ère chrétienne, que les habitants du pays appellent Bormes les Mimosas et que l'on pourrait aussi bien nommer Bormes la Coquette, tant elle se développe harmonieusement, abritée par un plus haut sommet en amphithéâtre sur ses deux collines en fleurs.

Les automobilistes n'avaient pas voulu prendre le même chemin que le matin et l'on devait revenir le long du Littoral par la route en corniche qui, vers le Sud surplombe la côte.

Mais à Bormes , l'on dut descendre, le Docteur ayant décrété (il fallait toujours lui obéir) qu'on ne pouvait se dispenser d'admirer la vue si belle que l'on a de l'esplanade et d'où l'on découvre, sous les

poivriers et les mimosas, tout un panorama unique au monde, de plaines et de collines, et d'où l'on aperçoit au loin les Iles d'Or et la mer…
Du reste, déjà le bleu de la Méditerranée et celui du ciel s'étaient adoucis devant eux vers l'Occident et prenait des teintes d'opale, car le soleil commençait à s'incliner, comme un globe ardent, en arrière du Cap Blanc, vers le grand large !
En cette journée du 22 avril, à 6 heures du soir, le coup d'œil était splendide, toutes les nuances de la palette semblant fondues en ce ciel immense et si pur, où le bleu plus foncé s'étant réfugié à l'Orient, l'or pâli succédait ensuite au vert jade, puis au rose délicieux pour former une voûte de la plus surprenante beauté !
Accoudés à la balustrade de la terrasse, nos touristes ne pouvaient se détacher de ce merveilleux spectacle. Le Docteur, naturellement, disait le nom de toutes les îles qui se perdaient dans une brume violette, puis il nommait les rochers du Col de Saint-Clair, le Lavandou, et enfin il faisait admirer le contour estompé par la distance de la roche de Bormes qui va du Cap Blanc au Cap Nègre.
C'était son pays, à ce vieux guide plus que sexagénaire, il l'aimait et il excellait à faire partager son enthousiasme ; cette jeunesse de cœur le rendait un remarquable compagnon de route.

- Quand la nature est si belle, dit à un moment Madame de Sceauves, on a de la peine à se représenter qu'il y ait tant de malheureux sur la terre.
- Hélas, lui répondit doucement Elisabeth qui se trouvait à côté d'elle, à la Mitre, nous avons dans un cadre bien joli aussi notre petit Pierre qui souffre et que les plus grands médecins ne peuvent guérir !

Avec une vivacité toute sincère, en témoignage de sympathie, Madame de Sceauves serra très affectueusement la main de la jeune fille et Gillette, qui avait pris le bras de son amie, l'embrassa aussi avec tout son cœur…
Des joueurs de boules se trouvaient là, qui finissaient leur partie ; sans eux, un paysage méridional n'aurait plus toute sa saveur ; heureuses gens tranquilles et calmes, qui s'étaient livrés toute la journée à leur sport favori et qui, n'y voyant plus, s'apprêtaient à rentrer chez eux ; on entendait le choc de leurs dernières boules ; des enfants aussi terminaient sur cette terrasse leur jeu de ballon et s'interpellaient gaiement.
C'était l'heure exquise… Un groupe charmant de jeunes filles descendait à son tour de la route qui dominait Bormes, et leurs voix cristallines lançaient dans le ciel, dans la langue du pays immortalisée par Mistral la fameuse chanson de Magali :

O Magali, ma tant aimée,
Mets ta tête à la fenêtre
Ecoute un peu cette aubade
De tambourins et de violons
Le ciel est là-haut plein d'étoiles :
Le vent est tombé,
Mais les étoiles pâlissent
En te voyant.

Ce chant résonna étrangement au cœur de Jacques de Sceauves ; lui aussi avait trouvé en ce monde celle qui pour lui pouvait faire pâlir les étoiles, désormais toutes prochaines.
La douce cantilène continuait, c'était le tour de Magali de répondre à son amoureux :

Pas plus que du murmure des branches
De ton aubade je me soucie,
Mais je m'en vais dans la mer blonde
Me faire anguille de rocher.

Et l'amoureux, déçu, reprenait :

O Magali, si tu te fais
Le poisson de l'onde,
Moi, le pêcheur je me ferai,
Je te pêcherai !

Jacques connaissait tous les couplets de l'universel duo…

A ce moment, tandis que les voix du groupe de jeunes filles s'éloignaient vers la vallée, Gillette, qui voulait en savoir plus long sur le compte de son amie et de son cousin, malicieusement entonna le dernier couplet de l'enveloppante mélopée :

Maintenant, je commence à croire
Que tu ne me parles pas en riant.
Voilà mon annelet de verre
Pour souvenir, beau jouvenceau !
- O Magali, tu me fais du bien !
Mais dès qu'elles t'ont vue,
O Magali, vois les étoiles
Comme elles ont pâli !

Bravo, bravo, lui répondit le Docteur, quelle jolie voix vous avez, Mademoiselle Gillette…Je serais curieux de savoir si c'est vous ou Elisabeth qui donnerez la première votre anneau de verre au beau jouvenceau !

La voix du Docteur arracha Jacques à son rêve :

- Allons, disait l'excellent homme, la journée se termine, cette journée qui finit sous le signe de Magali ! Il faut maintenant nous remettre en marche !

Il recommanda à Jacques la plus grande prudence, car sur ces routes de plus en plus fréquentées par les automobiles, vers le soir, il fallait redouter les accidents !

- Vous prendrez les devants, Docteur, répondit aimablement le jeune homme, et ainsi je ne ferai pas d'excès de vitesse, je vous promets de ne pas dépasser votre voiture.

Ils descendirent vers la mer. Après quelques détours de la route sinueuse bordée de maisonnettes fleuries, ils traversèrent la grande plaine du Bataillier et ils arrivèrent sur la place du Lavandou dans toute la mélancolie du crépuscule. La nuit s'apprêtait à tomber et il leur fallut allumer les phares des voitures, puis ils prirent cette route du Littoral si connue de tous les voyageurs. Déjà les lumières apparaissaient aux vitres des maisons et des villas, de grandes ombres violet foncé couraient sur la mer, marquant tous les rochers et tous les promontoires.

Au Rayol, on ne voyait plus grand chose et ce fut presque dans l'obscurité que les deux voitures, après en avoir rencontré beaucoup d'autres passèrent à Grimaud et regagnèrent ensuite les Oliviers.

Là, Madame de Sceauves put se rendre compte qu'après avoir goûté la féerie du spectacle de Bormes, il y avait de tristes réalités dans l'existence. Les deux autos étaient entrées dans le parc de la Bonne Maman de Vaulx et l'on mettait pied à terre pour la saluer lorsqu'on s'aperçut que la grand-mère n'était pas sur la terrasse à sa place favorite, où souvent, les soirs de beau temps, elle aimait à se reposer.

Madame Francou, qui, par amitié, avait voulu rester toute la journée au château, surveillait seule, dans le salon, la petite Colette !

- Bonne Maman, où est Bonne Maman ?disait Elisabeth.
- Votre Bonne Maman, mon enfant, m'a laissé en garde votre petite sœur. De mauvaises nouvelles sont venues de Toulon. Pierre ayant eu une autre crise, votre maman a téléphoné à deux heures de l'après-midi, et Madame de Vaulx a voulu partir de suite au train de 3 heures, celui-là même que Monsieur votre père a pris hier ; je suis désolée de vous faire un si triste accueil, j'augurais mieux de cette belle journée de printemps.

Le Docteur Francou était perplexe et réfléchissait :

- Il faut que j'y aille, dit-il au bout d'un instant !
- Vous venez de faire une grande tournée en auto, vous avez conduit vous-même et vous n'êtes plus jeune, mon ami, répondit sa femme.
- Soit, acquiesça-t-il, je n'ai plus de train ni même d'autocar, mais je puis disposer de la voiture de Madame de Vaulx et de son chauffeur et être là en moins de trois heures. Que l'on prévienne Ambroise d'apprêter l'auto et que l'on veuille bien me donner un petit repas, car je ne sais à quelle heure je pourrai dîner ; il me faut aller entourer ces pauvres gens sans retard !
- Docteur, Docteur, supplia Elisabeth, me permettez-vous de partir avec vous ?
- Alors, petite fille, Madame Francou devra coucher ici pour s'occuper de Colette et des trois plus grands. Je ne demande pas mieux si cela peut s'arranger ainsi. Ta présence, Elisabeth, ne pourra faire que le plus grand bien à tes parents.

Madame Francou, toujours dominée par son mari, n'avait qu'un désir, faire plaisir à tous. Regardant les yeux d'Elisabeth qui s'était approchée d'elle et qui l'implorait, elle accepta volontiers ce que le Docteur avait décidé. En conséquence, la jeune fille, après avoir remercié affectueusement la vieille amie, donna des ordres pour qu'un dîner sommaire fût servi sans retard. Mais auparavant, il lui fallut présenter au Docteur la requête de Jacques de Sceauves qui, lui aussi, voulait retourner à Toulon par cette même voiture :

- Vos parents, avait-il dit à la jeune fille, ont été si bons pour moi hier, et le petit Pierre si affectueux que je ne puis les abandonner dans leur détresse.

Un *« Merci, Jacques »* que la jeune fille articula simplement, fut pour lui plus éloquent que les discours.

Le Docteur, de nouveau, accepta la proposition qui lui était soumise.

Le jeune homme prit donc congé de toute sa famille qui devait au plus vite regagner Sainte-Maxime. Madame de Sceauves, en embrassant son grand fils, comprit ce soir là que la destinée du jeune homme l'emportait loin d'elle, car toutes les puissances d'affection de ce caractère résolu l'emportaient vers Elisabeth !

- Que le Ciel aplanisse devant eux tous les obstacles, murmura-t-elle à mi-voix à Madame Corbin.

Après un repas rapide, la voiture de Madame de Vaulx conduite par Ambroise emmena vers Toulon le Docteur et les deux jeunes gens, ces derniers n'ayant plus à eux deux qu'un seul cœur et qu'une seule âme pour voler au secours du petit Pierre !

Le Docteur avait fait monter le jeune homme auprès du chauffeur et l'avait assuré qu'il prendrait un soin extrême d'Elisabeth, laquelle, après le choc du retour à Grimaud avait besoin d'un grand calme…

L'automobile leur fit donc reprendre la route du Littoral ; Elisabeth, soutenue par des coussins, somnola une partie du trajet.

- Dors ma petite, lui avait dit l'excellent Docteur en s'occupant d'elle avec un soin paternel, si tu veux garder ton courage et pouvoir consoler quelque peu tes parents qui vont avoir bien besoin de toi !

Chapitre VII

Le combat du Commandant avec l'ange

Elisabeth goûta donc une sorte de vague repos qui lui fit un certain bien et lui permit sans défaillance d'arriver à la Mitre et de pénétrer dans le salon de ses parents. Il était dix heures du soir quand elle put se jeter dans les bras de sa mère et de sa Bonne Maman qui pleuraient ; le petit Pierre avait perdu connaissance et se trouvait dans une sorte de coma dont aucun remède ne pouvait le réveiller.

- Pouvons-nous le voir, Jacques et moi ? dit la jeune fille. Jacques a bien voulu venir, il est si bon !
- Sans doute, répondit le Commandant d'une voix altérée, mais le médecin exige auprès de lui le plus grand calme et le silence le plus absolu. Il ne faut pas de lumière, à peine une veilleuse, et on lui a mis de la glace sur la tête, le pauvre enfant !

Les deux jeunes gens, sur la pointe des pieds, pénétrèrent dans la chambre du petit Pierre ; avec toute l'ardeur de sa foi, Elisabeth, qui avait beaucoup prié dans la voiture, avait demandé au Ciel une signe qui lui permît de prendre une décision pour son avenir…Et alors il y eut pour cette âme candide, une révélation extraordinaire dont Jacques et elle gardèrent à jamais la mémoire : le pauvre enfant a demi touché par la mort, dont les traits émaciés n'appartenaient plus à ce monde se réveilla un instant tandis qu'ils étaient là auprès de lui…

Le Ciel permit qu'il eût une intuition divinatrice et, déjà dans les bras de Dieu, il entrouvrit les yeux, reconnut les deux visiteurs et laissa tomber ces quelques mots :

- Bonjour Jacques ! Bonjour Elisabeth ! Le bon Jésus sera content !

Il avait pris la main des deux jeunes gens pour les unir aux siennes et les garder un peu de temps dans ses mains. Mais, épuisé par ce long effort, le pauvre petit s'affaissa et glissa dans la grande torpeur dont on ne peut plus revenir ici-bas !

Les deux assistants de cette scène funèbre avaient les larmes aux yeux. En revenant dans le salon, Madame de Grandcourt, qui avait pénétré dans la chambre avec eux, leur dit :

- Voici deux heures qu'il n'avait plus parlé ; à ce moment là, il avait demandé l'heure comme s'il attendait quelqu'un, et ce fut tout ce que je pus obtenir.
- C'était peut-être Jacques et moi qu'il voulait auprès de lui, répondit Elisabeth ; maman, c'est un ange du ciel que vous avez là dans cette petite chambre de martyr !

- Nous avons bien fait de revenir tous les deux, Jacques, murmura la jeune fille un instant après au jeune officier, puisque c'est Pierre qui nous a solennellement fiancés devant Dieu.
- Gardons notre secret, lui répondit Jacques, il sera entièrement à nous pour cette nuit encore ; rien n'est plus auguste que les moments que nous traversons, mais quand la mort passe, tout doit se taire devant elle, même les mouvements les plus légitimes du cœur !

Cependant, on attendait un vicaire du Mourillon pour la cérémonie de l'Extrême-Onction ; l'état de Pierre se faisait de plus en plus grave, il ne réagissait plus devant les piqûres que l'infirmier lui faisait avec zèle. Par téléphone, on avait rappelé le médecin de Toulon pour que, avec le Docteur Francou, il pût se concerter sur ce qu'il pourrait encore avoir à faire pour le petit malade. L'avis des deux praticiens fut que désormais, il n'y avait plus rien à faire et que, probablement l'enfant ne passerait pas la nuit.

Le vicaire du Mourillon arriva sur ces entrefaites, il fut reçu par le Commandant et par Jacques de Sceauves ; ce dernier, dans ces tristes conjonctures agissait véritablement comme s'il avait été le fils de la maison. On introduisit le Prêtre dans la chambre de l'enfant malade…

L'abbé donna quelques paroles de consolation à la mère affligée :

- Votre fils, Madame, s'en va de ce monde comme un prédestiné. Chaque fois que je le voyais, il faisait mon admiration par son courage, sa résignation et le désir que ses souffrances servent au bonheur de tous ceux qu'il aimait sur la terre !
- Cher Monsieur l'abbé, répondit entre deux sanglots la mère douloureuse, c'est vous qui veniez souvent ici pour le préparer à sa Première Communion ; quel dommage que son mal se soit aggravé subitement et qu'il n'ait pu la faire ici-bas !
- Le bon Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, Madame, reprit l'abbé avec gravité ; inclinons-nous devant ses desseins, adorons ses volontés, et disons-nous que la récompense du

petit Pierre là-haut sera bien belle, puisque en ce monde il a vécu en martyr et en saint, et que toujours il n'a voulu faire que la volonté du Père qui est au ciel !

Le Commandant avait tressailli à ces paroles ; un lointain souvenir de son enfance pieuse lui revenait peut-être à l'esprit ; il retrouvait ainsi, sans aucune préparation, la foi, la foi ardente de sa jeunesse ; tout ce parfum du passé lui arrivait tandis qu'il écoutait les paroles du Prêtre, et maintenant, maintenant, à cette heure si grave de sa vie de père de famille, il constatait avec douleur combien il s'était éloigné de la vérité : il se sentait loin de l'Eglise, loin de sa femme, loin d'Elisabeth, loin du petit Pierre surtout ! Cette sensation lui semblait à, ce moment insupportable !

Pour la première fois depuis bien des années, une larme monta à ses paupières, à lui l'homme qui n'avait jamais reculé devant le danger, qui pendant la guerre avait vu la mort de près et qui n'en avait jamais eu peur. Un autre sentiment se mêlait à son anxiété… Maintenant, il comprenait que la sinistre visiteuse s'approchait à pas rapides de son petit malade, et il en frissonnait de pitié !

Le Prêtre pourtant donnait une dernière absolution au petit moribond, puis il procéda aux derniers attouchements de l'Extrême-Onction. Là aussi, Jacques de Sceauves s'efforçait de rendre service, il aida le Prêtre à découvrir le pauvre enfant, et, à haute voix, répondit aux prières de la cérémonie suprême, bonté paternelle de Dieu qui n'affligeait cette famille que pour la consoler. Le pauvre enfant se mourait, il était là, gisant sur son lit de souffrance, et c'était un jeune homme fort et robuste qui l'entourait en son agonie et qui, dans l'intimité de cette maison désolée, venait apporter pour la première fois le réconfort de sa nature droite et loyale et de son affection dévouée.

Maternelle prévoyance de l'Eglise, dont les prières au moment de la mort sont si belles qu'elles élèvent l'esprit vers les demeures éternelles et adoucissent les derniers instants des mourants, tout en donnant de l'espoir et du courage aux familles affligées !…

Cependant, l'abbé prenait congé de tous après s'être recueilli dans une dernière prière auprès du jeune enfant.

Le Commandant le reconduisit jusque à la porte de la maison en le remerciant de tout ce qu'il avait fait pour eux en cette nuit tragique !

- Courage, mon Commandant, lui dit le Prêtre, petit Pierre, quand il sera là-haut, vous obtiendra les grâces les plus précieuses dont vous puissiez avoir besoin ici-bas ! Je n'ai jamais vu un enfant de cet âge avoir une telle foi ni une telle piété, et son souvenir restera en moi comme une consolation de mon ministère !

La triste veillée continua. Rose, la femme de chambre et la vieille Catherine, qui avait vu naître Pierre, s'étaient jointes à la famille dans la chambre du petit mourant au moment de l'Extrême-Onction et ne voulaient pas se retirer ; de temps à autre, Elisabeth ou l'infirmière humectaient les lèvres de l'enfant qui ne pouvait plus rien avaler. Des mouvements convulsifs, une respiration saccadée annonçaient une fin prochaine… Tous étaient suspendus à ce souffle rapide…Petit Pierre, tel un coureur pressé d'arriver au but afin d'obtenir la palme de son triomphe haletait de plus en plus…

La grand-mère commença les litanies des agonisants, et comme elle terminait les invocations auxquelles tous répondaient avec ferveur, un autre fait surnaturel émerveilla les assistants : l'enfant ouvrit les yeux qu'il avait tenus fermés depuis qu'il avait reconnu les deux jeunes gens, il se redressa de nouveau et sembla fixer une radieuse apparition dans un angle de la pièce où sur la cheminée se trouvait une statue de la Vierge de Lourdes qu'il aimait beaucoup…

Petit Pierre regarda cette statue l'espace d'une seule minute avec un sourire extatique, prélude à la vision béatifique, puis il retomba une dernière fois sur son petit lit. Hélas, ce ne fut pas le miracle de guérison que les prières ardentes de guérison que tous ceux qui se trouvaient là attendaient ! Sans peine, dans un dernier souffle, il expira… Et ce fut la grande insensibilité de la mort !

Les sanglots des assistants éclatèrent. La mère poussa un long gémissement !

Petit Pierre avait consommé son sacrifice, il était retourné à Dieu.

Elisabeth, depuis un moment, s'était rapprochée de sa mère pour la soutenir en ce moment suprême :

- Maman, lui murmura-t-elle, c'est la Sainte Vierge qui est venue le chercher !

Cependant, Madame de Grandcourt fléchissait entre les bras de sa fille. Rose fut obligée de venir à leur secours… Le Docteur s'offrit de les emmener au plus vite au premier étage et remonta immédiatement avec les pauvres femmes dans la chambre de Madame de Grandcourt :

- Rose va vous porter un cordial, dit-il, il vous faut vous reposer maintenant ; moi aussi, je trouverai bien un divan pour m'étendre dans le salon, et si l'on avait besoin de moi, j'accourrais au premier signal !

Mais Madame de Grandcourt le rassura ; cette femme admirable comprenait bien qu'il ne fallait pas se laisser abattre dans un moment pareil :

- Je serai brave, Docteur, dit-elle, je vais me reposer un peu puisque vous le voulez, mais je suis certaine que petit Pierre m'obtiendra la force nécessaire pour surmonter mon chagrin… Ne l'avez-vous pas vu, un instant avant de mourir, fixer une image radieuse dans un moment d'extase ? Je suis sûre qu'il est maintenant auprès du bon Dieu !

Le Docteur, comme tous les assistants, avait vu, lui aussi, l'extase du petit Pierre :

- Je sais, je sais, dit-il, que cet enfant était un saint.

Et il répéta plusieurs fois :

- C'était un saint, c'était un saint !

Il continua ensuite :

- Maintenant, je vais m'occuper du Commandant et envoyer Jacques de Sceauves chercher un gîte à Toulon. Reposez-vous toutes les deux, pleurez si vous le voulez car les larmes apaisent et font du bien !

Le Commandant arrivait à ce moment. C'est lui qui venait de fermer les yeux de son benjamin, laissant ensuite la grand-mère et la garde procéder à la dernière toilette de l'enfant mort. Les deux hommes se retirèrent dans la chambre des grands fils du Commandant, laissant Elisabeth et sa mère à leurs confidences et à leur chagrin !

A deux heures du matin, tout était calme autour du petit mort, dont la figure, après les derniers combats avait pris une expression presque virile de surprenante beauté ! On eût dit un petit Guy de Fontgalland sur sa couche funèbre, un sourire de bienheureux ayant depuis son extase détendu les traits de cet enfant qui avait tant souffert ; la garde et la grand-mère lui croisèrent les mains auxquelles elles enroulèrent les grains de son petit chapelet d'enfant ; quelques camélias rouges et blancs et des anthémis s'étaient trouvés dans la serre, la garde en fit une parure sur le lit mortuaire ; puis, aidée par Rose, elle avait pris aussi deux palmiers qui restaient toujours dans le salon et les disposa au chevet du lit pour abriter le dernier sommeil de l'enfant. Pieusement, elles voilèrent aussi de blanc les lampes électriques de la chambre. Tout était prêt ! Petit Pierre reposait parmi les palmes et au milieu des fleurs. La grand-mère pouvait commencer sa veillée funèbre et intercéder le petit bienheureux pour tous ceux qu'il avait laissés derrière lui sur la terre.

Elle s'absorba dans un profond recueillement. Cependant, la garde mettait toutes choses en ordre dans la chambre. Les bibelots préférés de Pierre, ses jouets, ses cahiers, son petit livre de messe…

Tout à coup, elle poussa un léger cri de surprise ; une enveloppe venait de s'échapper du livre de prières du petit mort et, de sa grosse écriture malhabile d'enfant, sur le papier, petit Pierre avait écrit quelques mots.

- Ceci est une sorte de testament, Mademoiselle, dit la grand-mère avec une gravité exceptionnelle, je le remettrai tout à l'heure à ma fille qui le donnera ensuite à son mari. Les dernières volontés du mourant sont sacrées. Cher petit, quelle intelligence il avait, grandement au-dessus de son âge !
- Oui, dit la garde, fort émue elle-même, que de fois ne m'a-t-il pas parlé de son père ; je crois bien qu'il a dû écrire un message voici très peu de jours ; il me demanda du papier et une enveloppe et, comme il avait un stylo, il profita sans doute pour écrire à son père de ce que je m'étais absentée pour le déjeuner. Cela a dû être dans la journée du Jeudi-Saint. Il se sentait, du reste, de plus en plus fatigué, le pauvre petit, et cela a dû être pour lui un effort énorme que de tracer ces quelques lignes.

Mais au dehors, le jour commençait à poindre, cette aube si triste qui entoure les maisons où la mort est passée… Madame de Grandcourt entrait dans la chambre mortuaire, et la grand-mère et la garde, à leur tour, durent aller se reposer !

- Ma petite Marie, avait pourtant dit la Bonne Maman en embrassant la pauvre affligée dont les yeux cernés et la physionomie lassée ne disaient que trop ce qu'elle pouvait souffrir, garde ton courage, tu en auras besoin pour chacun des jours qui vont venir. Vois du reste comme ton fils est beau ! Cher petit bienheureux, il saura nous protéger toujours !

Madame de Grandcourt baisa tendrement, mais avec une sorte de respect le front dorénavant glacé du petit mort ; elle caressa aussi les mains jointes de son fils.

- Il est beau et souriant, murmura-t-elle, mais il semble plus âgé que lorsqu'il était en vie. Bonne Maman, ne le trouvez-vous pas ?

Elle ne pleurait pas du reste, la mère douloureuse, son chagrin l'étouffait ; aussi bien lui semblait-il que la source des larmes était tarie en elle et maintenant, elle tournait et retournait dans ses mains la petite enveloppe de son fils pour le *« Pouppa »* tant aimé, que sa mère, en s'en allant venait de lui remettre et qui contenait les dernières recommandations du pauvre enfant au Commandant !

- Ce n'est pas à moi d'ouvrir ce papier, pensait-elle, mais Pierre a peut-être osé dire à son père ce que nul autre ici-bas ne pouvait lui demander.

Le Commandant ne tarda pas à arriver ; tous deux, l'époux et l'épouse se trouvèrent réunis auprès du cher petit mort, seuls en face de l'inaccessible, de celui qui a découvert la majesté infinie de Dieu !

Les grandes douleurs sont muettes ; que peut-on avoir à se dire de part et d'autre, quand on a le cœur brisé ?

Pourtant, Madame de Grandcourt, pressée par une force intérieure, sut s'arracher à son silence :

- Gabriel, dit-elle, ne trouvez-vous pas que notre enfant nous apparaît maintenant comme un jeune saint qui prématurément a su retrouver le Père qui est aux Cieux ?
- Oui, ma chérie, répondit sourdement le Commandant. Il y avait de la sainteté en lui. Cet enfant là était un prédestiné!
- Gabriel, reprit la douce voix de madame de Grandcourt, ici même, devant lui, je veux vous remettre une petite enveloppe que la garde a trouvée en rangeant le livre de prières de notre enfant.

Et le Commandant, dont la main tremblait, reçut le message posthume de son fils :

- C'est étrange, dit-il, j'en avais le pressentiment.

Avec d'infinies précautions, il ouvrit la petite enveloppe que Pierre lui avait destinée et d'un seul regard, il lut le testament de l'enfant :

- *Mon Pouppa chéri, je vous aime et je veux aller demander au bon Dieu que vous ne lisiez plus le journal qu'il ne faut pas lire, et alors, le bon Dieu sera content !*

Et ces quelques mots maladroits étaient signés :

(Le Jeudi-Saint)

Votre Pierrot Chéri

Le Commandant avait alors pâli ; sous la lueur des lumières funéraires, ses beaux traits douloureux avaient pris une expression inusitée de compassion et de tendresse, ils se fondaient littéralement dans ce creuset de douleurs que pouvait être pour lui la mort de ce fils infirme, de ce benjamin si doux et si affectueux qui n'avait jamais eu vis-à-vis de son père que des appellations délicieuses et qui maintenant là-haut, là-haut devait être dans le Paradis !

Et voici que, par une sorte de force surprenante, ce grand chef, maître après Dieu à son bord, qui commandait l'un des plus beaux bâtiments de la flotte française, se trouvait ce matin là guidé par la main rigide et désormais sans vie d'un petit enfant.

Le Commandant, obéissant au signe donné par Pierrot, tomba littéralement à genoux au pied de l'étroit lit mortuaire et pleura… Longtemps, longtemps, il sanglota, lui, l'orgueilleux, et même à certains jours de sa vie, le tyran et le despote !

Il revit toute son existence depuis huit ans, troublée, ténébreuse, se confessant sans s'accuser, désertant les autels de sa paroisse. Il revit ses communions indignes accomplies dans des chapelles éloignées de sa demeure. Il revécut tout d'un coup ce passé sans espoir et sans joie, ces chemins de traverse dans lesquels il s'égarait, au lieu de suivre la belle voie rectiligne qui est celle de l'Eglise catholique.

Le Commandant avait trouvé son chemin de Damas ; par un ange de Dieu, son propre fils retourné maintenant auprès du Seigneur, lui, l'imposant officier, il était terrassé !…

Se sentant écrasée par cette douleur sans nom, sa femme avait prié qu'on le laissât seul avec elle, et voulait que personne n'entrât pour voir son mari dans le désespoir qui l'anéantissait presque devant Dieu ! Pourtant, comme cet état se prolongeait et risquait de devenir inquiétant, elle s'approcha de lui et lui toucha légèrement l'épaule, ce qui était très souvent sa manière de s'adresser à lui, et d'une voix plus assurée :

- Gabriel, mon chéri, lui dit-elle, vous allez vous faire du mal ; n'ajoutez pas à mon chagrin par la violence du vôtre. Notre petit garçon est maintenant au Ciel et saura nous donner à tous les deux

du courage. Gabriel, le jour s'avance, il vous faut vous remonter, car tant de choses aujourd'hui nous restent à accomplir. Je vous sais courageux, soyez le une fois de plus, pour votre femme, comme pour vos enfants, comme pour vous-même.

Le Commandant frissonnait ; à cette voix suppliante, il se releva tout d'un coup ; il était d'une très haute taille, et se penchant alors vers celle qui pour lui avait toujours été admirable de tendresse et de patience, il lui dit :

- Ma chère femme, vous voyez ce que le petit Pierre écrivait pour moi voici quelques jours. Gardez ce papier, il est à vous ; la prière de Pierrot sera exaucée, et vos supplications aussi ; mon amie chérie, je vous ai fait joliment souffrir…Mais tout ceci va se terminer, accentua-t-il, dès ce matin, je vais faire ma soumission… et je me démettrai auprès du curé du Mourillon de cette funeste ligne…

Il répéta plusieurs fois de suite, mais avec l'avidité d'un asphyxié qui cherche à remplir ses poumons d'un air frais et pur, balayant les fausses théories qui pouvaient encore lui troubler l'esprit :

- Petit Pierre le veut…Pierre le veut…Mon petit Pierre !

Le combat du Commandant avec l'ange était terminé. Sur sa couche, petit Pierre avait toujours son mystérieux sourire. C'était lui qui, si jeune, si fragile et si frêle, de son redoutable père avait triomphé !

Madame de Grandcourt, elle aussi, avait pris connaissance du message de l'enfant à son père ; l'émotion fut si forte que soudain, à cette minute décisive, elle crut défaillir et fut obligée de s'appuyer sur le bord du lit de cuivre pour ne pas tomber ; en même temps, son visage jusque là contracté se remplit de larmes. Quand son émotion fut calmée, elle baisa pieusement le petit papier, le ploya dans son enveloppe et remit le tout dans son corsage. Alors, par un prodige de volonté, ayant repris conscience d'elle-même, elle se fit plus tendre encore que de coutume, attirant son mari vers elle et l'embrassant de ses deux bras noués autour de son cou :

- Gabriel, lui dit-elle, vous êtes sauvé ! Que le bon Dieu en soit béni ! et vous allez retrouver le calme, la paix et la certitude d'être dans l'unique voie qui vous conduit à lui !

Cette grande chrétienne ajouta :

- J'attendais ce jour avec impatience ; aussi, bien que la mort soit entrée dans cette maison, il me semble que c'est le Magnificat qu'il nous faudrait chanter aujourd'hui, car c'est Pierre qui vient de nous obtenir cette grande grâce ; désormais, notre petit garçon est avec le bon Dieu ; il connaît tout, il nous aidera à accepter ce sacrifice, il sera notre petit protecteur dans le Ciel !

Au pied du lit mortuaire, malgré la majesté du lieu, les deux époux s'étreignirent silencieusement ; maintenant, leurs âmes et leurs volontés étaient réunies pour toujours.

Ainsi finit la touchante histoire du petit Pierre et de son *« Pouppa »* ; Madame de Grancourt, vu la rapidité de la dernière crise qui avait emporté son fils, resta toujours persuadée que l'enfant, dans la journée du Jeudi-Saint, avait offert ce qui lui restait de vie pour le rachat de l'âme de son père !

Ami lecteur, qui m'avez écouté jusque au bout, vous connaissez sans doute des situations analogues à celle du Commandant de Grandcourt, faites lire ce récit autour de vous... Espérons que la rançon de ces âmes malheureuses sera moins lourde qu'elle ne le fut pour les parents du petit Pierre !

Le Docteur Francou trouva le vrai mot de la situation quand il apprit la conversion du Commandant :

- Maurras est le père de l'orgueil et du mensonge, déclara-t-il ; c'est un malfaiteur public, qui rend les gens à moitié fous, et en tout cas bien infortunés ; heureusement que petit Pierre est passé par là pour remettre les choses en place.

Et pour se consoler de la mort de son petit ami, c'est lui qui avec Madame Francou et Monsieur et Madame de Sceauves escortera jusqu'à Brest Elisabeth fiancée officiellement à notre ami Jacques, pour le départ du jeune officier, le mois prochain, comme aspirant de marine, à bord de la Jeanne d'Arc !…

Le Roucas Blanc (Var)
Ce 5 septembre 1935